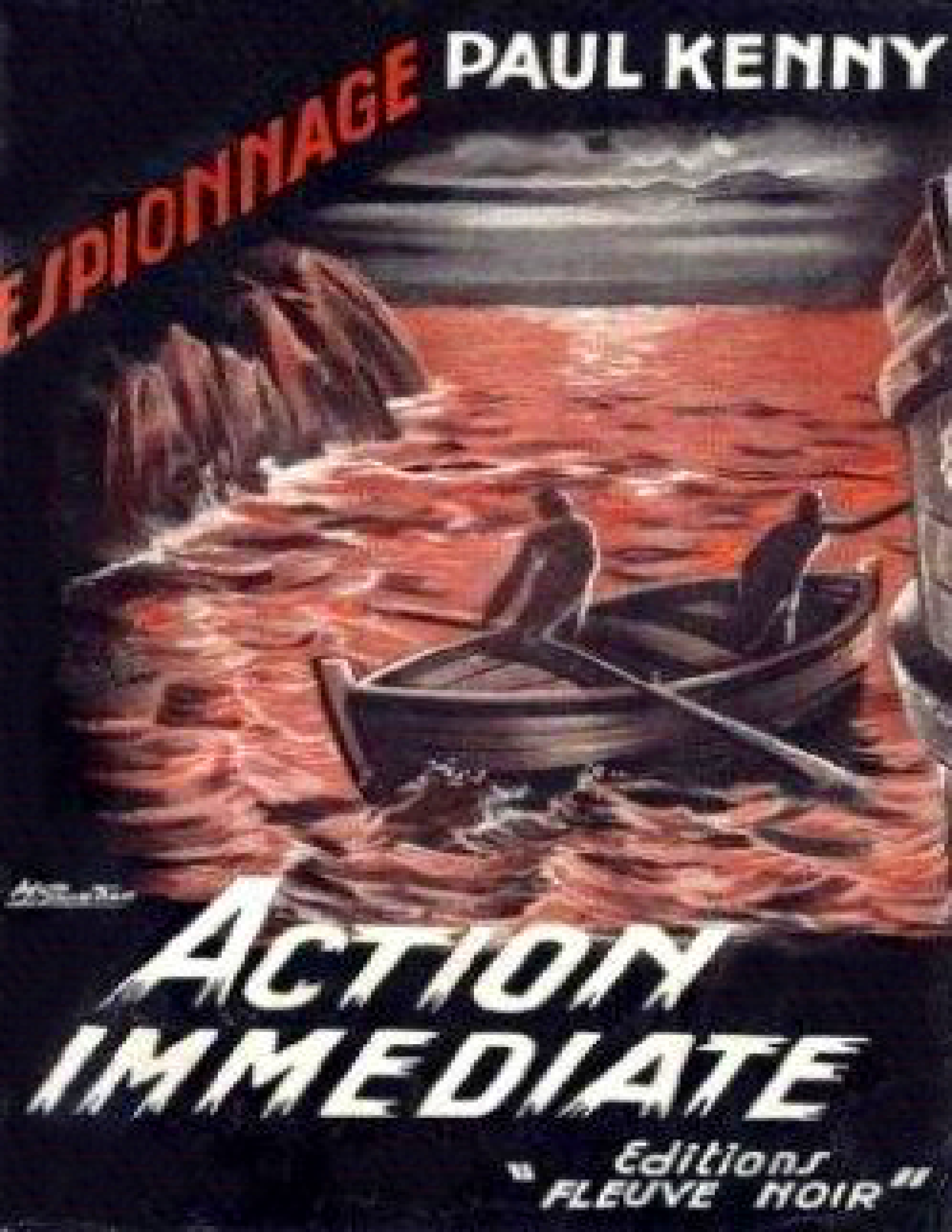

ESPIONNAGE
PAUL KENNY
ACTION
IMMEDIATE
Editions
"FLEUVE NOIR"

« Le Pentagone, qui avait envisagé d'expédier à Bonn des armes *ultra-modernes* s'est ravisé.

« Il y a trop d'espions en Europe, a précisé le ministère de la Défense U.S.A. »

(*Communiqué paru dans la presse*.)

CHAPITRE PREMIER

La rencontre eut lieu à Milan, comme convenu, dans un restaurant de la Via Meravigli, non loin du Palazzo Ambroziana.

Celui qu'on appelait le Consul, un gros Italien d'une cinquantaine d'années, regarda sa montre et, avec un sourire satisfait, murmura en serrant la main des deux Français :

- Je suis enchanté de voir que vous êtes exacts au rendez-vous. Je n'ai malheureusement pas beaucoup de temps à vous consacrer.

L'horloge du restaurant marquait 13 h 15. Les appliques murales avaient été allumées dans la petite salle du fond où le Consul s'était attablé pour prendre un vermouth en attendant ses amis. Dehors, un pâle soleil de février essayait vainement de percer les lourds nuages gris qui pesaient sur la ville.

Le repas fut vite expédié. On ne parla que de choses sans importance, bien entendu. A vrai dire, peu de paroles furent échangées.

Après le café, le Consul paya la note. Ensuite, ils quittèrent tous les trois l'établissement et les deux voitures rejoignirent le Corso Sempione pour aller chercher l'autostrade nord-ouest.

A vingt kilomètres de Milan, ils s'arrêtèrent et rangèrent les deux véhicules dans l'amorce d'une route secondaire. Les Français sortirent leurs bagages de la Lancia et les portèrent dans le coffre de la Jaguar noire que l'italien avait pilotée jusque-là. C'était une 20 CV carrossée en limousine. Plus toute neuve, mais encore robuste. Elle portait une plaque d'immatriculation suisse, du canton de Berne.

- Soyez sans crainte, assura le plus jeune des deux Français, je connais la région.

L'Italien esquissa un petit geste paternel et conseilla :

- Suivez quand même mes recommandations à la lettre. Il a neigé pas mal ces dernières nuits et vous risquez d'être bloqués dans la montagne si vous tentez de prendre des raccourcis pour gagner quelques heures. Mes renseignements sont de ce matin.

Puis, s'adressant à l'autre Français :

- Les documents vous attendent à Zug. Vous avez l'adresse, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Et le numéro d'appel à Zürich ?

- Oui.

- All right ! Bon voyage et bonne chance !

Ils se serrèrent la main. Le plus jeune des deux Français, un gaillard de vingt-cinq ans, athlétique, très joli garçon avec des yeux bruns et des cheveux noirs et bouclés, fit remarquer au Consul :

- Vous savez, c'est une chose qu'on ne dit jamais chez nous quand les copains partent en mission.

- Ah ? s'étonna l'italien.

- A Paris, au lieu de dire bonne chance, on dit merde !

Le moteur de la Jaguar se mit à ronfler. Le Consul fit un dernier signe de la main, monta dans la Lancia qui portait une plaque française, démarra en douceur, opéra un demi-tour et, dépassant la Jaguar, reprit l'autostrade en direction de Milan.

André Fondane alluma une cigarette, voulut monter dans la Jaguar à côté de son ami qui s'était installé au volant, mais ce dernier lui dit :

- Tu peux prendre le volant. Je voulais seulement tâter le moteur. Sois prudent. Quand on n'est pas habitué, la conduite à droite est déroutante, surtout en montagne.

- Rassurez-vous, j'ai roulé pas mal avec des voitures anglaises. Nous sommes pressés, je crois ?

- Plutôt ! De toute manière, je dois me trouver à dix heures à Zürich.

La Jaguar démarra dans un puissant vrombissement.

Fondane conduisait bien. Mais, dans la montagne, quand le crépuscule rapide vint s'ajouter au brouillard dense qui stagnait comme une fumée laiteuse entre les parois de rocs couverts de neige, il fut malgré tout obligé de ralentir l'allure. Ensuite, un des essuie-glaces tomba en panne et ils durent tripoter pendant un quart d'heure avant de réussir à le faire fonctionner.

A neuf heures du soir ils arrivèrent à Zug. Dorfer, qui les attendait, leur remit les faux passeports et les ultimes consignes transmises par Paris.

Le lac était à peine visible dans la nuit. On n'en voyait que la rive : une digue de pierre à droite, quelques barques dormant dans les roseaux, à gauche. La brume étalait partout ses paquets de ouate mal effilochés.

Dorfer, un rentier d'au moins soixante-quinze ans, était petit, barbu, apparemment inoffensif avec son air de vieil instituteur en retraite.

- J'ai ordre de me tenir à votre disposition, dit-il aux deux Français. Si vous me téléphonez, utilisez le code S. 4. Si c'est ma sœur qui vient à l'appareil, allez-y franchement. Elle travaille avec moi.

La Jaguar repartit vers le nord. Maintenant, la route ne présentait plus aucune difficulté. Les phares-code projetaient sur le sol deux balais de lumière blanche qui trouaient la masse de brouillard et ressemblaient, devant les roues, aux brosses d'une balayeuse municipale.

De temps à autre, Fondane jetait un bref regard vers son collègue. Le visage grave et soucieux de ce dernier l'impressionnait un peu.

- Vous prévoyez des coups durs ? s'enquit-il négligemment.

- Ton avis ? rétorqua l'autre.

- Tout ce luxe de précautions ne me dit rien qui vaille. Passer par l'Italie uniquement pour changer de bagnole, ça me paraît plutôt chinois.

- Il nous fallait une voiture avec des plaques suisses.

- Et ce crochet par Zug pour nos passeports ? Le Consul aurait pu nous les remettre directement.

- Tu parles ! Franchir la frontière avec des faux passeports...

- Les douaniers ne font pas d'histoires, vous le savez bien.

- Imagine qu'on se soit cassé la figure dans la zone frontière ? Un dérapage, une collision, est-ce que je sais ? On nous porte à l'hôpital et on nous fait les poches. Trois passeports avec des noms différents mais les mêmes photos. Dans certains cas, ça va chercher dans les cinq ou dix ans de taule.

- Oui, évidemment, si on raisonne comme ça.

- Du reste, perds cette manie de te casser la tête pour rien. Quand le Vieux arrange les affaires, on peut se fier à lui. L'initiative, c'est après.

Fondane laissa tomber la conversation. Le reflet rougeâtre du tableau de bord sculptait d'une façon presque sinistre le masque énergique et viril de son voisin. Pas de doute, cette mission devait être sérieuse pour marquer à ce point la physionomie d'un homme comme celui-là.

Et c'était vrai : la mission qu'ils allaient commencer à Zürich était de celles que l'on considérait dans le Service comme étant généralement très épineuses. Mais Fondane eût été bien surpris s'il avait pu deviner que l'expression morose et anxieuse de son copain n'était qu'une mise en scène. En fait, Coplan ne pensait à rien. Il n'avait pas envie de parler, c'est tout. L'admiration que lui vouait Fondane et son enthousiasme de jeune agent qui se sent tout fier d'avoir été choisi pour faire équipe avec un as du service, Francis en éprouvait une sorte d'agacement. Pourtant, il aimait bien ce garçon. Et c'était lui-même qui l'avait demandé comme adjoint. Mais de là à bavarder pendant des heures et des heures, non.

S'il affichait cette tête lugubre, c'était pour avoir la paix. Tout simplement.

- Ne traverse pas la ville, dit-il à Fondane quand les lumières de Zürich apparurent. Prends à gauche au premier carrefour. Tu verras un pont qui franchit la Limmat. Mais fais gaffe, c'est à voie unique. Après, tu grimpes la rampe à gauche et tu rejoins à droite les rails du tram. Je te dirai la suite quand ce sera le moment.

Ayant contourné la pointe du lac, ils montèrent en direction de Höngg, le dernier faubourg nord-ouest de la ville. Mais c'est bien

avant d’y arriver que Coplan fit bifurquer à droite.

- Au premier croisement, tu stoppes, dit-il à Fondane.

Puis, quand la Jaguar fut arrêtée :

- Tu as une chambre avec téléphone dans la petite maison grise, juste après le coin, au numéro 38.

Il montra sa montre.

- Je te passerai un coup de fil dans trois quarts d’heure. Tu iras louer une voiture chez Schenker et tu commenceras le boulot. Surtout, pas de nervosité intempestive ! Tu ouvres bien les yeux et tu notes, c’est tout. Si tu me vois par hasard dans les griffes du lion, ne t’excite pas. Il faut parfois plonger dans la gueule de la bête pour se rendre compte de ce qu’elle a dans la panse, tu saisis ?

- J’attendrai que vous soyez dévoré jusqu’à la ceinture avant d’intervenir, riposta Fondane, un peu vexé par les conseils de son aîné.

- N’exagérons rien, rectifia Francis posément. Tu es là pour observer, et je sais ce que c’est : quand on voit un copain en mauvaise posture, on a toujours tendance à s’emballer. Maintenant, un dernier tuyau : tout événement bizarre ou insolite, aussi minime soit-il, est à retenir. Nous sommes trahis à Zürich par deux réseaux distincts. Par conséquent, les coups durs peuvent surgir à tout instant et venir de plusieurs bords simultanément. Te voilà prévenu. Et arrange-toi pour déposer une copie de tes rapports à mon hôtel avant neuf heures du matin.

- Je n’y manquerai pas.

Fondane prit sa valise dans le coffre de la voiture et s’en alla à pied. Coplan s’installa au volant, démarra.

Sans retraverser la rivière, il fila tout droit et longea une route dont les méandres escaladaient le flanc de la colline boisée. Dix minutes plus tard, il s’arrêtait après un dernier arc de cercle et rangeait la Jaguar devant l’esplanade illuminée du Grand Hôtel Dolder, le majestueux palace dont les beaux bâtiments blancs, érigés en double fer à cheval, dressaient leur silhouette élégante au milieu des conifères sombres, solennels sous leur chape de neige.

Avec sa tour centrale à clocheton, le Dolder avait fière allure. Mais Francis fut un peu surpris par le calme extraordinaire qui

régnait dans l'établissement. Il n'y était venu qu'une fois, bien des années auparavant, mais c'était à l'époque des vacances; les terrasses, les tennis, la piscine, les plaines de jeu et le terrain de golf étaient à ce moment-là remplis d'animation ; et, du ciel limpide, un soleil radieux éclairait la colline verdoyante.

Un portier et deux chasseurs arrivèrent. Coplan tendit à l'un des employés son unique valise.

A la réception, il demanda si la réservation de sa chambre avait été faite.

- M. Edimov, dit-il.

- Certainement, monsieur. Chambre 77.

Promptement installé dans un bel appartement avec salle de bains, Coplan appela le 3.65.29 à Zürich.

- Allô ? Mademoiselle Hafen ?

- Oui, qui est à l'appareil ?

- Edimov... Obren Edimov... Comment allez-vous, chère amie ?

- Ah ! bonsoir, cher ami. J'espère que vous avez fait bon voyage ?

- Parfait. J'ai dû changer mes bougies à Lugano, mais à part ça...

Ayant reconnu le mot de passe prévu, la fille annonça :

- J'ai reçu des nouvelles de notre ami Walder. Tout est arrangé pour ce soir.

- Fort bien ! Où puis-je vous retrouver ?

- Dans une demi-heure, au Veltliner.

- Entendu !

Coplan prit un bain ultra-rapide, se rasa, changea de chemise et de costume puis redescendit vers la ville. Il arriva au Veltliner Keller, le charmant restaurant proche de l'église Saint-Pierre. Cinq minutes plus tard, Heidi Hafen arrivait à son tour.

Originaire de Berne, la jeune amie du Vieux était une très jolie Suissesse dont le physique ne répondait pas du tout à l'idée classique qu'on se fait des Bernoises. Petite et mince, gracieuse en diable, avec un visage ovale aux traits délurés, elle avait un teint de pêche, des lèvres ourlées, des yeux noisette qui pétillaient et de petites oreilles de chatte. Elle portait avec beaucoup de coquetterie

un demi-manteau de fourrure, imitation d'ocelot, et ses cheveux courts encadraient de bouclettes espiègles sa frimousse souriante. Quand elle ôta sa veste de fourrure, elle cessa de faire penser à une adolescente : son buste moulé par une blouse de lainage bleu, sa jupe noire qui modelait les rondeurs de sa croupe, ses jambes superbes, tout ça n'avait rien d'enfantin. Sauf erreur, l'ami Walder ne devait pas s'embêter avec une assistante comme celle-là.

Ils dînèrent en moins d'une demi-heure. Le rendez-vous avec Walder ne leur laissait que peu de temps; Francis le déplora in petto, mais se jura d'arranger mieux les choses par la suite.

Ils parlèrent en allemand, et Coplan en profita pour essayer son accent slave. Le résultat devait être satisfaisant car Heidi s'enquit après un moment :

- Vous êtes quoi, au juste? Allemand ou Russe ?

- Devinez.

- Russe... Les Allemands ne parviennent jamais à parler le français comme vous le parliez au téléphone. Les Russes, parfois.

- Eh bien, je vais vous faire un aveu : je ne sais pas moi-même ce que je suis exactement. Ma mère était Française, mais elle jouait du violon dans un grand orchestre qui donnait des concerts dans toutes les capitales d'Europe. Et elle n'a jamais voulu me dire si mon père était un flûtiste de la Philharmonie de Vienne, un pianiste du Concertgebouw d'Amsterdam ou un des pompiers de service de la Scala de Milan !

La fille voulut riposter par une autre plaisanterie, mais Coplan, imperturbable, enchaîna :

- Maintenant, à moi de vous poser une question indiscrète. Portez-vous un soutien-gorge ou pas ? Vous avez un buste sensationnel, ceci dit sans vouloir vous flatter.

- Vous, répliqua-t-elle, sarcastique, vous ressemblez sûrement à votre mère.

- Et ce n'est rien à côté de ce que je pense, ajouta-t-il, presque sentencieux.

L'Embassy est un dancing au bord du lac, au Stadthausquai, au-delà du pont qui surplombe le goulot de la Limmat. Son enseigne de néon rouge vif éclate dans le noir et projette un paraphe de sang sur l'asphalte de l'avenue mouillée.

Ce n'est pas un établissement de grand luxe mais, quand on y pénètre, ce qui frappe d'emblée c'est la pénombre qui y règne. Excellente pour les tangos, cette demi-lumière crépusculaire possède en outre l'avantage de conférer aux visages un mystère, un attrait, une beauté qui font un effet indiscutable. Les murs, complètement recouverts de miroirs, donnent une illusion d'ampleur; en réalité, c'est minuscule. Avec ça, deux colonnes de soutènement occupent une place considérable et, en tenant compte de la piste et de l'estrade où trône l'orchestre, il ne reste plus grand-chose pour caser la clientèle.

Ernst Walder était là, tout seul à une petite table du fond. Devant lui, une demi-bouteille de Dézaley blanc. Il fumait. Son visage aigu paraissait contracté. Il y avait déjà plusieurs mégots dans le cendrier de porcelaine placé à côté de sa bouteille de vin.

En voyant Heidi, il se força à sourire. Mais, tout de suite, son regard inquisiteur scruta Coplan. Ce dernier affichait son air le plus neutre.

Heidi fit les présentations, mais à la bonne franquette.

- Un de mes amis, Ernst, dit-elle en s'asseyant. Obren Edimov...

Et, à Francis, dans un sourire affectueux :

- Ernst Walder, mon cousin.

- Bonjour, fit le Suisse, réservé.

Quiconque eût observé la scène n'y aurait vu qu'une de ces rencontres amicales comme il s'en produit partout et chaque jour.

Francis commanda pour lui et pour Heidi une bouteille de vin rouge, puis il invita la fille à danser. Ensuite, elle dansa avec son cousin.

Coplan promenait un regard distrait autour de lui. A toutes les tables, des couples et, le plus souvent, des groupes de quatre ou cinq. Rien de particulier du côté des femmes : des bonnes Suissesses qui passaient une soirée divertissante. Du côté des hommes, rien de spécial non plus.

Sur la piste, parmi les autres couples, Ernst et Heidi évoluaient en bavardant. C'était la première fois que Francis rencontrait le chef du Service français à Zürich; jusque-là, Walder n'était jamais sorti des coulisses. Il était un peu plus mûr, un peu plus marqué que sur la photo que Coplan avait vue sur sa fiche, à Paris. Mais sans doute datait-elle de quelques années.

Walder occupait les fonctions de chef de zone depuis quatre ans. Il était long et maigre, mais sa maigreur dégageait une impression de force nerveuse et musculaire. Trente-cinq ou trente-six ans, avec des yeux gris, de longs cheveux châtains assez soyeux et ramenés en arrière, des pommettes saillantes, des joues creuses, un menton pointu, un nez assez fort dont l'arête avait la netteté d'un bec, une bouche étroite, mince et vaguement hargneuse. De l'avis général, un agent de toute première force.

Entre les danses, ils parlèrent à bâtons rompus, un peu au hasard et sans beaucoup de conviction : politique internationale, commerce, sports. Walder et Heidi étaient des passionnés du ski. La chaleur et la fumée des cigarettes mettaient une ambiance chaleureuse dans l'établissement. Les musiciens, lancés à présent, jouaient avec plus de dynamisme.

Coplan commanda une autre bouteille de bordeaux. Cette soirée lui plaisait. Un photographe muni d'un flash circula entre les tables et prit des instantanés. Il déposa devant chaque client un carton avec lequel on pouvait retirer des épreuves dans une boutique de la ville, à partir du surlendemain matin.

- Je me demande s'il gagne sa croûte avec ça, murmura Heidi. En général, ces photos-là ne sont pas fameuses.

- Oui, dit Walder, ça rapporte.

- Tu dois le savoir, toi, fit la fille en riant. Tu es du métier.

Walder, en effet, dirigeait à Zürich une modeste agence photographique privée : reportages, travaux publicitaires, réunions de famille, documentation commerciale etc. Il s'était fait une clientèle, car c'était un photographe habile.

A minuit trente-cinq, après une samba qui amusa beaucoup Heidi, Coplan, au lieu de regagner la table où Walder attendait en fumant, murmura à sa compagne :

- Excusez-moi une seconde, je reviens. J'ai besoin d'un peu d'air.

Il sortit prestement. Dehors, l'obscurité et l'humidité se plaquèrent contre son visage brûlant. Il releva le col de sa veste, se mit à marcher vers la droite en longeant la façade des immeubles voisins.

Le photographe, en trench-coat, n'avait guère eu le temps de prendre plus de vingt mètres d'avance. Son vêtement clair formait une tache pâle, facilement repérable au moindre reflet de lumière venu de l'un ou l'autre lampadaire de l'avenue.

Enfin, le bonhomme vira dans une rue, à droite. Coplan fut aussitôt sur ses talons. En quelques bonds souples et silencieux, il rattrapa le type et lui mit la main sur l'épaule.

L'autre sursauta de saisissement et se retourna. Mais il n'eut pas le loisir d'identifier à qui appartenait la main qui l'avait touché : un court crochet du gauche, chargé d'une force incroyable, percuta son maxillaire à quelques centimètres de la pointe de son menton. C'était calculé, dosé et placé à la perfection. Le type au trench-coat émit un raclement de gorge guttural et plia les jambes.

Coplan le cueillit dans ses bras repliés, puis le déposa doucement sur le pavé mouillé.

CHAPITRE II

La rue, heureusement, était déserte. Mais sans doute était-ce à dessein que l'homme avait choisi une artère sombre et peu fréquentée pour s'éclipser ? Coplan traîna sa victime jusque contre un immeuble et cala le type dans le coin d'un porche, en l'asseyant sur les marches d'un seuil de pierre.

Ensuite, avec des gestes aussi rapides que précis, il lui retira son portefeuille, fouilla ses papiers pour prendre note de son nom et de son adresse. Il s'agissait d'un nommé Fredi Flüger, domicilié au 213 de Zollickerstrasse. Artiste-peintre et célibataire.

Dans la poche de droite du trench, il y avait l'appareil de photo; c'était un Leica dernier modèle. Coplan bobina complètement le film

en cours et retira la pellicule du boîtier, puis il remit le Leica en place.

Le type remuait les lèvres. Dans quelques secondes, il allait retrouver ses esprits. Et peut-être ne comprendrait-il jamais ce qui lui était arrivé ni pour quel motif on l'avait assommé, puis déposé sur le seuil de cette maison, avec son équipement de flash électronique sur les genoux et son Leica déchargé dans la poche. Mais, qui sait, peut-être saisirait-il tout de suite ce que cela signifiait ?

Cinq minutes plus tard, Francis, souriant, une cigarette aux lèvres, réintégrait l'Embassy.

- Un léger malaise, mentit-il pour s'excuser auprès de Heidi et de Ernst Walder qui tous deux le dévisageaient avec une sorte d'effarement mêlé d'incrédulité.

Il ajouta en se rasseyant à la table :

- Je n'ai guère eu l'occasion de dormir depuis ces trois derniers jours. La fatigue a failli me faire tourner de l'œil.

Walder murmura à mi-voix :

- Je crois que nous pouvons lever la séance. Je n'ai rien remarqué de spécial.

A Coplan :

- Je compte sur vous. Soyez attentif.

- Faites-moi confiance.

Walder et son assistante se levèrent, passèrent au vestiaire puis sortirent. Francis s'en alla peu après.

Les deux Suisses remontèrent à pied vers Pelikan strasse. C'était là, dans le quartier de la vieille aristocratie zurichoise, que Heidi Hafen occupait un appartement meublé, entre le Jardin Botanique et l'immeuble des P.T.T.

Un détour par les petites rues voisines de la Synagogue permit à Coplan de vérifier si nulle ombre indésirable n'avait pris Walder en filature, ce qui était le but ultime de toute cette fastidieuse manœuvre. Enfin, revenant par un des ponts qui franchissent la rivière Sihl, ils se dirigèrent vers le domicile de la jeune fille.

Situé au troisième étage, l'appartement était confortable et même luxueux. Bien entendu, le mobilier et la décoration étaient d'un modernisme d'avant-garde - comme il se doit à Zürich, capitale de l'Art Moderne.

Heidi avait en réserve quelques flacons de Dominion Ten, le fameux whisky canadien. Chacun apprécia en silence la qualité de cet alcool. ,

- Et maintenant, dit Coplan, venons-en à notre affaire.

Walder s'était assis sur un canapé vert. Il se leva et déposa son whisky sur la table ovale placée au milieu de la pièce.

- Oui, acquiesça-t-il, venons-en à notre affaire.

Et il regarda d'un air morose Francis qui, accroupi sur un gros coussin de cuir violet, les jambes pliées, emprisonnait avec désinvolture ses genoux dans ses deux bras. Heidi, debout près d'un haut meuble-radio, attendait dans une attitude effacée.

Ostensiblement, le Suisse invitait Coplan à ouvrir le feu. Mais Coplan n'y tenait pas. Il sentait bien que Walder, depuis le début du contact, n'était pas à l'aise. Et l'expression tendue du Suisse l'intriguait.

Comme le silence risquait de se prolonger jusqu'à l'aube, Francis murmura :

- Qu'est-ce qui ne va pas, Walder ? C'est à vous de parler, mon vieux. Je me trompe sans doute, je me trompe même sûrement, mais vous me donnez l'impression d'être de très mauvais poil.

- Eh bien, oui ! lâcha le Suisse comme s'il réussissait finalement à surmonter sa répugnance et à prononcer les paroles désagréables qu'il avait retenues jusque-là. Je trouve que votre méthode est mauvaise, archi-mauvaise et dangereuse pour tout le monde ! Voilà quatre ans que je travaille ici pour Paris. Jamais, au grand jamais, je n'ai eu de contact direct avec un agent du Service. Pourquoi ce rendez-vous devait-il...

Coplan voulut répondre, mais Walder, lancé, l'arrêta d'un geste impérieux de la main et poursuivit :

- Est-ce que vous vous rendez compte de ma position ici, dans cette ville où tout le monde se surveille, où chacun s'intéresse aux affaires des autres comme dans un village ! D'une part, je dirige avec Heidi tout le secteur des relations avec Paris ; d'autre part, je suis obligé de louvoyer sans cesse au milieu d'un monde d'indicateurs, d'agents doubles, d'informateurs étrangers et de réseaux secrets pour pouvoir remplir efficacement mes missions. En

plus de ça, comme mon métier de photographe me vaut de temps à autre une commande du Gouvernement de la Confédération, je dois redoubler de prudence pour que rien d'insolite n'apparaisse dans ma conduite. Vous croyez que c'est commode ? Est-ce que vous mesurez l'étendue des dégâts qu'une rencontre comme celle-ci peut provoquer ?

Il haussa les épaules, émit un grognement amer, puis, en arpentant la pièce, il reprit :

- Oh, n'ayez crainte, je n'ai pas peur de mourir. Ce n'est pas pour ma peau que je tremble. Mais je trouve ça idiot, tout simplement. Quatre années de travail, un réseau magnifique, des liaisons clandestines avec tous les milieux clés de la Suisse. Risquer tout cela par une tactique imprudente...

Il se posta devant Francis.

- Franchement, de vous à moi, entre gens du métier, ai-je raison d'être en colère, oui ou non ?

- Mais, mon...

- D'ailleurs, trancha le Suisse, j'irai plus loin. Si j'avais su que vous alliez agir de cette façon, je n'aurais pas alerté Paris. Je n'aurais rien dit et je n'aurais pas été emmerdé. Après tout, j'ai fait plus que mon devoir en avisant le Vieux : rien ne m'y obligeait. Je ne suis pas payé pour surveiller vos fuites.

Coplan se leva, poussa un soupir, alla déposer son verre vide sur la cheminée, prit une cigarette et l'alluma. Puis, comme Walder s'était tu et avait repris son va-et-vient irrité, il dit :

- Pour commencer, mon cher ami, je suis bien d'accord avec vous : rien ni personne ne vous obligeait à alerter le Service quand vous avez appris ce qui se passait. Mais vous l'avez fait, et je vous en félicite. Cela prouve que vous travaillez consciencieusement, ce qui est rare de nos jours et mérite un grand coup de chapeau.

Walder ne parut pas sensible au compliment. Coplan continua :

- Maintenant, mettons les choses au point. Contrairement à ce que vous semblez penser, ce n'est pas moi qui ai désiré ce contact direct. J'obéis aux ordres que j'ai reçus. Je ne suis qu'un simple agent comme vous.

- C'est impossible, fit le Suisse, sarcastique. Jamais le Vieux n'aurait ordonné cette rencontre.

- Je vous demande bien pardon ! riposta Coplan, assez étonné de voir que l'autre mettait ses paroles en doute. Depuis A jusqu'à Z, je n'ai fait que suivre les instructions détaillées qui m'ont été données à Paris. Mais vous avez tort de vous ronger les sangs. C'est la première fois que j'assiste à un pareil déploiement de ruses pour procéder à la rencontre de deux collègues. On prend soin de vous, à Paris, mon cher. J'ai changé de voiture à Milan, j'ai changé de personnalité à Zug et j'ai dû passer par notre amie Heidi pour connaître le lieu du rendez-vous. Reconnaissez au moins que rien n'a été négligé pour sauvegarder votre sécurité.

- C'est dans votre intérêt comme dans le mien, souligna Walder. Et ça n'empêche pas que cette manœuvre me paraisse inutilement hasardeuse. Vous pouviez faire votre enquête sans m'impliquer.

- Minute ! Je crois que c'est ici que les opinions divergent. Vous avez donc été informé qu'une invention militaire d'origine française venait de faire une apparition discrète sur le marché international du Renseignement. Les éléments que vous avez communiqués à Paris étaient trop vagues pour nous fournir une piste, mais suffisamment concrets pour justifier une enquête. Cette enquête, on m'a désigné pour la mener. En guise de consigne, j'ai un mot d'ordre : marcher à fond et tirer l'affaire au clair coûte que coûte. Au départ, je n'ai que vous et vos agents ; mais, à ce sujet, j'ai ici un message qui vous confirmera que Paris me donne les pleins pouvoirs.

Il sortit son portefeuille et en retira une longue lettre commerciale où il était question d'un nouveau procédé de photographie en couleur.

- Voilà, dit Francis, quand vous aurez décrypté ce papier, vous aurez la confirmation de ce que je viens de vous déclarer.

Walder prit la lettre, la fourra nerveusement dans sa poche et maugréa :

- Très bien ! Mais je vous répète que c'est une arme à double tranchant et que nous risquons de nous démolir nous-mêmes en l'utilisant. Si j'ai demandé une enquête, c'était justement pour pouvoir rester en dehors de l'affaire. Du moment que je dois m'en

mêler, j'aime autant faire le travail avec mes collaborateurs habituels et selon mes méthodes. Ou bien c'est vous, ou bien c'est moi. A quoi bon multiplier les dangers par deux ?

Coplan commençait à la trouver mauvaise.

- Mon cher Walder, prononça-t-il avec une froideur soudaine, si la Direction estime que les dangers peuvent être multipliés par deux, c'est parce que l'enjeu de la partie est cent fois plus important que celui d'une affaire courante.

- Là, vous m'étonnez.

- Je vais vous le démontrer. Primo, l'arme dont on a dérobé les plans et dont le secret peut être vendu d'un jour à l'autre aux agents d'une puissance étrangère, n'est pas une arme quelconque. Il s'agit de la roquette S.S. 17-U. C'est, à l'heure actuelle, le plus extraordinaire de tous les engins antichar qui existent. Vous êtes technicien?

- Non. Du moins, pas dans ce domaine-là, grommela Walder, visiblement intéressé tout à coup.

- En gros, voici les caractéristiques de l'instrument. Cet engin téléguidé ne nécessite aucun matériel de lancement, ne pèse que 12 kilos, pour une charge explosive de 1,800 kg. Il a une portée réelle de 7 kilomètres et perfore tous les blindages connus. En outre, et ceci est plus remarquable, il est muni d'un dispositif absolument unique en son genre, un indicateur laser qui assure le pointage automatique du tir. Le S.S. 17-U est considéré comme une des armes décisives en cas d'opérations en campagne.

- Et alors ?

- Attendez, je n'ai pas fini. Comme vous l'indiquiez dans votre rapport, l'origine des fuites semble se situer dans les sphères américaines d'Europe. Je pense que c'est exact. Seulement, les autorités U.S. prétendent que c'est le contraire ! Et leur conclusion est formelle : le vol a été commis chez nous, dans un bureau d'étude français. La conséquence de tout cela est d'une gravité incommensurable. En effet, les ingénieurs militaires de Washington ont demandé à leur Gouvernement d'arrêter tous les projets de collaboration technique France-Amérique. Il y a trop d'espions dans nos ateliers, disent-ils. Le S.S. 17-U est pourvu d'un système de

guidage mis au point par deux spécialistes de Los Angeles et le vol des plans de l'engin constitue pour les Américains une véritable catastrophe. Pour disculper nos ingénieurs, nous devons mettre tout en œuvre ; lorsque nous aurons prouvé que les responsables ne sont pas chez nous mais chez eux, les pontifes de la Maison-Blanche ne parleront plus de couper les vivres à nos usines militaires. Inutile d'ajouter que si la confiance des techniciens américains nous était retirée, les répercussions seraient très graves sur le plan industriel, dans ce domaine-là et dans bien d'autres.

Sur ces mots, pour marquer qu'il en avait terminé avec son plaidoyer, Coplan s'approcha derechef de la cheminée, se versa une rasade de whisky, but quelques gorgées, fit claquer sa langue en signe d'approbation .et, en souriant, félicita Heidi.

- Une merveille, ce whisky. Vous connaissez les bonnes marques.

Elle secoua ses cheveux bouclés, répondit au sourire du Français, puis, rappelée à ses devoirs de maîtresse de maison, alla remplir le verre de Walder et le sien, qu'elle avait également déposé sur la petite table. Walder marmonna :

- Soit, puisque Paris en a décidé ainsi, je n'ai qu'à m'incliner.

Il vida son verre d'un trait, fit une grimace nerveuse, reposa son verre.

- Quels sont vos projets ? questionna-t-il en regardant Coplan.

- Il n'y a pas trente-six méthodes. Je vais m'efforcer de remonter la piste pour trouver l'origine du vol. Comment avez-vous eu connaissance de cette offre ?

- C'est toujours un peu la même histoire. Dans le métier, vous savez comment ça se pratique. Un de mes agents a été renseigné par un de ses amis qui, moyennant quelques primes assez confortables, lui sert d'indicateur. En l'occurrence, l'indicateur est un jeune reporter attaché à une agence de presse internationale. Ce garçon est, paraît-il, très débrouillard et, au surplus, commerçant avisé. Il a proposé ses services comme intermédiaire éventuel : sa commission serait de 30 % du chiffre de vente.

Coplan émit un petit sifflement admiratif.

- Gourmand, ce garçon, dit-il, et j'imagine que ce prix de vente ne doit pas être à la portée de toutes les bourses ?

- Impossible d'avoir un chiffre. Tout ce que je sais, c'est que les gens intéressés par l'offre doivent verser une caution de 2 millions.

- De francs suisses ? s'exclama Coplan.

- Naturellement.

- Eh bien, ça promet ! Et ensuite ?

- Une fois la caution versée, l'indicateur fournira le nom de la personne chargée des tractations.

- Et les garanties ?

- Sans garantie. Notre homme estime que sa situation sur la place répond de son honnêteté.

- Tout est décidément relatif ici-bas, ironisa Francis qui réfléchissait à toute allure pour trouver d'emblée la meilleure décision à prendre.

Puis, résolu :

- Je suis mandaté pour racheter les plans. Par conséquent, il faut m'arranger un rendez-vous avec cet attaché de presse.

- Vous avez l'argent ?

- Je l'aurai d'ici 48 heures. En liquide, bien entendu. Et vous pouvez dire à votre collaborateur que je suis un client très sérieux.

- De quel bord ?

- Je suis un diplomate yougoslave, actuellement délégué auprès du Bureau International du Travail. Mes papiers d'identité ainsi que les documents de la voiture dont je me sers sont en ordre à cet égard.

- En somme, vous êtes censé agir pour le compte des Russes ?

- Pas nécessairement. Mais la meilleure tactique consiste à laisser planer le doute sur mon appartenance politique réelle. En cas de besoin, ça me laisse une marge d'improvisation qui peut m'être précieuse.

- Hmm, fit Walder en opinant d'un bref mouvement de la tête.

Il y eut un silence. A la fin, le Suisse suggéra :

- La première chose à faire, c'est de vous procurer les 2 millions de la caution. Entre-temps, j'aurai combiné le rendez-vous avec la

personne en question. Si vous téléphonez vendredi soir, à neuf heures, chez Heidi, elle vous donnera les indications.

- D'accord.

- De mon côté, j'adresse un rapport à Paris.

En tout cas, je décline toute responsabilité dans les événements qui peuvent se produire une fois que les opérations seront déclenchées.

- Je suis là pour encaisser les mauvais coups, si c'est ce que vous voulez dire.

- Je ne pense pas seulement à vous, je pense à tout mon réseau.

- Faites le maximum pour demeurer en dehors du circuit. Si je suis forcé de vous mettre dans le bain, je ne le ferai qu'à la toute dernière extrémité.

- Je compte sur vous. Et n'oubliez pas que je suis probablement surveillé. Malgré toute ma prudence, je ne suis pas infaillible.

Le vendredi soir, à neuf heures précises, Coplan téléphona de son hôtel à Heidi Hafen.

- Venez donc me prendre chez moi dans une heure, dit la jeune femme. Nous irons nous promener au bord du lac.

- A tout à l'heure, acquiesça Francis. Je serai enchanté de me balader avec vous.

A onze heures, pareils à deux amoureux romantiques, Coplan et Heidi longeaient le quai des Alpes. Francis avait enlacé la fille et il lui racontait tout bas des choses confidentielles.

A vrai dire, c'était plutôt sinistre. Il n'y avait pas le moindre clair de lune ; un vent froid, âpre, soufflait sur la vallée, balayant la ville et creusant sur la surface du lac des ornières où grimaçaient des reflets saccagés : lampadaires lointains, enseignes au néon, feux de bord de quelques bateaux amarrés de-ci de-là.

- Quelqu'un doit nous rencontrer à onze heures quinze, chuchota Heidi. Dans un des sentiers du square, au début de Mythen Quai.

- Et ensuite ?

- Ce sera tout. Vous aurez les renseignements pour le contact suivant.

Ils continuèrent leur promenade. Heidi avait relevé le col de sa veste de fourrure. Coplan était aux aguets, mais il feignait une totale insouciance. Il s'amusait même à explorer discrètement la taille de sa partenaire et les courbes qui s'amorçaient vers le haut et vers le bas. Malgré l'épaisseur du vêtement qu'elle portait, cette auscultation ne manquait pas de révéler des reliefs plus que prometteurs.

De temps à autre, d'une petite secousse apparemment involontaire, Heidi essayait de repousser la main de ce trop entreprenant compagnon. Mais, pour la vraisemblance, elle était cependant obligée de jouer son rôle d'amoureuse.

- Si le véritable rendez-vous n'a pas lieu ce soir, dit-il tout bas, nous pourrions peut-être...

Il n'acheva pas sa phrase. Un grand gaillard en uniforme de lieutenant venait de déboucher dans le sentier. Sa haute silhouette se découpa un moment dans un reflet de clarté, mais en contre-jour. Longue capote militaire, képi, ceinturon avec la courte baïonnette réglementaire.

Il s'arrêta pour allumer une cigarette. A trois reprises, son briquet s'éteignit.

- Voilà notre homme, dit Heidi dans un souffle.

Elle se dégagea prestement, chercha son briquet dans sa poche, l'alluma trois fois.

Le lieutenant s'approcha à grands pas.

- Excusez-moi, dit-il, puis-je vous demander du feu ?

- Offrez-moi plutôt une cigarette, répliqua Heidi.

Le militaire lui en donna un paquet qu'elle fit disparaître dans sa poche. Après quoi, elle lui alluma sa cigarette.

- Merci, dit-il.

Sur un vague salut, il s'éloigna et disparut.

Dix minutes plus tard, dans la voiture de Coplan, ils dénichèrent tout au fond du paquet remis par le lieutenant ces trois mots écrits sur un minuscule papier de soie :

Minuit. Rigiblick. Seul.

Coplan regarda Heidi.
- Où est-ce ? demanda-t-il.
- A l’orée de la forêt, juste au pied du Zürichberg. C’est un carrefour.
- indiquez-moi la route. Je m’arrêterai à quelques minutes de l’endroit en question et vous m’expliquerez le chemin. J’irai seul, à pied.
- Et si c’est un piège ?
- Pas de danger ! On ne fait jamais de mal à un client qui apporte une offre ferme. Ce n’est que plus tard que ça risque de se gâter, quand il s’agira de débattre le prix.
- Vous êtes armé ?
- Non.
- A votre place, je n’irais pas. Walder peut demander un rendez-vous moins... moins dangereux. Dans un café ou ailleurs, mais pas dans un endroit solitaire comme celui-là.
- Pas question ! Notez que votre sollicitude me touche beaucoup, vous savez. Mais nous avons affaire à des gens prudents par définition. C’est normal.
Il jeta un coup d’œil à la montre du tableau de bord.
- Allons-y, dit-il en mettant le contact. Je ne serai guère en avance.
Ils remontèrent jusqu’à la gare centrale et franchirent la Limmat au pont de Walche. Le vent de la nuit obligea Francis à relever la vitre de sa portière.
Sur les conseils de Heidi, il gara la Jaguar tout au bout de Germania strasse.
- Je vous la confie, dit-il en souriant. Si je ne reviens pas avant une heure, rentrez chez vous et conduisez-la dans un garage. Je vous téléphonerai demain entre dix heures et midi. Après ce délai, alertez Walder.
- Soyez prudent.
- Je n’y manquerai pas ! A propos, vous savez conduire une Jaguar ?
- Pour qui me prenez-vous ? fit-elle, vexée.
- Tchau ! lança-t-il en claquant la portière.

Il revint sur ses pas pour prendre le sentier qui menait au carrefour nommé Rigiblick.

Il ne sut jamais à quel moment précis la matraque de caoutchouc lui percuta le sommet du crâne. Ce fut tellement rapide et tellement sec qu'il tomba comme une masse dans les eaux noires de l'inconscience absolue.

CHAPITRE III

Quand les premières bribes de lucidité émergèrent dans l'esprit cotonneux de Coplan, il pensa d'abord qu'on lui avait martelé la bouche à coups de poing.

C'était la nuit, une nuit opaque et plus dense que la poix.

Mais non. La vérité, c'est qu'on lui avait noué un bandeau sur les yeux; on lui avait également serré un bâillon sur les lèvres, mais on venait de le lui ôter et c'était pour cela qu'il avait la sensation d'avoir la bouche tuméfiée.

Il s'agita, puis demanda au hasard :

- Où suis-je ?

Une voix sourde lui répondit :

- Un instant. J'attendais que vous repreniez conscience.

On le délivra du bandeau, on l'aida à se dresser sur son séant.

La lumière vive le fit cligner des yeux. Il se trouvait dans une petite pièce aux murs gris perle, meublée d'une petite table Louis XV, de trois fauteuils du même style et d'un divan recouvert de toile de Jouy. C'était sur ce divan qu'on l'avait allongé.

- Toutes mes excuses, murmura l'homme à la voix sourde. Je pense que vous ne vous formaliserez pas...

Ce n'était pas un Suisse. C'était un Allemand, et très probablement un Bavarois. Il était seul dans la pièce tranquille. Gros, ventru, le crâne tout rond et rasé, la nuque très courte et rouge, la bouche forte, les yeux bleus. Il était vêtu avec un soin extrême : complet gris foncé avec une mince rayure gris clair. Ses mains

charnues révélaient un intellectuel, et ses doigts boudinés montraient des ongles fraîchement manucurés.

Coplan estima que l'étrange bonhomme avait une cinquantaine d'années tout au plus. Il portait beau et, sur ses jambes solides, sa bedaine était très allègrement supportée.

- Pas trop de mal ? s'enquit-il en se penchant presque paternellement sur Francis.

- Je crois que ça ira... Mais vous avez des procédés, euh, disons romanesques.

Le Bavarois leva les bras en signe d'impuissance et dit :

- Vous en voyez d'autres qui puissent offrir la même garantie ? Dans notre profession...

Il ne jugea pas nécessaire de terminer sa phrase. D'un air soucieux, il alla s'installer dans un des fauteuils Louis XV qu'il poussa derrière la table. Sur celle-ci, Coplan reconnut ses papiers personnels : passeport, permis international, portefeuille et, un peu à l'écart, l'enveloppe brune qui contenait les 2 millions de francs suisses obtenus de Paris pas l'entremise du vieux Dorfer, de Zug.

L'Allemand considéra un moment Coplan en silence, puis d'un ton posé, feutré, avec l'attitude impassible du véritable businessman, il prononça :

- Vous avez exprimé le désir de me rencontrer pour négocier l'achat des plans 67 E.T.F. Est-ce exact ?

- S'il s'agit des plans d'un engin téléguidé français, c'est en effet exact, dit Coplan.

- Vous avez apporté la caution réclamée par l'intermédiaire, c'est donc en ordre de ce côté-là. Maintenant, avant de pousser les choses plus loin... et avant d'aborder la question du prix, puis-je vous demander pour le compte de quelle puissance vous agissez ?

- Comme vous avez pu le voir, je suis yougoslave. Si cette indication pouvait vous suffire, j'aimerais m'en tenir là.

Le gros bonhomme hocha la tête, se gratta pensivement le menton d'un doigt machinal, puis, posant avec plus d'insistance ses yeux gris sur son interlocuteur, il articula de sa voix sourde et placide :

- Je ne crois pas que nous ayons intérêt à nous jouer la comédie. Nous savons fort bien l'un et l'autre que l'affaire qui nous occupe en ce moment est sérieuse, très sérieuse. Voulez-vous me dire, monsieur Coplan, si vous êtes officiellement mandaté par le Gouvernement français pour négocier l'achat de ces plans ?

Francis encaissa le coup de massue sans broncher. Ainsi donc, ce gros salaud connaissait le dessous des cartes ! Toute la combine pour étayer la personnalité du faux Yougoslave Obren Edimov s'écroulait comme un château de sable disloqué par la marée montante. C'était du beau travail ! Et le Vieux allait sauter au plafond, de joie ! Dix jours de réflexion, trois réseaux mobilisés, ces millions sacrifiés. Tout cela, pour le roi de Prusse. Ou, plutôt, pour ce gros Bavarois sorti d'on ne sait où !

Ce dernier, les avant-bras posés sur la table, le buste aussi immobile que celui d'un Bouddha, reprit calmement :

- Nous avons un fichier très à la page, monsieur Coplan. Sans me flatter, je crois pouvoir dire que soixante pour cent des agents de renseignement ayant opéré en Europe ont leur dossier dans nos archives. Votre réputation, vos activités, les brillantes missions que vous avez accomplies au cours de ces dernières années devaient fatalement nous amener à vous identifier.

- Eh bien, voilà qui clarifie la situation, concéda Francis avec philosophie. C'est peut-être mieux comme ça.

- Certainement. Et je vous répète ma question : êtes-vous officiellement mandaté pour racheter les plans de l'engin téléguidé antichar ?

- Ma mission n'est qu'une mission d'avant-garde, répondit Francis, assez soulagé d'avoir trouvé ce biais.

Un très vague sourire distendit la bouche charnue de l'Allemand.

- J'aime cette réponse, dit-il avec une pointe d'humour, elle est digne d'un homme de votre compétence... Mission d'avant-garde, oui... C'est une vérité, mais une vérité qui cache un mensonge dans ses flancs. Oh ! je comprends votre situation. Et je reconnais qu'elle est délicate. Je vais donc vous aider. Vous êtes venu à Zürich soi-disant pour acheter les plans d'une invention mi-française mi-américaine. En fait, vous êtes chargé de découvrir les auteurs du vol

de ces plans. En suivant la filière à partir du vendeur, vous avez pour mission de remonter jusqu'à la source. Votre Gouvernement n'a pas besoin de ces plans : il en existe des copies dans vos bureaux d'étude. Toutefois, le rachat de ces documents aurait pour effet d'éviter la divulgation catastrophique d'un modèle unique en son genre. Si les Russes pouvaient étudier cette découverte, ce serait en quelque sorte un désastre militaire. Ne protestez pas, je connais parfaitement l'affaire.

Coplan demanda d'une voix aimable :

- Puis-je allumer une cigarette ?

Et il désigna son paquet et son briquet posés sur la table.

- Excusez-moi, dit le Bavarois en se levant promptement pour rendre les cigarettes et le briquet à Francis.

Et il ajouta, tout en lui restituant toutes ses affaires personnelles, y compris l'argent :

- Je suis forcé de prendre certaines dispositions pour assurer ma sécurité et celle de mes opérations commerciales, mais il va de soi que vous n'êtes pas mon prisonnier. Si cet entretien vous déplaît, dites-le. Vous serez immédiatement reconduit en ville.

Il s'était derechef assis derrière la table. Coplan savoura en silence, presque religieusement, sa première bouffée de cigarette. Puis, dans un nuage de fumée, il déclara :

- Cette conversation me passionne, vous le savez bien.

- Je souhaite que ce soit vrai, fit remarquer l'Allemand.

Puis, s'étant recueilli une seconde pour renouer le fil de ses pensées, il continua son exposé.

- Sans en avoir l'air, monsieur Coplan, je me suis arrangé pour que mes offres puissent toucher en premier lieu les milieux français. Je vous épargne le détail des opérations. Et soyez assuré que je ne désire nullement offenser M. Walder.

« *Et vlan ! nota mentalement Francis. Je ne suis pas le seul à être épinglé*. »

- Si les puissances occidentales font preuve de bonne volonté, poursuivait l'autre, je ne demande qu'à leur vendre les plans en priorité. Je suis moi-même un Européen de très vieille souche.

Il haussa imperceptiblement ses épaules trapues.

- Malheureusement, les affaires sont les affaires. En dernier ressort, si les offres n'étaient pas satisfaisantes, je serais malgré tout contraint de sonder mes clients soviétiques ou arabes.

- Ce serait dommage, admit Coplan, imperturbable.

- Oui, de toute évidence. Mais je serais vivement surpris si les autorités atlantiques ne faisaient pas le nécessaire pour liquider cette affaire d'une manière avantageuse pour elles.

- Vous m'accordez quel délai pour informer mes supérieurs ?

- Sept jours francs. Ernest Walder peut contacter son indicateur jusqu'au samedi 27. Passé cette date, je prendrai d'autres dispositions. Mais ce n'est pas tout. En cas d'avis positif de votre Gouvernement, je désire que ce soit un délégué du ministère des Affaires étrangères qui vienne conclure l'opération.

- Pas moins ?

- Ce sera la troisième fois que j'aurai l'honneur de traiter avec votre pays, monsieur Coplan. Dites à votre chef que c'est l'Organisation Cosmo qui négocie. Nous ne sommes pas des inconnus pour les gens du 2ème Bureau.

Coplan laissa tomber son mégot et l'écrasa sous sa semelle, lentement, d'un air songeur. Cette fois, il savait que c'était sans appel. L'Organisation Cosmo. L'un des cinq ou six trusts privés qui, depuis plus de vingt ans, ont érigé l'achat et la vente des renseignements politiques et militaires à la hauteur d'une industrie.

Aussi puissants que les redoutables compagnies de pétrole, d'armement ou de drogue, les trusts de l'espionnage international ont ceci de particulier qu'ils travaillent à tous les échelons, dans toutes les capitales du monde et avec des méthodes absolument inédites.

Ces réseaux ne sont connus que des spécialistes ; et, à part le nom qui les distingue, le reste conserve un anonymat absolu. On sait seulement que chaque organisation possède son personnel : des agents d'élite, des spécialistes hors pair et des dirigeants qui sont de véritables capitaines d'industrie - et que toutes les questions de concurrence ou de rivalité sont tranchées par un Comité d'Arbitrage que ces firmes ont elles-mêmes institué.

L'Allemand murmura sans la moindre vanité :

- Je vois que vous connaissez notre société. Vous paraissez beaucoup plus... grave, si j'ose dire.

- Hmm, grogna Francis sans préciser.

- Cela me dispense de vous faire les recommandations d'usage, je suppose ? Vous devez savoir qu'une enquête orientée vers nous se solderait par une perte de temps pure et simple. Et que toute action directe serait totalement dénuée de résultats réels. Ce n'est pas en abattant un directeur de la Métro Vickers, par exemple, que vous gêneriez l'activité des fabricants de munitions de guerre, n'est-ce pas ?

- Je ne songe pas à vous tuer, plaisanta Coplan.

- Je parle d'une manière générale, précisa l'autre avec pondération. D'ailleurs, on vous le confirmera aussi bien à Paris qu'à Washington ou ailleurs. Quiconque a cherché à découvrir les sources d'information de l'Organisation Cosmo a échoué.

- Et même échoué à la morgue, compléta poliment Francis. Je suis au courant, monsieur... ?

- On m'appelle Asha Lindbaum. Je ne suis que provisoirement à Zürich.

Sourire indulgent, puis :

- J'ai une petite affaire d'appareils sanitaires à Buenos Aires. Si vous aviez un jour envie de travailler pour nous, je suis d'ores et déjà en mesure de vous dire que vous seriez accueilli à bras ouverts. Vous êtes ingénieur, n'est-ce pas ?

- Oui... Et qui sait ?

Lindbaum se leva. L'entretien était fini.

- Je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance, monsieur Coplan. Si nous devenons un jour collègues, j'en serai ravi. Un homme de votre envergure, s'il est intelligent, doit posséder au moins un million de dollars en banque lorsqu'il fête sa quarantième année. S'il n'est pas intelligent...

Levant ses bras et esquissant une moue, il murmura d'un air plein de commisération, mais d'un ton assez significatif tout de même :

- ... il n'atteint jamais sa quarantième année.

- Avis aux amateurs, dit Francis, malicieux.

- Notre salut est dans la loyauté. Puis-je vous prier d'avaler ce comprimé ? Vous vous réveillerez dans sept heures très exactement. Et vous serez couché dans un lit, à l'hôtel de l'Ours. Ne posez pas de questions, tout est en ordre de ce côté-là.

Coplan avala sans hésiter le petit comprimé blanc.

Le lendemain, par l'entremise de Heidi, Coplan eut une entrevue avec Ernst Walder, malgré les protestations de ce dernier.

Bien entendu, la mauvaise humeur du Suisse se transforma en noir dépit quand il apprit les nouvelles. A sa connaissance, c'était la toute première fois que l'Organisation Cosmo se manifestait à Zürich. Une affaire de secret politique avait été traitée naguère par ce trust, à Bâle, où un émissaire français avait négocié le silence sur une importante question diplomatique. Mais le fait d'avoir été identifié par ces gens, s'il n'était pas grave dans l'immédiat, pouvait avoir, dans l'avenir, des répercussions plus sérieuses. Et Walder ne l'ignorait pas.

- Que dois-je faire? demanda-t-il, à la fois perplexe et tracassé.

- Jusqu'à nouvel ordre, rien. Nous avons sept jours de délai. J'ai envoyé mon rapport à Paris et j'attends des instructions.

- Vous suspendez votre enquête ?

- Mon enquête ?... C'est fini : F.I.N.I. J'ai la dent solide, mais pas au point de croquer un morceau de béton armé. Ces gens-là, les Cosmo et consorts, c'est du super-béton. Je me ferais réduire en bouillie sans le moindre profit pour personne si j'essayais de m'attaquer à eux.

- Soit, acquiesça Walder, attendons la réponse de Paris.

Ce même jour, vers cinq heures de l'après-midi, Coplan entra dans une boutique de la Bahnhofstrasse. C'était une petite boutique d'horlogerie-bijouterie.

- C'est pour une photo, dit Coplan en sortant de sa poche un carton gris numéroté.

- A votre service, monsieur, dit la vendeuse, une respectable dame de soixante ans, au long visage encadré de cheveux

grisonnants.

Elle jeta un coup d'œil sur le numéro du carton, et sa figure changea.

- Ah ! monsieur, dit-elle d'une voix désolée, je suis si confuse ! Les numéros 1242 à 1276 sont perdus. Notre opérateur a fait une fausse manœuvre et le film a été voilé. Je suis si confuse !

- Sacré tonnerre, maugréa Francis dont le visage se rembrunit, je n'ai pas de chance. J'aurais donné n'importe quoi pour avoir cette photo. Je ne suis pas ici pour longtemps et je me trouvais avec une amie. Franchement, ce n'est pas sérieux.

- Il faut nous excuser, monsieur. Ce n'est pas notre faute. Notre bonne foi a été surprise. C'est la toute première fois que...

- Mes compliments à votre opérateur, fit Coplan, sarcastique. Et si vos montres ne valent pas mieux que votre service photographique, je ne vous enverrai pas souvent des clients.

- Mais, monsieur...

La pauvre vieille, atteinte dans sa dignité de commerçante et dans son orgueil national, voulut défendre le prestige de la proverbiale qualité des produits suisses.

- Nous avons été trompés par un fou et c'est très désagréable pour nous aussi, croyez-le bien, affirma-t-elle d'une voix vibrante. Ce jeune homme est venu nous proposer ses services en faisant miroiter un chiffre d'affaires exceptionnel. Nous l'avons engagé à l'essai et il est venu nous rapporter le matériel en disant qu'il avait voilé son film quand il a déchargé sa caméra. Vous êtes la neuvième personne qui vient réclamer, et c'est encore plus désagréable pour nous que pour vous. Mais nous ne sommes pas responsables.

Coplan haussa les épaules et sortit, furibond.

En réalité, il n'était pas mécontent. Le type qui était venu prendre des instantanés à l'Embassy n'était pas l'opérateur habituel de la société photographique. Naturellement.

Un quart d'heure plus tard, ayant traversé la ville avec sa Jaguar, Coplan remonta la Rosengartenstrasse et gara sa voiture près de l'église de Wipkingen, un des faubourgs nord de la cité. A pied, il se dirigea vers la petite maison grise où logeait Fondane.

- Hellenhof est là ? demanda-t-il à la vieille servante qui avait ouvert la porte.

- Non, répondit-elle en patois local, il est sorti.

- J'ai rendez-vous avec lui, je vais l'attendre.

- Vous êtes un ami du jeune monsieur ?

- Oui.

- Vous pouvez monter, sa chambre n'est pas fermée à clé. C'est la première porte à droite.

Fondane s'amena quelques minutes plus tard. Il était de très bonne humeur. Coplan, le matin même, après avoir quitté l'Hôtel de l'Ours et avant de téléphoner à Heidi Hafen, avait tenu à féliciter son assistant pour le sang-froid qu'il avait manifesté au cours de la nuit. En effet, bien qu'il eût été averti, Fondane avait dû assister sans broncher à l'enlèvement de son chef. Et, mieux que cela, il était parvenu à suivre la trace des acolytes du gros Lindbaum sans se faire repérer.

Coplan savait ainsi que la petite pièce aux meubles Louis XV où s'était déroulée son entrevue avec le Bavarois de l'Organisation Cosmo se trouvait dans une villa de Riesbach, petite bourgade située sur la rive est du lac de Zürich, à deux kilomètres du centre de la ville même.

- Alors ? s'enquit Fondane en versant deux verres de cognac. Des choses importantes ?

- Tu parles ! Tout est remis en question. Le type que j'ai démoli mercredi soir près de l'Embassy n'est pas un photographe professionnel. C'était bel et bien pour moi qu'il était là avec son flash électronique : pour avoir ma bobine !

- Sans blague ? Mais comment...

- Comment je l'ai deviné ? coupa Coplan. Je n'en sais trop rien.

- Une intuition ? suggéra Fondane, toujours avide d'apprendre les ficelles du métier et les astuces d'un as du Service. Vous aviez remarqué quelque chose ?

- Non, dit Coplan, pensif. C'est-à-dire... En fait, vois-tu, ça devient une espèce de sixième sens. Les petites choses insignifiantes, les détails que personne ne remarque. Sur le moment même, j'agis instinctivement, mais deux ou trois anomalies dans le comportement

de ce type m'ont mis la puce à l'oreille. Aux tables voisines de la mienne, il s'arrangeait pour mettre les femmes en vedette, comme le métier l'exige ; or, quand il a opéré à notre table, il m'a visé moi et, pour les deux clichés, il a laissé Heidi Hafen en second plan. Il m'a pris de face et de profil. Ensuite, pendant que je dansais, j'ai entendu la remarque d'une jeune fille à son cavalier : « *On se croirait dans un night-club à Hollywood* ! » disait-elle en riant. Ce qui semblait indiquer que la présence de ce photographe n'était pas habituelle en cet endroit somme toute peu luxueux. C'est tout cela ensemble qui m'a dicté ma réaction.

- Et quelles sont vos conclusions pratiques ?

- A première vue, j'en distingue au moins deux : primo, ce ne sont pas les gens de Lindbaum qui ont mobilisé ce photographe pour avoir ma tête de face et de profil. En effet, ils possèdent ma fiche et ils ont prouvé qu'ils me connaissaient

- Malgré l'échec de ce photographe à la manque. Par conséquent, il y a quelqu'un d'autre dans le circuit. Deuxième conclusion : nous avons le nom et l'adresse de ce type au trench-coat et ça nous donne une amorce.

- C'est donc le moment de jeter un hameçon par là, approuva Fondane qui empoigna son verre, le vida et se versa une nouvelle dose de cognac.

- Vas-y doucement avec la gnôle, murmura Coplan, et pense un peu aux autres.

- J'ai besoin d'un petit remontant. Cette nuit blanche... Mais vous pouvez commencer, je vous écoute.

Il remplit en souriant le verre de Coplan.

La maison où habitait le pseudo-photographe, dans Zollickerstrasse, était une très ancienne bâtisse dont la façade grise n'avait plus été retapée depuis un quart de siècle. Le rez-de-chaussée et le premier étage étaient occupés par une pension de famille.

Dans ce quartier relativement bohème de la ville, un établissement de ce genre ne devait guère enrichir ses propriétaires.

Fondane, s'aventurant dans la boutique, fut obligé de pousser sa reconnaissance jusque dans la cuisine, tout au bout du couloir du

rez-de-chaussée, avant de rencontrer enfin une jeune personne d'une vingtaine d'années, aux bonnes joues rouges, aux yeux très bleus, au sourire gentil quoique un tantinet dénué d'expression.

- M. Flüger ? s'enquit-il.

- Fredi ? Le peintre ?

- Oui, c'est bien cela.

- Je vais l'appeler.

La fille ne devait pas s'énerver bien souvent dans la vie. Elle avait l'admirable placidité des gens de la campagne et la saine robustesse des vaches Nestlé.

- Fredi ! Fredi ! cria-t-elle au pied de l'escalier. On vous demande.

- Je viens, gueula une voix pâteuse et bougonne tout à la fois.

Une porte claqua au premier étage. Puis le type apparut. D'abord ses pieds, puis son pantalon de velours noir, puis son pull bleu marine à col roulé, enfin sa tête : visage osseux, cheveux blonds, grandes oreilles. C'était bien lui.

Il s'arrêta sur la dernière marche et toisa Fondane.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Un renseignement à vous demander.

- A quel sujet ?

Fondane promena un regard autour de lui, puis grommela :

- Pas très intime ici pour causer.

L'autre hésita.

- Montons là-haut, dit-il finalement.

il ouvrit la porte de sa chambre, s'effaça pour laisser passer Fondane, referma la porte.

- Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

- Monsieur X, ricana Fondane en esquissant un petit mouvement significatif de la main gauche. Les bras en l'air, et tout de suite.

Le revolver qu'il braquait sur le Suisse était encore beaucoup plus éloquent que toutes les paroles qu'il aurait pu dire.

- Assieds-toi sur cette chaise... Parfait... Amène tes bras par-derrière. Prends garde, un geste inutile et je te troue la nuque.

Dépassé par les événements, Fredi fut contraint de se laisser ficeler sur sa chaise. Fondane rengaina alors son arme et dit en

exhibant un petit flacon plat rempli d'un liquide ambré :

- Tu vas me dire pour le compte de qui tu prenais des photos, l'autre soir, à l'Embassy. Et méfie-toi : j'ai ici un délicieux breuvage qui te déliera la langue en moins de dix minutes.

- Je n'ai rien à dire, répliqua le Suisse, hargneux.

- Réfléchis. Ça me ferait mal de devoir employer les grands moyens.

- Vous êtes complètement cinglé ! Je prenais ces photos pour gagner un peu de fric, c'est tout. Une idée qui m'était venue.

- Mais tu as vite renoncé à ce métier, hein ?

- Je me suis fait assommer par un...

- Je suis au courant, coupa Fondane.

- C'était vous, peut-être ?

- Ben... ça ne m'étonnerait pas. Mais... pour qui faisais-tu ce boulot ?

- Allez vous faire foutre.

- Tant pis, Fredi. Puisque tu ne veux pas prononcer le nom de ton patron, je vais te le faire suer par les pores de ta peau.

Le Suisse, mâchoires serrées, baissa la tête d'un air furieux.

Fondane sortit de nouveau son revolver et le posa sur la table, cran de sûreté dégagé, à portée de sa main. Ensuite, saisissant le flacon plat, il le déboucha avec ses dents, posa le bouchon sur la table, renversa la tête du Suisse en arrière, lui pinça les narines.

A court d'air, Fredi ouvrit la bouche. Fondane y versa une bonne dose de liquide. L'autre fut agité par un violent frisson qui le fit tressauter sur sa chaise, malgré ses liens. Les yeux en larmes, il se mit à tousser et à cracher.

- Salaud! haleta-t-il, le torse soulevé par la douleur que le breuvage répandait dans son œsophage.

- Tu parles ? Tu désires une seconde ration ? Je suis à ta disposition.

- Crève, proféra le Suisse.

- Toi d'abord. Et comme tu peux t'en rendre compte, je suis pour les méthodes classiques. Un peu de vinaigre, encore un peu de vinaigre, toujours un peu de vinaigre, tu verras l'effet que ça produit à la fin. Mais tu as peut-être étudié les mœurs et les coutumes

judiciaires du Moyen Age ? Très intéressant... Allez... Ouvre ta grande gueule.

De nouveau, pinçant les narines de son prisonnier, Fondane l'obligea à ouvrir la bouche. Cette deuxième dose de vinaigre provoqua chez Fredi une véritable convulsion nerveuse qui lui agita tous les muscles du corps et de la face.

Les joues livides et ruisselantes de larmes, il hoqueta :

- Tirez-moi une balle dans la nuque... C'est inutile de me...

- Erreur ! Erreur profonde, mon ami. Tu parleras, je te le garantis. Ça va te brûler les tripes, je ne te dis que ça !

CHAPITRE IV

Les morsures de l'acide faisaient perler sur le front du Suisse une sueur abondante.

Fondane, d'une voix empreinte de pitié sarcastique, grommela :

- Allez, Fredi. Un bon mouvement, mon vieux ! Confesse-toi et tu seras peinard. Personne ne saura que tu as parlé. Si je continue à te faire avaler mon vinaigre, tu finiras tout de même par lâcher le morceau. Seulement, tu es bon pour un ulcère à l'estomac qui t'empoisonnera jusqu'à la fin de tes jours.

- Je... n'ai rien à vous... vous dire, articula Fredi avec effort.

D'une manière tout à fait inattendue, Fondane changea brusquement d'attitude. Il regarda son prisonnier d'un air embarrassé et marmonna :

- Après tout, je me suis peut-être trompé.

Puis, prenant une décision :

- Je m'occupe d'une affaire un peu spéciale et... Bref, j'ai dû me gourrer à ton sujet. Je te conseille de rester tranquille et de ne parler à personne de ce qui vient de se passer entre nous. Surtout pas à la police, compris ?

- Foutez-moi la paix, grogna le Suisse.

Fondane le délivra promptement de ses liens, puis, en se protégeant avec son revolver, battit en retraite. Il dévala l'escalier

d’un pas souple et silencieux.

Arrivé dans la rue, il fila en vitesse jusqu’au premier coin à droite et, non sans maladresse, heurta un paisible vieillard qui rêvait devant la vitrine d’une librairie.

- Oh ! pardon, s’excusa-t-il.

Et, très bas :

- Je l’ai torturé un peu, à titre d’expérience. Il était prêt à se faire tuer sur place plutôt que d’appeler au secours. C’est donc bien un espion : il craint le scandale comme la peste. Je vous attends au Möwenpick, comme convenu.

Le vieillard barbu, courroucé, haussa les épaules et s’éloigna vers la Zollickerstrasse. Cinq minutes plus tard, Fredi Flüger, vêtu de son trench-coat, sortait de chez lui. Après une série de coups d’œil scrutateurs vers la gauche et vers la droite, le jeune Suisse partit à grands pas vers Kreuzbühlstrasse. Le vieillard barbu se mit à le suivre à distance.

La promenade du nommé Fredi ne fut pas longue, heureusement. Coplan put se débrouiller, pour réussir sa filature, malgré les regards attentifs que le Suisse lançait de temps à autre autour de lui pour s’assurer qu’on ne le suivait pas. Dans ces quartiers animés, ce sport ne demandait qu’un peu de pratique et une certaine expérience.

Fredi pénétra dans un vieil immeuble de Lowenstrasse. En dépassant la maison, Coplan nota la plaque de cuivre - plutôt modeste - qui annonçait que le second étage était occupé par les bureaux de la C.E.D.C.

Continuant sa route, Francis poussa jusqu’à la gare. Dans le vaste hall, il découvrit sans peine ce qu’il cherchait : les bottins de Zürich.

Vingt minutes plus tard, un taxi le déposait à la Parade Platz, au cœur de la ville. Après avoir flâné un moment devant la vitrine du grand horloger Türler, il traversa la place et pénétra au Möwenpick, le café moderne dont la clientèle animée s’entassait autour des petites tables noires, au rez-de-chaussée comme à l’étage.

Fondane s’était installé au premier, devant une des hautes fenêtres; il avait vu arriver Coplan. Ce dernier, poliment, lui demanda

la permission d'occuper une place vacante en face de lui.

Ils échangèrent quelques phrases banales. Le printemps était en avance, mais le temps semblait se gâter. Sous peu, on allait sans doute avoir de la pluie.

- Et il paraît que la neige ne vaut rien, en montagne, ajouta le vieillard. Mon fils est à Waldhaus.

Dès que la serveuse eut apporté le café de Coplan, sa conversation devint plus discrète.

- Sauf erreur, confia-t-il, nous avons mis le doigt sur un endroit sensible. Fredi est allé ventre à terre dans un bureau de la Löwenstrasse. Ce bureau est le siège d'une organisation d'apparence plutôt minable, mais ça s'appelle la Centrale Européenne de Documentation Commerciale. Tu vois le genre ?

- Pas mal, fit Fondane d'une voix à peine audible.

- Tu vas te poster dans le coin et tu vas me cueillir le plus de gueules possible. Ne regarde pas à un cliché. Tout ce qui entre et tout ce qui sort nous intéresse.

- Entendu ! Vous reprenez Fredi ?

- Naturellement.

« A la guerre comme à la guerre », pensait Coplan. Mais c'était plus fort que lui : les filatures et les heures de guet, ça le mettait toujours en rogne. Cette servitude irritante du métier finissait par lui donner l'envie de changer une fois pour toutes de boulot.

Fredi Flüger avait réintégré sa pension de famille vers six heures et demie.

Enfin, à sept heures dix, le jeune Suisse sortit de nouveau. Tout de suite, Coplan devina que la soirée allait se révéler instructive et qu'il n'avait probablement pas perdu son temps.

En effet, le jeune photographe d'occasion s'était métamorphosé du tout au tout. Au lieu de son vieux trench, il portait un manteau de voyage très chic, de fort bonne coupe. Ses souliers bruns brillaient, ses cheveux blonds étaient peignés avec un soin visible. De plus, s'il

s’était mis en frais, ce n’était pas pour aller voir une fille, mais pour partir en voyage. Il tenait dans sa main une valise de cuir beige.

Fredi se rendit à la gare. Et, pour la seconde fois en moins de deux heures, Coplan promena sa barbe dans le hall de la Hauptbahnoff.

Dans un sens, c’était une excellente chose. Car s’il y a un lieu qui facilite la surveillance de quelqu’un, c’est bien une grande gare suisse. La gare centrale de Zürich, entre autres, est un champ d’opérations idéal ; non seulement les quais d’embarquement sont au même niveau que la rue, mais le hall est divisé en plusieurs sections délimitées par des bâtiments intérieurs, par des kiosques, par d’énormes piliers de pierre et par les installations des divers services du chemin de fer. A sept heures du soir, cet endroit fait penser à une foire commerciale.

Dans la salle des guichets, Fredi attendit une dizaine de minutes, l’air soucieux. Puis, son visage s’éclaira et il accueillit avec un sourire satisfait le haut gaillard qui arrivait vers lui d’un pas rapide.

Les deux hommes échangèrent quelques phrases. Fredi paraissait enregistrer d’un air attentif et docile les recommandations que lui faisait l’arrivant. Ce dernier, vêtu d’un pardessus en poil de chameau, l’allure assez aristocratique, ponctuait ses paroles de brefs hochements de tête. Il avait le crâne allongé, presque complètement dégarni, de petites oreilles charnues, la nuque longue et rose.

Il remit à Fredi une liasse de journaux, des enveloppes et des billets de chemin de fer.

Finalement, sans se serrer la main, ils se séparèrent et le jeune Suisse se dirigea vers le quai n°7. L’autre le suivit des yeux, puis, mine de rien, promena un regard circulaire.

De la cabine téléphonique où il s’était planqué, Coplan put distinguer les traits du bonhomme : environ quarante ans, la mâchoire lourde et énergique, le nez épais, les yeux enfoncés, curieusement écartés de la base du nez.

A 19h 50, un train international quittait le quai 7. Quand le convoi eut disparu, l’homme au manteau de poil de chameau sortit de la gare. Coplan abandonna sa cachette pour vérifier ce qu’il savait déjà

: Fredi Flüger était bien en route pour Bâle ou pour Paris. Il retourna illico dans la cabine et demanda un numéro à Bâle.

Par chance, le collègue bâlois était dans sa boutique. Coplan lui expliqua en termes déguisés ce qu'on attendait de lui :

- Un colis qui vient de partir avec le 19.50 pour Paris via Bâle. Prière de jeter un coup d'œil pour voir si la marchandise ne traîne pas en chemin. Voici le signalement...

Deux heures plus tard, dans la chambre de Fondane, Coplan et son assistant déployaient une activité peu ordinaire. Tandis que Francis donnait et recevait une série impressionnante de coups de téléphone, Fondane, grâce à la chambre noire (de fortune) improvisée dans son cabinet de toilette, développait son premier film.

Et, cette nuit-là, puissamment aidé par sa bouteille de cognac, Fondane travailla jusqu'à trois heures du matin pour rédiger et coder son rapport. En gros, les nouvelles pouvaient se résumer comme suit :

1° Après l'alerte de l'Embassy et l'interrogatoire effectué par Fondane, les chefs du jeune Fredi Flüger avaient estimé de toute évidence que ce garçon était grillé sur la place et que c'était le moment de l'envoyer dans un autre secteur. Fredi devenait désormais un repère de choix et il fallait donc, à tout prix, le prendre en chasse dès sa descente du rapide Bâle-Paris. On avait reçu de Bâ!e la confirmation qu'il n'avait pas débarqué et qu'il était bien en route pour Paris.

2° Au départ de Zurich, Fredi Flüger avait reçu ses dernières instructions et ses consignes d'un certain Bert Kalpannen, directeur de la Centrale Européenne de Documentation Commerciale, société installée dans Lowenstrasse et dont il fallait vérifier les dessous politiques et financiers.

3° Prière de vérifier également, aux archives, le curriculum vitæ des personnages dont les photos étaient expédiées via Dorfer. Toutes ces personnes, susceptibles d'être en liaison avec la C.D.E.C. et son directeur, devaient être étudiées à la loupe. Kalpannen se trouvait sur le cliché 9.

4° On pouvait conclure avec certitude que l'Organisation Cosmo n'était pas seule en piste dans l'affaire des plans S.S. 17-U. En effet, si les chefs de Fredi Flüger désiraient avoir la photo de Coplan, c'est qu'ils n'appartenaient pas à l'entourage du gros Lindbaum.

En somme, ça ne marchait pas trop mal, mais l'excitation de Coplan et de Fondane retomba peu à peu. Au cours des trois journées qui suivirent, ce fut le calme plat.

Fondane prit encore plusieurs films dans les parages de la C.E.D.C. tandis que Coplan, désœuvré dans sa luxueuse chambre de l'Hôtel Dolder, attendait avec un étonnement grandissant des instructions que Paris n'envoyait pas.

Silence étrange. A croire que le Vieux avait attrapé une mauvaise grippe.

Par l'entremise de Heidi Hafen, Ernst Walder demanda lui aussi, deux fois par jour, à Coplan, s'il avait des informations. Walder se faisait de la bile.

Cette soudaine accalmie inquiétait terriblement Walder.

Par mesure de sécurité, Francis refusa tout net de rencontrer la collaboratrice de l'agent zürichois.

- Faites comme moi, répéta-t-il obstinément au téléphone, prenez patience.

Mais, dans la matinée du quatrième jour, un brusque coup de théâtre se produisit. Le septuagénaire de Zug, Herr Dorfer, amena des ordres. Réunion générale chez lui, dans sa villa au bord du lac, à neuf heures du soir.

Coplan et Fondane arrivèrent les premiers au rendez-vous. Walder s'amena peu après; puis ce fut Heidi Hafen qui était venue en train. Dorfer et sa sœur, une vieille fille aux manières un peu puériles et au sourire timide, reçurent leurs hôtes avec beaucoup d'amabilité. Emilia Dorfer servit à la ronde des verres de kirsch que chacun dégusta en silence.

- Eh bien, bougonna finalement Walder, qu'est-ce qu'on attend, Dorfer ?

Le vieillard tira sa montre de son gousset, hocha la tête et dit :

- Je serais bien en peine de vous éclairer à ce sujet, mon cher ami. J'ai reçu l'ordre de vous réunir, mais...

Trois petits coups de sonnette l'interrompirent.

- Ah ! voilà, s'exclama-t-il d'un ton enjoué. Nos visiteurs sont là.

Sur le moment même, Coplan se demanda s'il rêvait ou si c'était la fin du monde. Quatre hommes venaient de faire leur entrée dans le petit salon des Dorfer, et, à la tête de cette délégation, le Vieux en personne !

C'était la deuxième fois, la troisième au grand maximum, que Francis, depuis qu'il était dans le Service, voyait le Vieux se déplacer. La situation était-elle donc grave à ce point ? Le Vieux arborait une mine sombre et fatiguée.

- Bonsoir, dit-il en esquissant un maigre salut de la tête sans l'adresser à l'un ou à l'autre de ses collaborateurs en particulier. Navré de vous avoir dérangés, messieurs, mais les circonstances commandent.

Il refusa d'un geste tout juste aimable le verre de kirsch qu'Emilia Dorfer lui offrait. Les autres arrivants acceptèrent. Parmi ces trois fonctionnaires, Coplan n'en reconnut qu'un : Alphonse de Raynial. C'était un jeune diplomate de trente ans qui, à plusieurs reprises déjà, avait joué le rôle d'agent de liaison entre le Renseignement et les Affaires étrangères.

- Messieurs, commença le Vieux, les opérations sont terminées en ce qui concerne directement le Service, j'ai tenu à vous présenter moi-même M. de Raynial qui va négocier avec l'Organisation Cosmo.

Il posa les yeux sur Walder et précisa :

- Vous avez quarante-huit heures pour préparer la rencontre avec Lindbaum. Prévenez votre indicateur afin qu'il fasse le nécessaire au plus tôt. M. de Raynial et ses deux assistants ont reçu toutes les instructions d'usage pour le transfert des fonds. La remise des plans se fera entre les mains de M. de Raynial. Dites-moi, Coplan...

Il se tourna vers Francis :

- Vous avez apporté l'argent de la caution ?

- Certes. Voici l'enveloppe.

Le Vieux prit l'enveloppe et la tendit en silence à Raynial. Coplan demanda négligemment :

- Vous n’avez pas l’intention d’insister du côté de l’Organisation Cosmo ?

- Non, répondit le Vieux, catégorique. Pourquoi ?

- Maintenant que nous avons l’adresse de sa villa de Riesbach, il semble que...

- Pas question ! trancha le Vieux. Pour commencer, je ne désire pas compromettre les tractations en cours. Et puis, je n’ai pas du tout l’impression que la piste de Lindbaum vous conduirait bien loin.

- On peut toujours essayer, suggéra Francis.

Le Vieux, dévoilant le fond de sa pensée, riposta tout net :

- A tout prendre, nous n’avons aucun intérêt à détruire le réseau de l’Organisation Cosmo. C’est une des rares sociétés privées dont les sympathies vont à l’Occident. Des fuites, il y en aura toujours, vous le savez bien. Encore heureux que Lindbaum et ses associés n’aient pas vendu d’emblée nos plans aux gens de l’autre bord ! Cette histoire va nous coûter cher, c’est entendu, mais le mal sera réparé.

Coplan n’insista pas. Il avait compris que son chef n’était pas venu en Suisse pour diriger l’offensive, mais pour mettre au point les modalités de la capitulation. Et la conférence n’allait sûrement pas être longue : le Vieux n’avait même pas songé à bourrer sa pipe !

De fait, après quelques ultimes recommandations à Dorfer, à Raynial et à Walder, la séance fut levée. En serrant les mains à la ronde, le Vieux dit à Fondane :

- Liquidez vos affaires en cours et reconduisez la Jaguar à Milan. Je vous attends à Paris jeudi matin.

A Coplan :

- Vous, je vous emmène. Nous devons être à Paris demain dans la matinée.

Ayant payé sa note à l’hôtel, Coplan retrouva son chef dans un restaurant de Bahnhofstrasse. ils dînèrent en vitesse, puis ils se mirent en route. C’est Coplan qui prit le volant de la Peugeot que Raynial avait pilotée à l’aller.

Ils roulèrent d'abord dans le silence le plus complet. A la fin, le Vieux marmonna :

- Vous êtes de mauvaise humeur ?

- Moi ? Pas du tout. C'est une de mes passions favorites : faire des choses qui ne servent à rien. Ce petit séjour à Zürich restera gravé dans ma mémoire comme un des charmants souvenirs de ma carrière.

Coplan se mit à chantonner entre ses dents :

- Elles font, font, font, les petites marionnettes... Elles font, font, font, trois petits tours et puis s'en vont.

- C'est là que vous faites erreur, rectifia posément le Vieux en sortant enfin sa pipe. Elles ne s'en vont pas, les marionnettes.

- Non ? fit Francis, attentif.

Il jeta un bref regard de côté. Dans le reflet du tableau de bord, la face fatiguée du Vieux exprimait une satisfaction presque mystérieuse.

- Oui, je sais, marmonna-t-il d'un air entendu, vous aviez assez d'atouts dans votre jeu pour enfoncer la bedaine du gros Lindbaum. Mais il y a autre chose. Vous avez levé un drôle de lièvre en me signalant l'arrivée à Paris du jeune Fredi Flüger.

- Figurez-vous que je m'en doutais un peu, fit remarquer Coplan. C'est même pour ça que je regrette de quitter Zürich.

- Vous voulez recommencer le coup d'Athènes ? (Voir Expédition sans retour)

- Je ne vois pas le rapport.

- Je le vois, moi, et très clairement. Le nommé Fredi n'est qu'une pièce mineure d'un engrenage capable de vous avaler tous en moins de deux, vous, Fondane, Dorfer, la petite Hafen et Walder. Je vous ai retirés du jeu parce que vous êtes grillés depuis plusieurs jours déjà dans ce secteur. Walder va être déplacé lui aussi, mais un peu plus tard.

- Ce que vous dites est indiscutable, mais nous perdons le bénéfice d'une trouvaille capitale : la Centrale Européenne de Documentation commerciale. Je suis presque sûr que le bureau de ce Bert Kalpannen est un repaire d'espions. C'est la formule

classique. D’ailleurs, le Fredi en question a fait un bond jusque-là après l’intervention voulue de Fondane.

- Depuis cinq heures de l’après-midi, nous avons quatre hommes à Zürich et ils ont pour mission de se consacrer exclusivement à la Centrale de Documentation dirigée par ce Bert Kalpannen. Mais vous, votre travail sera peut-être un peu plus compliqué. Depuis qu’il est à Paris, Fredi Flüger flâne de gauche à droite sans but précis. De toute évidence, il attend un contact. Vous allez donc rester bien tranquillement chez vous en attendant le signal. C’est Paillon qui surveille le petit Zurichois. A la première alerte, vous entrez dans la danse.

- Loin de moi l’idée de poser des questions indiscrètes, dit Coplan, mais votre attitude et vos propos me font penser que vous taisez certaines choses.

Le Vieux ne répondit pas tout de suite. Pendant plusieurs minutes, tandis qu’il tirait de courtes bouffées nerveuses sur sa vieille pipe, ses yeux restèrent fixés sur le double pinceau lumineux que les phares de la voiture enfonçaient dans l’obscurité brumeuse de la route.

- C’est exact, avoua-t-il enfin, je tais certaines choses. Cependant, tout ce que vous devez savoir pour votre mission, je vous le dirai. Ce que je ne vous dirai pas, eh bien,... ça vous sera probablement plus utile encore.

- Vous êtes limpide, émit Coplan sans insister.

Plus tard, bien après qu’ils eurent franchi la frontière, le Vieux murmura à mi-voix, comme s’il éprouvait le besoin de se justifier dans une certaine mesure :

- Le poste que j’occupe comporte de grosses responsabilités. Je suis parfois obligé de choisir entre deux devoirs, entre deux obligations morales qui sont en contradiction absolue.

Le surlendemain, vers onze heures du matin, le téléphone sonna dans la chambre de Coplan. Celui-ci, confortablement installé dans un fauteuil, lisait avec attention une revue scientifique.

Il leva la tête, allongea le bras et décrocha.
- Allô, c'est toi, tête de lard ? lança le correspondant.
Paillon n'avait pas besoin de mot de passe. Sa voix de basse noble et son accent grasseyant étaient absolument inimitables.
- Tête de lard t'écoute, paillasson, riposta Francis.
- Aussi fort que Sacha Guitry ! ricana Paillon que le jeu de mot « petit Paillon petit Paillasson » ne touchait plus depuis belle lurette. Fini de fainéanter, mon vieux ! Mon oiseau a rencontré des amis. Je te téléphone du Café de la Paix. Fredi Flüger est attablé depuis cinq minutes avec deux types assez élégants qui, du moins je le suppose, lui avaient fixé rendez-vous. Alors, grouille-toi ! Si tu ne me vois pas dans les environs, c'est que j'ai pris les deux inconnus en chasse. Reste au Café de la Paix, je t'appellerai le plus tôt possible. Ce sera « Monsieur Lenoir », d'accord ?
- Bon, je démarre. Mais ne sois pas surpris : je vais me coller des bacchantes et mettre des lunettes. Fredi a déjà vu ma bobine.
Douze minutes plus tard, Coplan se glissait discrètement vers la table occupée par son collègue, dans une des petites salles annexes du Café de la Paix.
- Tu les as vus ? s'enquit le gros Paillon.
- Tu parles, ils ont l'air d'avoir des tas de choses à se raconter.
- C'est normal. Un premier contact.
Coplan alluma une Gitane, commanda son traditionnel Cinzano, puis, le garçon s'étant éloigné, murmura :
- Curieuse allure, les deux copains de Fredi. Sûrement pas des truands, vise-moi cette élégance.
En effet, les deux inconnus qui bavardaient avec le Zurichois étaient deux hommes dont la distinction ne sentait pas du tout le chiqué. Âgés d'une quarantaine d'années tous les deux, le teint frais, la chevelure soignée, ils paraissaient très à l'aise.
- Ils fument des américaines, précisa Paillon. Je suis passé près d'eux tout à l'heure. Ils parlent en chleuh. Le plus grand des deux a une cicatrice au menton, à droite.
Vers midi un quart, Fredi prit congé de ses nouveaux amis. Paillon quitta tranquillement Coplan. Ce dernier, vingt minutes plus

tard, partit à son tour sur les traces des deux inconnus qui s'étaient attardés à leur table.

La filature fut brève et, à cette heure-là, pas malaisée du tout. Les deux hommes se dirigèrent à pied vers la Madeleine et de là vers la rue Royale, ils paraissaient d'excellente humeur et parlaient avec enjouement, tout en dégustant le plaisir visuel que l'animation de la ville semblait leur procurer à l'un comme à l'autre.

ils entrèrent chez Maxim's. Après mûre réflexion, et malgré sa répugnance, Coplan préféra se taper la corvée d'une surveillance extérieure.

Un peu avant trois heures, les deux gentlemen sortirent. Le cigare dans la main droite, le sourire aux lèvres et la joue rubiconde, ils devaient avoir fait honneur à la cuisine et à la cave de chez Maxim's. Mais ils avaient maintenant de la compagnie. Deux ravissantes poupées, une blonde et une brune, sortaient en même temps qu'eux. Les attitudes du groupe, les sourires béats et familiers des femmes, prouvaient qu'on avait déjeuné à quatre - et que des propos salaces avaient pimenté l'agréable repas.

Certes, Coplan avait vu entrer ces deux filles, cinq ou six minutes après les deux messieurs auxquels il s'intéressait ; mais il n'avait pas imaginé qu'elles venaient pour eux.

Le quatuor prit un taxi et se fit conduire aux Champs-Élysées. Là, les deux poupées entrèrent au Claridge, tandis que le taxi repartait avec les deux hommes.

La balade se termina au pied de la tour Eiffel.

Coplan se sentit vaguement perplexe. Voilà qu'il était obligé de jouer les touristes, à présent ! Car les deux types se préparaient bel et bien à monter là-haut. Coplan se demanda ce qu'il allait faire. C'est alors que Paillon, surgissant comme par magie, lui toucha discrètement le coude au passage et lui fit signe de s'écarter du guichet d'entrée.

- Qu'est-ce que tu fabriques ici ? lui demanda Coplan.

- Fredi est là-haut. Il est rentré à son hôtel, il a cassé la croûte dans un restaurant près de l'Odéon, et il m'a emmené ici. Je n'avais pas envie de grimper sur la tour, tu t'imagines.

- Je vois, émit Coplan. Fredi est sans doute allé chercher les documents qu'on lui a confiés à Zürich et la transmission va se faire là-haut. C'est bien trouvé. Il n'y a que des touristes qui vont là. Ne bouge pas, je monte avec cette fournée.

Il n'y avait guère qu'une vingtaine de personnes sur la seconde plate-forme, la plupart des gens s'étant arrêtés au premier étage de la tour.

Au vrai, la visibilité n'était pas extraordinaire; une sorte de brume humide stagnait sur l'horizon. Toutefois, on pouvait contempler les toits de Paris. Fredi, debout devant une des fenêtres, paraissait intéressé par le spectacle. La température étant douce et le vent nul, les vitres coulissantes avaient été ouvertes.

Coplan se tint camouflé derrière le kiosque central. Il put assister à la rencontre des trois hommes et il fut témoin des scènes qui suivirent. Fredi remit à l'un de ses deux amis les journaux et les documents que lui avait confiés à Zürich le nommé Kalpannen. Le trio fit alors le tour de la plate-forme. Coplan, pivotant nonchalamment autour du kiosque, eut soin de rester invisible. Vers l'ouest, il n'y avait personne aux fenêtres : la vue était pratiquement réduite à zéro de ce côté-là.

Et, brusquement, avec une décision et une dextérité proprement terrifiantes, les deux hommes élégants empoignèrent Fredi et, dans un même et seul mouvement, le soulevèrent et le projetèrent par la fenêtre. Il y eut un cri déchirant, puis deux hurlements poussés par les assassins eux-mêmes qui se mirent à gesticuler et à appeler en allemand. Les autres touristes, saisis d'effroi, arrivèrent en courant et se précipitèrent à la fenêtre où le drame s'était déroulé.

Pendant un bon quart d'heure, le tumulte fut complet. Partout, sur la plate-forme, à l'étage en dessous, au pied de la tour, chez les employés comme chez les badauds, l'émoi était vif.

Des policiers arrivèrent, puis l'ambulance.

C'était un suicide, bien entendu. Les deux touristes allemands expliquèrent ce qu'ils avaient pu voir du geste désespéré du jeune homme. Non, ils ne le connaissaient pas. Le malheureux leur avait demandé un renseignement en allemand, un renseignement au sujet

de la hauteur de ce deuxième étage, et, trois secondes après, s'était jeté dans le vide.

Coplan retrouva Paillon parmi les curieux qui entouraient le cadavre de Fredi Flüger.

- Ne lâche pas ton macchab ! souffla-t-il à son collègue. Arrange-toi pour être le premier à lui faire les poches, et préviens le Vieux.

- Tu crois qu'il s'est réellement suicidé ? fit Paillon qui s'en voulait de ne pas avoir surveillé son homme d'une manière plus sérieuse.

- Tu débloques ou quoi ? Ils l'ont bel et bien balancé par-dessus bord. Je n'ai pas perdu ça de la scène !

Coplan fit claquer l'ongle de son pouce. Puis ajouta :

- Le Vieux va sauter en l'air de contentement ! Il attendait avec impatience que ça bouge ! Je me demande ce qui va se passer maintenant... Ah, minute ! Demande qu'on m'envoie deux camarades dans le hall du Claridge.

CHAPITRE V

Assis dans un coin du hall de l'hôtel, Coplan, avec ses grosses lunettes, avait l'aspect d'un homme d'affaires qui prépare ses rendez-vous de la journée. Sur ses genoux, une serviette de cuir, des lettres tapées à la machine, des journaux du matin.

L'horloge du Claridge marquait dix heures moins le quart. Coplan acheva de griffonner des notes en marge des documents commerciaux qu'il avait sortis de sa serviette, puis, d'un air préoccupé, il feuilleta rapidement l'un des journaux.

En page 2 du Figaro, il lut le texte que le Vieux avait rédigé au sujet de Fredi. Un simple fait divers.

Hier après-midi, vers 15 h 30, un jeune artiste peintre suisse, nommé Fredi Flüger, originaire de Zurich, s'est jeté du second étage de la tour Eiffel. On a retrouvé dans la poche du désespéré une lettre par laquelle il explique son geste. Le jeune artiste, déprimé par plusieurs échecs, avait perdu la foi en lui-même, et, ne croyant plus à son avenir, avait décidé de choisir la mort. Âgé de 26 ans, le jeune

homme, orphelin, précisait dans son message d'adieu que personne ne pleurerait sa disparition. L'ambassade helvétique s'occupe de l'affaire.

Coplan et le Vieux n'étaient pas mécontents de cette histoire. Pour commencer, la façon magistrale dont les tueurs élégants avaient accompli cette exécution constituait une preuve qu'on se trouvait bien en présence d'une organisation puissamment spécialisée.

Mais l'élément essentiel apporté au dossier par le petit Fredi, c'était la liaison qu'il avait mise en lumière : à partir de Bert Kalpannen, le directeur de la Centrale Européenne de Documentation, de Zürich, on disposait maintenant de quatre pistes. Le quatuor qui avait déjeuner au Maxim's devait permettre de remonter la filière et, qui sait, d'atteindre par-là le noyau du mystérieux réseau qui s'était intéressé à la mission de Coplan en Suisse.

Cependant, ni la soirée ni la nuit n'avaient été fructueuses. Les deux hommes et les deux femmes avaient dîné au Lido, puis avaient regagné leur hôtel.

Jacques Brémont, un des agents que le Vieux avait postés au Claridge, s'était débrouillé pour obtenir, sans qu'on sût très bien comment, des informations concernant les quatre suspects. L'homme à la cicatrice au menton s'appelait - ou se faisait appeler - Malan Nedovic. Industriel à Tanger. Nationalité : apatride ex-Bulgare.

A ce propos, le Vieux avait fait remarquer qu'il n'existait plus une seule administration qui pût contrôler sérieusement les origines d'un individu de ce genre. Depuis la fin de la dernière guerre, le mouvement des réfugiés politiques avait créé un tel micmac que personne ne s'y retrouvait plus. Des Allemands exilés étaient devenus apatrides pour fuir les Soviets ; des communistes étaient devenus apatrides pour échapper à Franco; des anciens collabos étaient devenus apatrides pour se soustraire à l'épuration, tandis que des anciens résistants appliquaient le même système pour éviter de devoir rendre des comptes ayant trait à certaines opérations douteuses.

Bref, on nageait en pleine confusion. Et Paillon avait dit avec ironie :

- Tous ces certificats d'identité, ça facilite le travail, pas de doute !

A quoi le Vieux avait répondu d'un ton sérieux :

- Et les malins en profitent, justement ! Essayez donc de faire les choses dans le cadre de la légalité, vous verrez ce que je veux dire. Tenez, prenez un procès d'espionnage, par exemple. Il n'y a pas un magistrat, aussi compétent fût-il, qui pourrait se targuer de faire la lumière ! Et c'est bien ce que les gens de métier recherchent : on complique à dessein les histoires, on brouille les cartes. Toute affaire d'espionnage est, par définition, d'une complication effroyable. C'est grâce à cela que le métier est encore possible, ne nous plaignons pas.

Sur papier, les résultats de la filature Fredi Flüger s'énonçaient comme suit :

a) Malan Nedovic, industriel à Tanger.

b) Charles Bérès, ingénieur naval, domicilié à Toulon.

c) Léna Toysen, domiciliée à Genève, employée de commerce. (C'était la blonde.)

d) Diana Rossi, sans profession, domiciliée à Marseille. (C'était la brune.)

Quand à savoir laquelle de ces quatre pistes était la bonne, celle qui assurait le lien direct entre Zürich et le reste du réseau, il fallait attendre un signe, un événement.

La première surprise de la journée s'annonça vers onze heures du matin. Coplan, de faction au Claridge, vit d'abord apparaître le soi-disant industriel de Tanger, l'homme à la cicatrice. Ce dernier se rendit au bar et commanda un scotch.

Cinq minutes plus tard, la petite brune de Marseille, Diana Rossi, rejoignait au bar Malan Nedovic.

Quelques minutes plus tard encore, le deuxième bonhomme et la blonde arrivaient ensemble. Et la surprise, c'est que la blonde de

Genève portait l’uniforme des hôtesses de l’air : tailleur et jupe bleu clair.

En fait, ils s’étaient réunis au bar pour le verre de l’adieu. Un peu avant midi, la fille en uniforme prit congé, serra les mains amies, alla chercher sa valise (qu’un porteur avait préparée dans le hall) et monta dans un taxi.

Jacques Brémont se mit en route derrière elle avec sa Citroën garée juste devant l’hôtel.

Une demi-heure plus tard, Paillon démarra sur les talons de Bérès, l’ingénieur de Toulon.

Et, moins de cinq minutes après, Nedovic saluait la jolie brune qui prenait un tacot à destination du Bourget.

L’ex-Bulgare demeurait donc seul au Claridge. Mais, ce soir-là, quand le Vieux fit le bilan, ce fut la seconde surprise de la journée : les quatre suspects étaient partis et les deux pistes essentielles s’étaient perdues dans le sable. Le gros Paillon avait été semé par Bérès, d’une part; Nedovic était parvenu à quitter son hôtel à l’insu de Coplan, d’autre part.

Le Vieux, cependant, ne fit aucun reproche à ses collaborateurs.

- On peut pas gagner à tous les coups, dit-il simplement. Je vais approfondir mon enquête au sujet de cette Léna Toysen et tenter de savoir si elle est réellement hôtesse de l’air à l’U.T.A. Quant à Diana Rossi, c’est un gibier tout indiqué pour vous, Coplan.

Il regarda Francis et ajouta :

- Si l’adresse qu’elle a donnée au Claridge est exacte, vous la trouverez à Marseille. Faites une enquête serrée à son sujet. Vous pouvez vous mettre en route avec une des voitures du Service.

Pendant cinq jours, à Marseille, Coplan se contenta de tâter le terrain autour de Diana Rossi. La jolie brune occupait un modeste appartement dans une vieille villa du boulevard Mireille-Lauze, entre l’hippodrome et les H.B.M. Renard.

Les renseignements confidentiels communiqués par la police n’offraient rien de particulier. Née à Nice, elle avait passé, la plus

grande partie de son enfance et de sa jeunesse à Dakar où ses parents avaient des plantations. Dès sa majorité, elle avait quitté l'Afrique et elle avait vécu pendant quelques mois chez un de ses oncles, à Menton. Puis, souhaitant sans doute plus de liberté, elle était venue s'installer seule à Marseille. Grâce à des relations, elle avait pu sous-louer trois pièces dans la villa du boulevard Lauze, villa dont elle était d'ailleurs la seule locataire, l'immeuble vieillot étant l'objet d'un procès entre les héritiers des propriétaires.

Les parents de Diana, fixés définitivement à Dakar, lui versaient une pension assez rondelette. En outre, étant douée pour la peinture, elle vendait de temps à autre une de ses toiles par l'entremise d'une galerie de la ville.

Elle sortait beaucoup, fréquentait les clubs chics de Marseille, faisait partie d'un cercle d'artistes; mais, si elle profitait allègrement de son indépendance, elle était assez adroite et assez avisée pour conserver une réputation intacte. On ne lui connaissait pas de liaison, et la chronique scandaleuse de la ville n'avait jamais cité son nom.

Quel rôle jouait-elle dans le réseau Kalpannen-Nedovic ? A première vue, ça ne devait pas être bien important. Ni son mode de vie ni le milieu dans lequel elle évoluait ne lui conféraient la personnalité classique de l'espionne.

A la fin de sa première semaine d'investigations, Coplan en vint presque à se demander si cette piste n'était pas tout bonnement du bidon ? Après tout, les indices enregistrés à Paris n'avaient peut-être pas la signification qu'on leur avait prêtée ? Elle avait déjeuné au Maxim's avec deux messieurs distingués et une hôtesse de l'U.T.A. Les deux messieurs distingués avaient assassiné un Zurichois affilié au bureau de Kalpannen, soit. Mais ça ne prouvait encore rien contre Diana. Elle pouvait avoir rencontré ces gens par hasard. Ou même les avoir connus sur la Côte précédemment. Certaines jolies filles de Nice et de Cannes ont ainsi des « amis de vacances » aux quatre coins du monde. Diana, particulièrement séduisante, devait se faire facilement des relations.

Quatre jours s'écoulèrent encore, qui n'apportèrent rien. Et les soupçons de Coplan commencèrent à vaciller. Il fit part alors de sa

perplexité au Vieux, lors d'une conversation téléphonique.

- A vous de juger, dit le Vieux. Si vous croyez qu'il n'en sortira rien, revenez. Mais, à votre place, il me semble que je ne lâcherais pas encore maintenant. Après la première alerte de Zürich, ils ont éliminé Fredi Flüger ; ensuite, pour plus de sécurité, j'imagine qu'ils ont décrété un temps d'immobilité complète du réseau.

- Cela peut durer des mois, non ?

- Je ne le pense pas. D'un côté ou de l'autre, les activités doivent reprendre. J'ai placé toutes mes pièces en batterie et j'attends.

- Les tractations avec l'Organisation Cosmo sont terminées à présent ?

- Oui et non. Mais je ne puis rien vous dire de précis à ce sujet. Je vous en parlerai en temps opportun. De toute manière, ça me rendrait service si vous restiez encore une dizaine de jours où vous êtes.

- Comme vous voudrez.

Coplan reprit donc sa surveillance.

Coup sur coup, dans la même journée, alors qu'il était à Marseille depuis deux semaines exactement, deux événements se produisirent.

Ce matin-là, vers neuf heures, Diana quitta son domicile avec deux toiles sous le bras et se rendit dans une boutique du boulevard de la Libération. Les propriétaires de ce magasin - bas nylon, parfumerie et lingerie pour dames - désiraient peut-être offrir des peintures en guise de cadeau à quelqu'un de leur famille ? Mais... non ! La fille sortit de la boutique sans avoir lâché ses chefs-d'œuvre. Elle descendit vers le Vieux Port, entra dans un bistrot.

Coplan n'eut que le temps de filer comme une flèche dans un bar voisin : Charles Bérès, l'ingénieur de Toulon, venait d'entrer à son tour dans le café où se trouvait Diana.

Ils sortirent séparément. Lui d'abord, elle un quart d'heure plus tard. Coplan fut étonné de ne pas repérer un collègue aux trousses de Bérès.

Diana se dirigea à pied vers le bureau d'Air France et monta à bord du premier car en partance pour Marignane. Coplan démarra au triple galop vers le cours Belzunce où il avait garé la voiture avec

laquelle il était arrivé de Paris; Vingt minutes plus tard, il était à l'aéroport. Le car d'Air France, qu'il avait dépassé en route, s'amena peu après.

Décidément, cette matinée-ci était réglée comme du papier à musique ! Contact avec Bérès au Vieux Port et deuxième rendez-vous aussitôt après le premier : à onze heures moins vingt, Léna Toysen, plus coquette que jamais dans son uniforme d'hôtesse de l'air, faisait une entrée souriante dans le vaste hall vitré de l'aérogare. Les deux jeunes femmes s'embrassèrent joyeusement et, en bavardant, gagnèrent le bar.

Diana déposa ses tableaux, se hissa sur un des sièges du comptoir. Toutes deux commandèrent un apéritif. La blonde offrit des cigarettes et poussa négligemment le paquet vers son amie. En revanche, Diana glissa à sa copine un léger colis ficelé d'un ruban rose que l'hôtesse de l'air, sans cesser de parler, mit dans la poche droite de sa veste.

Coplan, d'un air indifférent, s'éloigna et se dirigea vers le bureau de la police de l'air. Puis, tout en discutant avec un des fonctionnaires de ce service, il passa une porte, longea un couloir, déboucha sur la plaine.

- Le voilà, dit l'inspecteur en désignant d'un mouvement de la tête un appareil dont la carlingue argentée scintillait dans le soleil blanc de la mi-mars.

- Oui, je vois, marmonna Coplan. C'est un service régulier ?

- Non... Mais on reçoit souvent leurs jets ici. Forcément, Marseille est une plaque tournante.

Sur son aire de départ, l'avion faisait songer à un gros pigeon qui se repose entre deux longs voyages. Le nom de la compagnie se détachait en lettres rouges sur le fuselage : UNIVERSAL TRANSPORT AIRWAYS. Et sous ces lettres rouges, en petites lettres noires : « Canadian Private Company - Toronto. »

Coplan demanda :

- Cette société privée a beaucoup de succursales en Europe ?

- Non. Genève et Oslo seulement. Mais des tas d'agences d'expédition lui servent de correspondants. La plupart des compagnies privées sont d'ailleurs organisées de la même façon.

- Vous avez la liste des passagers ?
- Oui, au bureau. Passagers et marchandises sont en simple transit. L'appareil, va sûrement repartir dès que le plein aura été fait. Genève, Oran, Tripoli, Jeddah, Djibouti.
- J'aimerais jeter un coup d'œil sur cette liste.
- Venez.

Parmi les douze passagers en transit, il y avait un certain Peter Hert, de Zürich.

Était-ce une coïncidence ? Coplan nota le nom dans sa mémoire. Quant à la stewardess affectée à ce voyage, c'était bien la blonde Léna Toysen.

Comme agent de liaison, on pouvait difficilement trouver mieux qu'une hôtesse de l'air opérant pour compagnie privée.

Les amis de Kalpannen avaient le sens des affaires modernes.

CHAPITRE VI

Le meilleur des stimulants, pour Coplan c'était d'avoir un objectif bien délimité. En l'occurrence, ça lui plaisait doublement, puisque son objectif était incarné par la plus appétissante des filles du Midi, la brune et savoureuse Diana.

Quarante-huit heures après la rencontre, à Marignane, de Diana et de sa copine aviatrice, Coplan pouvait se dire que l'affaire était dans le sac. Il ne tenait pas encore Diana dans ses bras, mais ça n'allait pas tarder. Ils en étaient déjà à prendre l'apéritif ensemble dans un bar de la Canebière.

Évidemment, la jolie artiste peintre ne pouvait pas se douter que ce grand gaillard qu'elle avait rencontré deux fois coup sur coup, par le plus grand des hasards, au cours de la même après-midi (une première fois dans une galerie d'art, la seconde fois au restaurant du Grand Hôtel), s'intéressait à elle depuis quinze jours et avait étudié sa vie à la loupe. De plus, elle était particulièrement attirée par ce genre d'homme : costaud, distingué, apparemment plein de réserve

mais avec une espèce d'audace très virile dans le sourire et une mâle énergie dans la douceur des gestes.

Par un de ces raffinements psychologiques dont il avait le secret, Francis s'était composé un personnage qui, en toute logique, devait infailliblement polariser l'attention de la fille. Pour être sûr de lui plaire et de retenir son attention, il s'était fabriqué la personnalité d'un jeune businessman américain fraîchement débarqué en Europe afin de prospecter les marchés économiques de la France, du Benelux et de l'Allemagne fédérale. Il avait une fine moustache, un simple trait d'ombre qui mettait en valeur le dessin de sa bouche. Et il avait remisé ses lunettes dans sa trousse aux accessoires.

Ainsi, à peine métamorphosé, il estimait avoir mis le maximum de chances de son côté : une simple équation de psychologie appliquée lui avait démontré que Diana, dans le cadre de son activité clandestine, ne pouvait se permettre que des aventures passagères; par conséquent, une idylle avec un bel Américain en mission constituait le prototype de la fantaisie galante qu'elle pouvait s'accorder sans se créer des ennuis.

Quand Francis, par une nouvelle coïncidence, tomba pile sur Diana (qui avait installé son chevalet au Vieux Port pour peindre une vue du Quai des Belges) et resta là avec d'autres badauds pour la regarder travailler, une sorte de courant magnétique s'établit entre eus, qui se traduisit d'abord par des sourires, puis par un échange de paroles amicales, enfin par une invitation à prendre l'apéritif, invitation qu'elle accepta.

Avec sa jupe de flanelle et son pull bleu marine à col roulé, Diana était à croquer. Ses boucles brunes chatoyaient dans la lumière de midi : ses yeux couleur d'ambre brillaient et trahissaient les chauds secrets d'un tempérament à la fois sensuel et vicieux ; ses dents blanches et son nez mince, aux ailes frémissantes, révélaient une ardeur prometteuse.

Coplan oublia que c'était par devoir qu'il devait faire la cour à la fille : un désir authentique se mit à ronronner dans ses artères. Ses sourires et ses regards n'en devinrent que plus persuasifs.

Diana parlait fort bien l'américain. Elle n'était jamais allée en Californie, d'où lui était certainement originaire, mais elle avait visité

New York, Washington et Boston au cours d'un voyage d'agrément.

Francis cessa donc de baragouiner un français plutôt pénible, et Diana, ravie de pratiquer la langue de son nouvel ami Bob Dexton, se sentit davantage encore en sympathie à cause de cette langue étrangère qui ajoutait une vague complicité à leur amitié.

Ce soir-là, ils dansèrent jusqu'à une heure du matin dans un bar de Marseille. Le lendemain, à bord de la Buick bleue décapotable que Coplan avait louée, ils allèrent déjeuner à Aix, au Vendôme. Comme le soleil s'était mis de la partie, ils purent s'installer sur la belle terrasse du restaurant provençal.

Pour ne rien gâcher, Francis comptait mener la conquête de Diana par un crescendo calculé. Plutôt que de brusquer, il voulait que la fille elle-même fasse les premières avances.

Mais ce judicieux programme fut bouleversé de fond en comble par un coup de fil de Paris : Fondane et Walder arrivaient à Marseille avec des instructions du Vieux.

Coplan rencontra ses deux collègues sur la route d'Aubagne. Fondane pilotait la Peugeot du Service.

- Alors ? questionna Coplan après avoir serré la main des deux arrivants. Un tremblement de terre, ou quoi ?

- Presque ! lança Fondane d'une voix excitée. L'échiquier du patron vient d'être secoué sur tous les bords en même temps. Primo, Walder a failli se faire descendre une heure avant de quitter Zürich, hier soir. Des types en bagnole l'ont coincé sur un trottoir et ont vidé leur chargeur dans sa direction. Il a eu une veine de cornard. La porte cochère contre laquelle il s'était aplati s'est ouverte sous sa poussée !

- Je me suis seulement blessé en tombant, ajouta Walder qui portait un sparadrap sur l'arcade sourcilière gauche.

- Secundo, continua Fondane, Bert Kalpannen a disparu de Zürich. Les camarades qui surveillaient son bureau n'ont pas réussi à savoir quand, comment et vers où il avait fichu le camp. Quant à cambrioler sa boutique, ça n'aurait servi à rien; les archives de son

réseau sont sûrement cachées ailleurs. Mais le plus grave de tout, c'est l'échec de Paillon à Toulon. Peut-être êtes-vous au courant ?

- Non, dit Francis.

- Paillon a passé quinze jours à retourner Toulon de fond en comble pour retrouver son bonhomme. Rien à faire. Il n'y a pas d'ingénieur naval du nom de Charles Bérès.

- Je l'ai revu, moi, fit remarquer Coplan. Et je me suis même étonné de ne pas repérer un collègue à ses trousses.

- Merde, lâcha Fondane. Et vous n'avez pas pris sa piste ?

- J'avais autre chose à faire : tenir mon propre gibier à l'œil.

Il y eut un silence. Fondane et Walder allumèrent une cigarette. Coplan imagina un moment le Vieux dans sa tanière, au milieu de ses dossiers, à Paris. Diriger une opération comme celle-ci n'était pas une sinécure. Il fallait un doigté peu ordinaire pour tirer simultanément toutes les ficelles sans perdre de vue l'ensemble de l'histoire. Zürich, Paris, Toulon, Marseille, Kalpannen, Bérès, l'Organisation Cosmo, le rachat des plans secrets et l'enquête sur le réseau mystérieux révélé par Fredi.

Coplan demanda :

- Quelles sont vos instructions ? Vous avez un boulot précis à faire à Marseille ?

- Zéro, dit Fondane. Nous devons nous tenir à votre disposition, c'est vous qui dirigez le secteur. Mais j'ai ici un message du Vieux pour vous.

Il tendit une lettre à Francis. Ce dernier ouvrit l'enveloppe, jeta un coup d'œil sur le feuillet dactylographié et marmonna :

- Zut ! C'est chiffré. Je verrai ça tout à l'heure.

Fondane s'enquit alors :

- Où êtes-vous installé ?

- J'ai déjà changé trois fois d'hôtel en l'espace de dix-huit jours. Pour l'instant, j'ai une chambre au Noailles, sous le nom de Bob Dexton, industriel américain. J'ai une autre chambre dans une boîte plutôt sordide de la vieille ville, sous le nom d'Obren Edimov. Mais, pour vous, c'est le Noailles qui sera mon P.C. Cherchez à vous caser séparément et retrouvez-moi au bar du Noailles à huit heures moins le quart, d'accord ?

- Entendu, acquiesça Fondane.

Walder opina d'un hochement de la tête.

Le message du Vieux disait ceci :

« *D. C. à F. X. 18. Ne pas communiquer. Piste Kalpannen très importante. Plans S. S. 17-U définitivement perdus. Cherchons à reconstituer réseau France-Tanger-Sofia via Zurich. Piste pseudo Bérès en priorité. Action immédiate pour toute possibilité. Fin* »

Devant la gravité des nouvelles, Coplan ne put s'empêcher de faire une grimace. Il relut trois fois le message, puis le brûla et jeta les cendres dans la cuvette du w.-c. de son cabinet de toilette.

Ensuite, allongé sur son lit, il s'accorda un quart d'heure de réflexion pour mieux faire le point. A présent, les choses prenaient une tournure tout à fait différente. Il ne s'agissait plus, désormais, d'une enquête préliminaire : ACTION IMMÉDIATE commandait le Vieux. Action immédiate pour toute possibilité, avec priorité pour la piste du soi-disant Charles Bérès, ingénieur naval à Toulon.

Il y avait des éléments nouveaux dans la course, c'était clair. Le Vieux n'en disait pas plus qu'il ne fallait, mais sans doute savait-il que la phrase :

« *Plans S. S. 17-U définitivement perdus* » serait une indication-clé suffisamment éloquente.

A huit heures moins le quart, Coplan retrouvait Fondane et Walder au bar de son hôtel. Ils se saluèrent en anglais et prirent ensemble un whisky.

Francis glissa dans la main de Fondane un billet rédigé comme suit :

« *L'offensive continence cette nuit. Rendez-vous à 2 heures du matin aux environs de l'entrée de l'hippodrome de Pont de Vivaux. Faites semblant d'examiner le moteur de la Peugeot*. »

Trente minutes plus tard, il arrêtait sa Buick décapotable devant l'Astoria. Diana était déjà au bar. Plus séduisante que jamais, à vrai dire. Elle aussi, semblait-il, avait fait le maximum pour être en beauté. Son maquillage du soir, légèrement plus ambré, donnait un éclat extraordinaire à ses yeux, à ses lèvres écarlates, à ses dents éblouissantes. Elle avait adopté pour la circonstance un ensemble « pour la voiture » : jupe noire de style gitane, pull rouge à grosse

côte, veste de daim. On lui aurait donné 18 ans, tellement elle était resplendissante de fraîcheur et de jeunesse. Perchée sur un des tabourets du comptoir, elle jouait avec un foulard de soie rouge foncé.

- Hello, Bob ! fit-elle en lui décochant un sourire qui valait déjà un baiser sur la bouche.

- Hello, Diana.

Elle avait commandé un gin-fizz. Il prit une fine à l'eau. Tout de suite, par une de ces mystérieuses connivences qui se passent de toute parole, ils surent l'un et l'autre que cette nuit serait décisive pour leur amitié. Tandis qu'ils fumaient en bavardant de choses anodines, le désir déclenchait en eux, sans plus attendre, ses profondes mélodies. Les yeux de Diana irradiaient, sa chair dégageait un fluide charnel presque palpable et, quand elle riait à une plaisanterie de Francis, elle renversait légèrement la tête comme si, malgré elle, tous ses muscles ébauchaient les poses de l'abandon et de la pâmoison. Elle avait les lèvres gonflées de volupté.

Ils se mirent en route vers neuf heures moins le quart. Elle noua son foulard sur ses cheveux, se serra comme une gamine contre Coplan et demanda, câline :

- Où allons-nous, Bob ?

- Oh ! si je vous le dis, vous serez sûrement fâchée après moi. Vous aimez la vitesse ?

- J'adore rouler vite la nuit.

- Magnifique, alors.

Ils sortirent de Marseille et se lancèrent sur la Nationale 8. Après Toulon, ils foncèrent le long de la Corniche. Coplan appuya sur l'accélérateur.

C'était une bonne voiture. De plus, l'air était merveilleusement tiède. Par moments, aux odeurs du large se mêlaient bizarrement les senteurs végétales du printemps de la terre.

Le vent jouait dans les cheveux de Coplan.

- Chez nous, cria-t-il, par une nuit comme celle-ci, on prend des bains. C'est terriblement délicieux !

- Ici aussi, répondit-elle, mais en été surtout.

- L’eau est froide ?

- Ça dépend. Je pense qu’elle doit être bonne ce soir. Il n’y a pas eu de mistral depuis plusieurs jours. Mais il ne faut tout de même pas être frileux.

- Vous êtes frileuse ?

- Pas du tout.

Effectivement, après quelques minutes de silence, elle lui cria :

- Bob ? Ça vous ferait plaisir qu’on se baigne ?

- Oh ! oui, que diable ! Ce serait un souvenir formidable. Mais je ne connais pas les bons coins ici. Chez moi, en Californie...

- Pour ça, fiez-vous à moi ! coupa-t-elle avec un enthousiasme subit. Je suis du pays, vous savez ! Où allons-nous, en fait ?

- On m’a dit qu’il y avait une auberge super-sensationnelle, près d’Antibes.

- Je vois ! A la Brague ?

- Oui, c’est bien ça.

Nouveau silence. Cette folle équipée dans la nuit était une griserie. Le moteur de la Buick ronflait.

- Bob !... Je connais un endroit superbe pour se baigner. Après Saint-Raphaël. Entre Agay et le Trayas... On ira souper, ensuite, hein ?

- Okay.

Il était près de onze heures quand ils s’arrêtèrent en bordure d’un petit bois de pins. Coplan gara la Buick, prit le plaid qui garnissait le siège arrière.

La main dans la main, ils descendirent vers la mer. Ils arrivèrent bientôt à une minuscule calanque où était cachée une étroite plage admirablement abritée. Des rochers l’encadraient, dont certains s’avançaient dans la mer.

Coplan étendit la couverture de laine sur le sable, au creux d’une anfractuosité de roc. Le souffle Je l’horizon marin était caressant et un parfum de résine flottait dans l’air; une clarté opaline planait sur l’eau et répandait jusque sur le rivage une frange de lumière diffuse, douce et nuancée.

Ils s’allongèrent sur le plaid et contemplèrent le ciel. Puis, comme s’il s’agissait d’un jeu de scène parfaitement réglé d’avance, Coplan

se redressa, s’appuya sur un coude pour surplomber la fille et la regarder. Elle souriait à la nuit, les paupières mi-closes, les lèvres ouvertes, les narines dilatées par un mystérieux plaisir qui peut-être lui venait de l’odeur marine saturée d’iode et de printemps. Elle avait enlevé son foulard de soie et déboutonné son blouson de daim. Le pull de grosse laine modelait avec arrogance son buste hardiment tendu.

Il se pencha et, sans hâte, cueillit le brûlant baiser qu’elle avait laissé fleurir insidieusement sur sa bouche entrouverte. Ils restèrent soudés ainsi pendant plusieurs secondes. Francis connaissait son pouvoir et il savait les effets que produisait une complaisante caresse de ce genre quand il mettait toute la gomme.

Diana ondula sur la couverture. Haletante, les yeux grands ouverts à présent, elle se dégagea pour reprendre son souffle, mais, avec une rapidité fébrile, elle noua ses mains dans la nuque de Coplan et l’attira pour recommencer ce baiser.

Le long vertige qui s’empara d’eux ne priva cependant pas Francis de sa lucidité. Dès qu’il jugea bon de prodiguer quelques caresses à la fois plus directes et plus intimes à la fille, elle chavira et son impatience devint impétueuse. Elle fut bientôt nue et gémissante. Comblée.

Ensuite, ils fumèrent. Alanguis, chair contre chair, bercés par le murmure de la mer, la peau éventée par un reste de brise qui arrivait jusqu’à eux après avoir contourné la calanque, ils se passèrent en silence l’unique cigarette qu’il avait allumée.

A la fin, elle se leva et se dressa dans le clair-obscur, pareille à une naïade aux cheveux bouclés, aux seins intrépides, au ventre plat et velouté, aux cuisses longues et pures. Il la contempla. Et, brusquement, pris à son propre jeu, il la désira de nouveau, éperdument, avec un sentiment de regret déjà. S’il n’en profitait pas maintenant, l’occasion ne reviendrait sûrement plus.

Il allongea un bras vers elle et lui caressa les chevilles.

- On se baigne, Bob? murmura-t-elle, hésitante.

- Déjà ? soupira-t-il sur un ton de reproche.

Ils se baignèrent finalement et l’eau vivifiante fouetta leur nudité un peu alourdie de langueur. Diana nageait splendidement.

De retour dans la calanque, ils s'ébrouèrent.

- Une dernière fois jusqu'au rocher là-bas ! proposa Francis.

Il se lança au galop et plongea dans un tourbillon d'écume. Diana, souple et belle comme une sirène, l'imita. Ils se hissèrent tous les deux sur l'éperon rocheux qui émergeait des flots à trente ou quarante mètres du rivage.

Au loin, du côté des Trayas, quelques points lumineux clignotaient sur les pentes boisées.

- Quand dois-tu quitter l'Europe, Bob? questionna-t-elle à mi-voix en se pelotonnant contre lui.

- Je ne sais pas encore. Dans un sens, ça dépend peut-être de toi, baby.

- Menteur, dit-elle en lui taquinant le buste avec ses cheveux mouillés.

Elle se méprenait sur ce qu'il venait de dire.

Il précisa :

- Je ne suis pas ici pour mon bon plaisir. Je dois retrouver quelqu'un... Quelqu'un que tu connais.

il la sentit se raidir brusquement. Il la serra un peu plus fort dans ses bras et ajouta :

- Il s'agit d'un certain Charles Bérès. Mais ce n'est pas son vrai nom. Toi, tu connais son vrai nom, hein ?

Elle se dégagea, le regarda en fronçant les sourcils.

- Je ne sais pas de quoi tu parles. Où veux-tu en venir ?

Le ton de sa voix avait changé. Toute langueur, toute douceur amoureuse en avaient disparu. Ses lèvres étaient pincées en un pli à la fois dur et anxieux. Évidemment, elle commençait à réaliser. Nue sur ce rocher avec cet homme, elle était bel et bien à sa merci.

- Quel est ce type dont tu parles ? maugréa-t-elle. Je n'ai jamais entendu parler de ce nom.

Elle essayait encore de donner le change, mais il coupa court.

- Ne fais pas l'innocente, mon chou. Tu as dîné avec ce Charles Bérès au Maxim's, à Paris, et tu l'as encore rencontré il y a trois jours dans un bistrot de Marseille.

- Tu es fou, ma parole !

- Il habite Toulon, je crois ? Mais c'est peut-être une fausse adresse, après tout. Et un faux nom aussi. Je suppose que tu vois de qui je parle, maintenant ?

- Tu dérailles complètement !

Elle voulut se lever, plonger, mais il la fit basculer. Elle glissa dans l'eau. Francis, s'agrippant d'une main au rocher, saisit de son autre main les cheveux de la fille et la poussa dans la flotte. Elle se débattit comme une furie.

- Je te promets un drôle de bain de nuit, si tu ne te mets pas à table, menaça-t-il en la ramenant à la surface pour qu'elle puisse respirer.

Elle suffoquait lamentablement. Il gronda :

- C'est à prendre ou à laisser. Tu parles, ou bien... tu ne rentreras plus jamais à Marseille.

- Salaud ! éructa-t-elle en battant l'air de ses deux mains crispées, toutes griffes dehors.

Il la poussa de nouveau sous l'eau. Maintenant, sa main gauche était plus dure et plus impitoyable qu'un étau. Quand il la souleva hors de l'eau, la fille était à demi évanouie.

Elle hoquetait, crachait de l'eau, pleurait et frissonnait. Sur ses seins magnifiques et fermes que son souffle difficile soulevait à un rythme affolé, la mer épinglait des perles de diamant.

Elle eut un sanglot.

- Non... Bob... Je t'en supplie!... Je ne...

- Pas d'histoire, coupa-t-il.

Et il l'immergea sauvagement.

Les traits burinés, les yeux luisants, il compta mentalement les secondes. Mais la terreur qu'elle devait éprouver diminuait sans doute sa résistance, car il perçut plus vite qu'il ne l'escomptait l'alourdissement de ce corps qu'il maintenait sous l'eau.

Cette fois, il dut la haler sur le rocher exigu. Il commençait à sentir le froid de l'eau ; mais, en même temps, il transpirait. Pourtant, Diana n'avait pas complètement perdu conscience; il l'étendit le plus à plat possible en la renversant contre son propre torse.

Elle était pathétique, ainsi, dans la totale fragilité de sa chair de femme où la clarté nocturne creusait des sillons et des ombres

fascinantes.
- Diana... Diana...
Il la gifla deux ou trois fois, puis, quand elle ouvrit les yeux, il lui intima :
- Parle, nom de Dieu ! Tu crois que ça m'amuse, dis ? Tu crois que c'est par sadisme que je vais te faire mourir près de ce rocher si tu refuses de parler ?
- Non... non... Je ne peux pas... Je... Je...
Il la redressa pour l'amener au bord du roc. Il était en proie à une colère noire. Colère contre elle, contre lui-même, contre le Vieux, contre ce métier et contre le monde entier.

CHAPITRE VII

Diana était méconnaissable. Le froid, l'épouvante, la torture de ces plongées cruelles avaient complètement déformé les traits de son visage. Voyant que son bourreau allait de nouveau lui enfoncer la tête sous l'eau, elle fut prise d'un tel tremblement nerveux que ses dents claquèrent avec violence. Les yeux dilatés, la bouche tordue, elle voulut parler, mais elle ne fut pas capable de proférer un son. Il la gifla derechef, méchamment, puis la poussa en bas du roc.

L'instinct de conservation cravacha alors la fille d'une façon dramatique. Au moment où ses épaules s'enfonçaient dans la mer, elle surmonta sa défaillance. Elle ne voulait pas mourir.

- Bernard Caso, jeta-t-elle dans un souffle... Aux Lices...

Coplan eut l'impression qu'un fardeau de dix mille kilos lui tombait brusquement des épaules.

- Ah, tout de même, soupira-t-il en passant son bras autour du buste de la fille nue pour la soulever et la hisser sur le rocher.

- Te voilà bien avancée, grommela-t-il. Allons, ne restons pas ici plus longtemps. Une bronchite n'arrangerait pas nos affaires.

Elle était brisée corps et âme. Il dut la soutenir et nager pour deux.

- Fais des mouvements, bon sang ! lui commanda-t-il.

Mais elle n'avait plus de force. Et les gestes mous qu'elle fit ne furent pas d'un très grand secours.

Ils atteignirent enfin la calanque. Coplan souleva la fille dans ses bras et la porta comme un gosse jusque sur le plaid de laine dans lequel il l'enroula. Il lui frictionna ensuite les cheveux et lui tapota les joues pour qu'elle sorte de sa demi-torpeur.

Les yeux écarquillés, avec un étrange retroussis des lèvres, elle le regardait fixement. Et personne n'aurait su dire si c'était la haine, la stupeur, la déception ou le dégoût qui lui pétrifiait de la sorte le regard.

- Allons, baby, murmura-t-il, remets-toi. Tu savais bien qu'une histoire pareille devait t'arriver tôt ou tard, non ? Quand on joue à ce petit jeu-là, on prend ses risques.

- Salaud ! articula-t-elle d’une voix sifflante.

Il se redressa et commença à se rhabiller, tandis qu’elle restait là, frissonnante malgré la couverture serrée autour de sa nudité.

Quand il fut prêt, il lui rassembla ses vêtements en un petit tas près d’elle.

- Ceci d’abord ? demanda-t-il en élevant dans ses deux mains le minuscule slip noir.

- Foutez le camp ! gronda-t-elle. Je n’ai plus besoin de vous, je ne veux plus vous voir ! Plus jamais ! Foutez le camp, salaud !

- La soirée n’est pas finie, Diana. Vous aviez plus d’allure au Maxim’s, hein ? Avec vos petits amis Nedovic et Bérès et votre copine Léna Toysen... Habillez-vous ! Sinon je m’en occuperai moi-même.

il lui tendit de nouveau le slip. Mais comme elle ne faisait pas mine de vouloir bouger, il se posta devant elle, croisa les bras et dit avec fermeté :

- Tu m’en veux surtout parce que j’ai poussé la comédie un peu loin, hein ? Bon, expliquons-nous. Pour commencer, si je tenais à faire l’amour avec toi, c’était sincère. Ceci dit, si tu veux m’obéir et m’aider, je ferai tout ce que je peux pour te tirer du pétrin où tu t’es fourrée... Est-ce que tu te rends compte que tu es bonne pour finir ta vie en prison ? Je ne sais pas encore pour quelle raison tu t’es mise au service de Nedovic, Kalpannen et consorts. Mais qu’importe ! Trahison caractérisée, ça la fout mal ! A ma place, un autre te livrerait illico aux autorités. Ou bien il te liquiderait sans commentaire. Mais j’ai pitié de toi. Tu n’es qu’une gamine et tu t’es trompée de route.

- Qui es-tu? questionna-t-elle enfin à mi-voix.

- C’est sans importance. Sache seulement que tout le Contre-Espionnage est à vos trousses et qu’on ne vous lâchera plus. Ça durera ce que ça durera, mais on vous coincera les uns après les autres. Léna Toysen, Kalpannen, Nedovic, ton soi-disant Bérès, vous y passerez tous. Mais toi, je suis prêt à te disculper.

- Ils me descendront quand même, lâcha-t-elle avec hargne.

- Pas si je veille sur toi.

- C’est encore un piège pour me faire parler ?

- Diana, écoute-moi. Tu es trop jeune et trop jolie pour aller pourrir dans un trou, Dieu sait où. J'ai vu ce que tes amis osent faire pour éliminer un agent dont ils n'ont plus besoin. J'étais là quand ils ont balancé le petit Fredi Flüger en bas de la tour Eiffel. Si je ne lésinais pas sur les principes, je me contenterais de faire mon métier : je t'abandonnerais à la prison ou à la mort. Mais ma seule faiblesse, c'est l'indulgence. Si tu acceptes de suivre mes conseils, tu t'en sortiras sans une égratignure. Et ça me fera plaisir de savoir qu'il y aura encore des bains de nuit pour toi, des moments de bonheur pour les garçons qui sauront s'y prendre. Habille-toi ! Nous rentrons à Marseille.

il lui prodigua une caresse rapide et bourrue sur la joue, et elle comprit que son plaidoyer recelait une espèce de tendresses authentique, qu'il n'avait pas menti.

Quand ils remontèrent le sentier vers la Buick, elle murmura enfin :

- Je me fais horreur. Je ne suis plus qu'une moucharde.

- Pas de romantisme, de grâce ! ricana-t-il. Tu me raconteras un jour comment ces bandits ont réussi à mettre le grappin sur toi et par quel aveuglement tu as accepté de trahir ton pays.

- Qu'est-ce que ça peut te faire, à toi ? riposta-t-elle. Nous ne sommes pas en guerre et l'Amérique joue son jeu sans s'occuper de la France...

A brûle-pourpoint, il cessa de parler anglais et prononça tranquillement :

- Je ne suis pas de Californie, je suis de Paname.

Elle s'arrêta pile.

- Bravo ! laissa-t-elle tomber, très découragée tout à coup.

Mais il était sûr de l'avoir convaincue et qu'elle allait lui obéir docilement.

Quand sa montre marqua deux heures moins cinq, Coplan sortit de sa retraite et s'avança vers l'entrée de l'hippodrome. La nuit était plus noire ici qu'au bord de la mer. A part une ou deux voitures qui

étaient passées à toute vitesse sur le boulevard, l'endroit semblait absolument désert.

Coplan reconnut la silhouette d'une 403 qui stationnait le long du trottoir, un seul feu de position allumé.

- Ah ! vous êtes là ! fit Fondane qui attendait au volant.

- Salut, dit Francis. Veux-tu faire demi-tour et descendre lentement le boulevard ?

- O.K.

Coplan s'installa derrière, à côté de Walder qui fumait en silence. La voiture démarra doucement.

- Je n'ai pas perdu mon temps, commença Francis. Mais le plus gros reste à faire. Vous, Walder, vous allez rester de garde près de la maison de Diana Rossi : la fille est chez elle, je l'ai ligotée dans un fauteuil, avec un bâillon sur la bouche. Nous la délivrerons au retour. Fondane et moi, nous filons dare-dare à Toulon où nous allons cueillir le fameux Bérès dans son lit.

Walder et Fondane sursautèrent. Fondane s'exclama :

- Sans blague ? Vous avez retrouvé la piste de ce type ? Paillon ne s'en remettra jamais, le pauvre ! Il s'est esquinté pendant des jours et des jours sans parvenir à repérer ce Bérès.

- Naturellement, dit Francis, puisque c'est un faux nom. Il s'appelle en réalité Bernard Caso et il a un petit pavillon dans le quartier des Lices. Le monsieur est soi-disant marchand de gravures et d'estampes. Il n'y a que des artistes dans cette bande.

- On prend la Peugeot ? demanda Fondane, excité.

- Oui. J'ai laissé ma Buick de location près de chez Diana Rossi. Venez, Walder, je vais vous montrer sa maison.

Walder s'installa donc de garde, tandis que Coplan et Fondane démarraient en direction de Toulon. Les 65 kilomètres furent couverts en moins de trois quarts d'heure. Ils laissèrent la 403 dans l'avenue de Siblas, le long du cimetière, et ils gagnèrent à pied les Lices.

La villa occupée par Caso n'avait rien de luxueux ; c'était un pavillon à un étage, très banal, isolé par un jardin qui allait jusqu'au boulevard du Faron.

- Planque-toi ici, dit Coplan. Je préfère opérer seul et t'avoir en couverture. A cette heure-ci, avec le coup de la surprise, je crois que je pourrai m'en tirer assez facilement.

- Faites gaffe ! Ce type est du métier et il est sûrement armé.

- Je vais lui tomber dessus à l'improviste. Ouvre l'œil et ne bouge que si tu entends tirer.

- D'accord.

Fondane inspecta le devant du jardin et, pour jouer son rôle avec le maximum d'efficacité, décida de se poster près du portillon, contre un des piliers de pierre. De là, il avait vue sur la bicoque et il pouvait partir à l'attaque dès la moindre alerte.

Coplan sortit son G.P. et le cala dans sa ceinture, de manière a l'avoir en main au premier réflexe.

Ayant contourné la villa, il opta pour une escalade par la façade postérieure. La chambre à coucher de Caso devait se trouver à l'arrière, dans la pièce orientée vers l'est et pourvue de l'unique petit balcon de bois, ce qui était conforme à l'architecture courante de ce genre de pavillons.

En s'agrippant aux ferrures des volets du rez-de-chaussée, il atteignit le soubassement de pierre du balcon, put s'accrocher aux balustres de bois et se hisser par un rétablissement impeccable.

Du bout des doigts, il explora à tâtons, dans l'obscurité, la porte-fenêtre du balcon. Elle n'était pas fermée. Caso avait laissé un espace de quinze à vingt centimètres pour que l'air printanier pût pénétrer dans la chambre.

Avec souplesse et prudence, Coplan écarta la tenture, se faufila dans la pièce, attendit un moment, immobile, puis s'orienta d'après la disposition du lit. Le commutateur devait se trouver en face, à mi-hauteur de la porte qui communiquait avec le reste de la maison.

Le claquement du bouton électrique le fit tressaillir. Dans le lit, une jeune femme en chemise de nuit se dressa promptement sur son séant et balbutia, effarée :

- Mais... mais...

- Chut, bougez pas, chuchota Coplan. Je ne vous veux aucun mal. Où est Caso ?

- Mais... Qui êtes-vous? Que me voulez-vous ?

Elle était plutôt chouette, la souris. Plus toute jeune, mais splendidement roulée. Elle avait des cheveux roux qui pendaient en longues mèches sur ses épaules; son visage en pointe était empreint d'une certaine dureté et ses yeux verts ne trahissaient aucune frayeur. Par l'échancrure de son décolleté, ce qu'on pouvait voir de ses charmes montrait sans discussion que c'était une fausse maigre et que ses trente-cinq ans avaient la riche opulence de la véritable maturité charnelle.

- Ne faites pas de bêtises, bougonna Coplan très bas. Et ne m'en faites pas faire non plus, ça n'arrangerait rien. Où est Caso ? Bernard Caso ?

- Il est en voyage.

- Vraiment?

- Puisque je vous le dis ! D'ailleurs...

- Taisez-vous ! trancha-t-il, sec et menaçant. Vous allez vous lever illico et descendre avec moi au rez-de-chaussée.

Elle obtempéra sans protester. Il fut surpris de la voir si grande et si bien proportionnée. Une belle jument aux formes généreuses qui remplissaient d'une façon suggestive la chemise de nuit.

Elle avait ce teint pâle et cette carnation presque blanche de la plupart des rousses, mais ça lui allait bien.

En nouant la ceinture de sa robe de chambre, elle rejeta ses cheveux en arrière d'un joli mouvement de tête.

- Je vous préviens, dit-elle avec calme, que si vous espérez trouver de l'argent, vous vous trompez. Quant aux collections de gravures, vous ne pourrez rien en faire : ce sont des pièces cataloguées.

- Ne vous cassez pas la tête inutilement. Montrez-moi plutôt le chemin.

Elle le précéda sur le palier, fit de la lumière. En bas, dans le hall, elle ouvrit une porte et s'effaça.

- Voici le bureau, dit-elle.

Coplan s'avança et se trouva nez à nez avec deux hommes qui braquaient sur lui leur automatique.

CHAPITRE VIII

La grande rousse, sans s'exposer à un mauvais coup, s'approcha de Coplan, derrière lui, et de sa main droite lui prit le G.P. en ricanant :

- Et voilà le travail, joli cœur ! Passe-moi ton joujou, ça vaudra mieux pour tout le monde.

Il lâcha l'arme. C'était bien joué. Bérès (alias Caso) et Kalpannen, le patron de Zürich, le dévisageaient sans amabilité excessive. Caso maugréa :

- Alors, on fait du cambriolage à ses heures perdues, monsieur Coplan ?

- Je crois que nous avons tous plusieurs métiers et plusieurs personnalités, répondit Francis. Vous êtes ingénieur naval, collectionneur d'art, marchand de gravures, tueur à gages et... quoi encore ?

- Humoriste, répondit le faux Bérès avec un sourire sinistre. Mais entrez, cher ami. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... Là, oui.

Coplan se laissa choir dans le fauteuil de cuir que Caso lui désignait de la main gauche.

La rousse jeta d'un ton railleur :

- Bel instrument, ma foi !

Elle parlait du G.P. de Francis. Elle alla s'adosser à un classeur de chêne et, dans une attitude de défi, adressa un sourire à Coplan qu'elle mit en joue. Francis réfléchissait avec toute la rapidité et tout le sang-froid dont il était capable.

Fondane n'était pas loin et son intervention pouvait retourner la situation. Seulement, les trois armes braquées sur Francis compliquaient les choses. Sans compter que ces deux hommes et cette femme n'étaient pas précisément des agneaux.

Après un bref regard vers Kalpannen, Caso fit disparaître son automatique sous son aisselle gauche, et, fourrant ses deux mains dans les poches de son pantalon, il s'avança, lentement, vers le prisonnier.

- Nous avons quelques questions à vous poser, monsieur Coplan, dit-il.

Francis haussa les épaules et marmonna d'un air excédé :

- Si ça vous amuse de me donner ce nom, ça m'est égal ! Mais je vous signale que vous faites erreur. Je m'appelle Bob Dexton.

- C'est secondaire, dit négligemment Caso. Ce qui compte, c'est de savoir l'origine de cette curieuse histoire. Quand vous êtes arrivé à Zürich, que veniez-vous faire exactement ?

- Je suis en mission économique pour la société où je travaille, la World Industrial Supplies, de Los Angeles. Je suis chargé d'étudier les nouveaux marchés offerts par l'Europe.

Kalpannen éructa d'une voix furieuse :

- Tu n'arriveras à rien, tu le vois bien, Caso ! Inutile d'employer la manière douce avec ce salaud-là !

Il s'approcha de Coplan, fit sauter son automatique dans sa main, le saisit par le canon et appliqua sur la joue de Francis un sale coup de crosse qui laissa une marque rougeâtre.

- Tes balivernes, tu peux les garder pour toi, cracha-t-il en se penchant vers le prisonnier. Nous avons nos petites informations, nous aussi, et si nous ne te connaissions pas quand tu es arrivé en Suisse, nous avons comblé cette lacune depuis. Tu es venu à Zürich pour le Deuxième Bureau français et tu avais une mission très précise. Nous voulons t'entendre à ce sujet, un point c'est tout. Le reste nous emmerde, vu ? Si tu ne te mets pas à table tout de suite, on va te casser les dents et les os jusqu'à ce que tu comprennes. Et dis-toi bien que tout sera contrôlé point par point. Nous avons des moyens qui vont plus loin que tu ne le penses.

L'attitude et les paroles de ces deux hommes intéressaient vivement Coplan à présent. Ils cherchaient une assurance, une confirmation, une preuve dont ils avaient besoin. Mais de quoi s'agissait-il exactement, et quelle était leur position ? Il prononça en baissant la tête :

- Puisque vous savez que j'appartiens au Renseignement français et puisque vous savez que j'étais à Zürich en mission, que pourrais-je vous raconter de plus ?

Kalpannen fit saillir les muscles de sa mâchoire. Il était nerveux, c’était clair. Ses yeux enfoncés brillaient et il n’arrêtait pas d’agiter son crâne osseux et dégarni, comme si ces hochements étaient un tic dont il ne pouvait se corriger quand il se sentait trop excité.

- Parlons peu mais parlons bien, gronda-t-il. Tu étais à Zürich pour les plans S.S. 17-U ?

- Oui, et alors ?

- Tu étais chargé de les récupérer, c’est bien ça ?

- Oui.

- Moi, répliqua Kalpannen dont la voix s’enroua, c’est ce qui vient avant qui m’intéresse ! Avant Zürich ! Comment as-tu repéré Fredi Flüger ? Comment as-tu repéré mon bureau ? Qui t’a mis sur la voie ?

Cette question-là valait son pesant d’or ! Coplan savait ce qu’elle signifiait : Kalpannen et ses complices suspectaient la présence d’un traître parmi eux. C’était le moment de les plonger dans le cirage jusqu’au cou.

- Je ne suis pas dans les confidences de mes chefs, dit-il, mais les tuyaux que nous avons reçus sur votre organisation sont très précis.

Kalpannen et Caso se regardèrent sombrement. Coplan, rapide comme la foudre, profita de cette fraction de seconde pour bondir comme un projectile sur la rousse qui écoutait paisiblement la conversation.

Prise au dépourvu, la femme appuya instinctivement sur la gâchette de G.P. Mais le choc qu’elle encaissa dans le bas-ventre fit dévier son arme et c’est Caso qui reçut la balle dans l’épaule. Il poussa un terrible juron, tituba, tomba assis dans le fauteuil que Coplan venait de quitter. La rousse, mise hors combat par le fulgurant coup de tête que Francis lui avait enfoncé au creux de l’estomac, s’était écroulée comme une chiffe molle. Malheureusement, le G.P. était resté dans sa main et cette main se trouvait sous la masse opulente de sa poitrine. Quand Kalpannen tira à son tour, Coplan venait de sauter dans le hall et grimpait à toute allure l’escalier.

Kalpannen s’élança. Il leva les yeux pour ajuster le fuyard, mais il encaissa en pleine figure l’énorme projectile que Coplan venait de lui envoyer : une plante verte, sorte de ficus, avec son pot et son cache-pot de cuivre, magnifique ornement du palier là-haut.

A moitié assommé, Kalpannen vacilla et dut se retenir au chambranle. Mais Caso arrivait à la rescousse.

- Vas-y, Kalpannen, descends-le !

Caso avait le bras droit pendant. Il serrait convulsivement son automatique dans son poing gauche. Il ne se sentait pas très à l’aise, c’était visible.

Il hésita au pied de l’escalier. Kalpannen, le crâne entaillé par le cache-pot de cuivre, saignait avec abondance. Il épongeait sa blessure avec son mouchoir.

- Faut pas le laisser filer, vociféra-t-il. Viens !

Ils avaient escaladé quatre marches quand une vitre du hall vola bruyamment en morceaux. Deux coups de feu pétèrent, et les deux hommes s’effondrèrent. Coplan réapparut sur le palier.

- Bouge pas, Fondane ! hurla-t-il en lançant de toutes ses forces la chaise qu’il brandissait.

La rousse, qui avait retrouvé ses esprits et venait de surgir elle aussi dans le hall, encaissa la chaise sur la tête et jeta un cri aigu. Le G.P. tomba sur le sol.

Deux secondes plus tard, Coplan et Fondane étaient maîtres de la place. Kalpannen et Caso étaient grièvement atteints. Fondane avait réussi un magistral doublé : ils avaient chacun une balle dans le dos.

La rousse fut ligotée sur une chaise. Elle avait l’œil droit complètement tuméfié : un des pieds de la chaise avait percuté la pommette et dérapé plus haut. Pas joli à voir.

- Ces cochons-là m’attendaient, fit Coplan, assombri. Quel sacré sabotage ! Filons avant l’arrivée des flics ! Les voisins ont sûrement téléphoné.

Ils éteignirent les lumières et se sauvèrent par le jardin. Au triple galop, en rasant les maisons, ils regagnèrent la 403. Mais à l’instant précis où ils ouvraient la portière chacun de leur côté, une voix gutturale articula de l’intérieur de la voiture :

- Un geste et vous êtes foutus ! Ma mitraillette ne demande qu'à chanter, gare à vous !

Sidérés, Fondane et Coplan restèrent immobiles. Trois types en gabardine jaillirent de derrière la Peugeot, les ceinturèrent. En un tournemain, Coplan et Fondane furent expédiés dans le nuages à coups de matraque.

C'est Coplan qui se réveilla le premier. Il avait plutôt mal au crâne.

Un long soupir lui échappa. Il cligna des yeux, se redressa péniblement. L'aube se levait et on pouvait voir, au loin, en contrebas, la mer qui s'étendait comme une immense plage rose, mauve tendre, avec des bancs de brume d'un gris bleuté. Une brise très légère remuait les feuillages des arbres tout proches.

Coplan regarda sa montre. Dans la demi-clarté, il distingua l'heure : quatre heures quarante.

Fondane, couché sur la banquette arrière, les jambes allongées sur le tapis dans une pose d'abandon, ressemblait à un ivrogne cuvant son vin.

Francis se hissa, se pencha au-dessus du dossier et secoua son compagnon. Finalement, Fondane dodelina de la tête et daigna s'éveiller. Puis, par une sorte de réaction involontaire, il sursauta et voulut se mettre debout. Il heurta le plafond de la voiture et retomba lourdement assis sur les coussins du siège.

- Oh ! merde, jura-t-il en dévisageant Coplan d'un air hébété. Je... je n'y suis plus du tout, moi.

Coplan, le front soucieux, ouvrit sa portière et mit pied à terre. La fraîcheur de l'air lui fit du bien. Tout en promenant un regard intrigué sur le paysage, il aspira deux ou trois profondes bouffées. Ça sentait le matin de printemps. Et là-bas, les premiers rayons de soleil lançaient des flèches d'or et de cuivre qui étincelaient sur l'horizon.

Fondane descendit à son tour de la 403.

- Vous y pigez quelque chose ? demanda-t-il à Coplan avec une candeur qui n'était pas feinte.

- Peut-être, émit Francis, songeur. Mais c'est plus compliqué que tout ce que j'avais imaginé. Primo : Kalpannen et Caso m'attendaient. Secundo : ils n'avaient pas l'intention de me tuer. Ils avaient besoin de moi pour aplanir un mystère auquel ils paraissaient attacher énormément d'importance. Tertio : la villa devait être surveillée et on nous a laissé agir jusqu'à une certaine limite avant d'intervenir... Ce qui me déroute, c'est qu'on ne t'ait pas neutralisé pendant que tu me protégeais.

- Moi, je n'y comprends strictement rien. Tout ce que je sais, c'est qu'on m'a balancé un boudin de caoutchouc sur le coin de la gueule et que j'ai vu trente-six chandelles.

il fit une grimace, puis, dévisageant Coplan :

- Au fond, ça n'est pas logique. Je devrais être mort, et vous aussi.

- Oui, et c'est justement ça le piquant de l'histoire, enchaîna Coplan qui ne put s'empêcher de rire. Mais la fausse manœuvre, c'est toi qui l'as faite. Comme couverture, je te retiens !

- Plaignez-vous ! Si je n'avais pas stoppé les deux types armés qui partaient à votre recherche dans la villa de Bérès, où seriez-vous à l'heure actuelle ?

- A propos, oui, où sommes-nous ? murmura Francis en changeant délibérément le cours de la conversation. On ferait peut-être bien de se secouer un peu, hein ?

Il fouilla dans ses poches, à la recherche de ses cigarettes. Ce qu'il aperçut en premier lieu, glissé ostensiblement dans son paquet de Gitanes, fut un bout de papier blanc. Il le retira et lut :

« *Vous trouverez vos armes dans le coffre de votre voiture. Avec toutes nos excuses*. »

- C'est la fine plaisanterie, pas de doute, dit Fondane, bourré d'amertume.

Coplan mit le papier dans sa poche, offrit une Gitane à son collègue, en prit une, alluma les deux cigarettes avec son briquet, puis, d'un ton rêveur :

- Mais cette plaisanterie a un sens. Allez, en route !

La 403 avait été garée dans un sentier sans issue, près d'une vieille muraille en ruine, au milieu d'une espèce de bocage dont les

buissons et la végétation touffue coiffaient une colline. Après une marche arrière, ils retrouvèrent une route défoncée, terriblement caillouteuse. Ils descendirent cette route, débouchèrent dans une autre, aussi mal entretenue et, à la fin, ils arrivèrent dans une petite bourgade où les maisons étaient tapissées de fleurs violettes. Il y avait du mimosa dans les jardins.

- Nous sommes à Bormes, dit Coplan. Dans le bas, c'est le Lavandou. Prends à droite au premier carrefour, et enfonce le champignon. Walder doit se demander ce qu'on fabrique.

Ils arrivèrent à Marseille vers six heures et demie. La lumière de l'aube annonçait un beau matin de printemps. Tout était calme. La Buick décapotable de Coplan était toujours près de la maison de Diana Rossi. Mais Walder avait disparu.

- Reste ici, dit Coplan à Fondane, je vais aller délivrer la pauvre môme que j'ai saucissonnée sur une chaise. Elle doit être dans un bel état.

Il pénétra dans la maison.

Diana, en effet, était dans un bel état. Elle avait un couteau à viande enfoncé dans le cœur jusqu'à la garde, et elle avait cessé de vivre depuis belle lurette. La bouche ouverte, les yeux révulsés, elle avait les traits déjà complètement figés par la raideur cadavérique.

Étendu sur le sol, au milieu de la pièce, Walder ne bougeait plus non plus.

CHAPITRE IX

Le cadavre de Walder ne portait aucune blessure apparente. Coplan s'agenouilla près du corps, déboutonna la veste et la chemise de Walder, colla son oreille contre sa poitrine.

- Merde, jura-t-il machinalement.

Il écouta de nouveau. Mais non, ce n'était pas une illusion : Walder vivait !

Coplan renifla l'odeur fade du chloroforme. Il se remit debout, sidéré, promena un regard autour de lui. Et il aperçut alors, à moitié

caché par la jambe de Walder, le mouchoir qui avait probablement servi à l'opération. Il se baissa, le respira. Oui, c'était bien avec ce mouchoir imbibé de chloroforme que Walder avait été envoyé dans les pommes.

Mais pourquoi, grands dieux ? Les salopards qui avaient poignardé sans pitié la pauvre gosse, et, c'était visible, avaient fouillé l'appartement, avaient laissé vivre Walder, Le 2ème Bureau semblait bénéficier d'une drôle de protection dans ce micmac.

Coplan réfléchit une minute. La situation ne se présentait pas tellement bien. Cependant, il fallait prendre une décision. Et vite.

Il sortit, rejoignit Fondane.

- Viens. Walder s'est fait avoir et la petite Diana a été poignardée.

Fondane arqua ses sourcils.

- Fichtre ! Walder est...

- Non ! On s'est contenté de le mettre hors d'état de nuire. Il a été chloroformé.

- De mieux en mieux, soupira Fondane.

Le boulevard était toujours désert, à part quelques voitures qui descendaient vers le centre de la ville.

Coplan dit en entraînant son camarade dans la bicoque :

- On va évacuer la fille et Walder. Tu me déposeras avec Walder à mon hôtel du Vieux Pont... Surveille le boulevard.

Il retira de la poitrine de Diana le couteau à viande, en ayant soin d'utiliser son mouchoir pour ne pas effacer les empreintes éventuelles. Ensuite, il trancha les liens qui attachaient le cadavre à la chaise, coucha le corps sur une couverture prise dans la chambre à coucher, le roula dans ce grossier linceul. La plaie ne saignait pas : le sang s'était coagulé.

Avec son lugubre colis, Francis alla jusqu'à la Peugeot que Fondane avait approchée. Le cadavre fut couché sur le plancher de la voiture, entre la banquette arrière et le dossier du siège avant.

Au moment de retourner chercher Walder, Coplan se ravisa.

- Écoute, vieux, dit-il à Fondane, le meurtre de cette fille va nous mener dans une telle salade que la seule solution convenable est de filer avec ce colis jusqu'à Paris.

- Hein? sursauta Fondane.

- Oui, je suis désolé. Tu expliqueras au Vieux ce qui se passe. Qu’il se débrouille pour arranger les bidons du côté de la police. Nous, avec ce cadavre sur les bras, nous allons nous retrouver pieds et poings liés. Les flics, la P.J. et la presse, tu vois le tableau ?

- Bon, acquiesça Fondane, assez effaré malgré tout.

Il ajouta dans un vague ricanement :

- Ça ne fait jamais que 800 bornes, après tout. Mais, pour une fois que j’ai une belle môme avec moi, elle risque pas de me faire des gentillesses en route.

- Tu démarreras après mon départ. Continue à surveiller le coin ; je vais essayer de remettre Walder sur ses pattes.

Il dénicha un flacon de gin dans un meuble radio-tourne disque qui servait tout à la fois de discothèque et de bar. Non sans difficulté, il parvint à faire couler un peu d’alcool entre les dents serrées de Walder.

Il le frictionna également au gin : les tempes, le torse, puis lui appliqua une serviette mouillée sur le front.

Quelques exercices respiratoires lentement rythmés amenèrent enfin une réaction. Deux ou trois gorgées de gin achevèrent le traitement et Walder émergea peu à peu de sa torpeur.

Coplan le souleva, le traîna jusque sur le divan, le cala contre des coussins dans une position mi-assise mi-couchée.

- Tiens, bois encore un peu d’alcool.

Walder salivait, battait des paupières et frissonnait. Coplan lui mit la bouteille dans les doigts et l’aida à la porter à ses lèvres blanches et sèches.

Pendant que son collègue reprenait tout doucement ses esprits, Francis examina plus attentivement les deux pièces. Il ne trouva rien d’intéressant, mais ne s’en étonna pas. Diana ne devait pas avoir beaucoup de secrets en dépôt. Comme l’avait démontré sa promenade à Marignane, elle n’était qu’un des agents de transmission du réseau Kalpannen.

Quelques toiles inachevées, une demi-douzaine de pochades, trois ou quatre aquarelles et une esquisse à la sanguine révélaient

un talent artistique appréciable. Pauvre Diana ! Pourquoi n'avait-elle pas cultivé exclusivement ses dons de peintre ?

En se faisant cette réflexion, Coplan, par une association de pensées, se remémora Fredi Flüger, le jeune Zurichois. Celui-là aussi avait commencé une carrière d'artiste peintre.

- Mais, bougre de Dieu, grommela Francis entre ses dents, et Bérès qui est soi-disant marchand de gravures !

Du coup, il inspecta avec plus de minutie le petit studio ; finalement, il ouvrit la grande chemise cartonnée qui se trouvait dans le porte-estampes et il s'empara de tout le stock d'aquarelles. Il roula les papiers et les coinça sous son veston.

Walder venait de se lever péniblement. Il était verdâtre.

- Alors, lui demanda Coplan, on se sent un peu mieux ?

Le Suisse fit une grimace et prononça avec effort :

- Ils m'ont... assommé. Des coups de crosse... J'étais dans la voiture.

- Et ils vous ont endormi au chloroforme pour faire le compte.

Walder but encore une longue gorgée de gin. Mais son estomac se retourna brusquement et il eut tout juste le temps de se détourner pour ne pas envoyer sa vomissure sur Coplan.

Vers quatre heures de l'après-midi, Walder put se lever pour de bon. Il avait encore la gueule de bois, mais ça allait.

- J'ai besoin de prendre un peu l'air, dit-il en soupirant.

- Bonne idée, faites une petite balade de santé. Mais tenez-vous quand même sur vos gardes... Nous sommes tous grillés dans le coin et j'ai l'impression qu'il y a des choses bizarres qui se préparent.

- Que voulez-vous dire ?

- Les gens qui vous ont tabassé auraient pu vous éliminer une fois pour toutes. Et c'est le même cas pour Fondane et pour moi. Par conséquent, on va se servir de nous : c'est pour cela qu'on nous laisse vivre.

- Qui va se servir de nous ? Et pourquoi ?

- Si je pouvais répondre à ces deux questions, il n'y aurait plus de problème. Mais si nous n'intéressions pas bigrement quelqu'un, je ne vois pas l'intérêt qu'on aurait à nous ménager, alors que nos adversaires, eux, passent de mauvais quarts d'heure.

Walder se regarda dans le miroir de la cheminée. Malgré les neuf heures de repos qu'il venait de prendre dans la chambre de Coplan, son teint n'avait pas encore la fraîcheur des roses.

- Permettez que je me lave un peu le visage ? demanda-t-il.

- Allez-y, mon vieux.

Lavé, peigné, rasé, Walder se sentit ragaillardi.

Il alluma une cigarette mais l'écrasa aussitôt. La fumée lui donnait encore des relents de chloroforme.

- Je sors, dit-il. Vous me téléphonez à mon hôtel, ce soir ?

- D'accord.

Resté seul, Francis relut une troisième fois le curieux fait divers relaté dans la presse de midi.

« *Cette nuit, aux Lices, cambriolage à main armée*.

« *Vers trois heures du matin, des cambrioleurs ont pillé la villa du sieur Bernard Caso, marchand de gravures. M. Caso, qui travaillait encore à cette heure tardive dans son bureau, a été blessé par les bandits qui ont tiré sur lui à deux reprises. Son amie, Sonia Varovia, réveillée par les coups de feu, a été assommée par un des scélérats. Le montant du vol est assez considérable, mais les cambrioleurs n'ont que très peu de chances de pouvoir monnayer leur butin, les pièces volées étant connues de tous les spécialistes. L'état des blessés n'inspire plus d'inquiétude. La police enquête. Le signalement des bandits donne à penser qu'il s'agit d'un gang étranger*. »

Cette information, si peu conforme à la vérité des faits, avait quelque chose de troublant : d'une part, Kalpannen avait disparu de la scène ; d'autre part, phénomène plus étrange, on disait qu'il y avait eu vol. Caso et la rousse avaient évidemment truqué le scénario des événements; mais comment avaient-ils pu cacher Kalpannen et comment avaient-ils pu simuler le cambriolage ?

Coplan médita encore une heure sur ce problème insolite, mais sans y voir plus clair. Pourtant, il devait prendre une décision.

D’après les consignes du Vieux, Bérès était le suspect numéro un. Oui ou non, fallait-il faire appel à la Police Judiciaire ?

N’ayant pas le choix, Francis se résigna à mettre les officiels dans la course.

Il sortit et se rendit à pied au bureau principal de la P.J. Un jeune inspecteur au visage brutal l’accueillit avec une certaine froideur. Coplan déclina son nom et ses titres, puis risqua une allusion prudente au but de sa visite :

- Et alors ? fit l’inspecteur en jouant d’un air vaguement dédaigneux avec le capuchon de son stylo. Si je comprends bien, cette affaire Caso vous intéresse ?

- Plus ou moins, oui.

- C’est plus, ou c’est moins ? riposta l’autre avec une ironie tranchante.

- Ce serait plutôt plus. Mais je n’ai pas l’intention de me mêler de vos affaires, naturellement. Et je ne désire pas non plus que vous vous mêliez des miennes. Avec la finesse d’esprit qui se reflète sur votre figure, vous êtes fichu de me bousiller six semaines de travail en moins de dix minutes.

L’inspecteur fronça les sourcils et considéra Coplan de son air le plus corse.

- Vous vous foutez de moi ? articula-t-il.

- Plus ou moins, oui. Et ce serait plutôt plus, ici aussi.

Il y eut un silence survolté qui vibra dans le petit bureau pendant trente secondes. Coplan, imperméable, regardait le jeune flic droit dans les yeux. Ce dernier, en dépit de sa jugeote bornée, comprit tout de même que l’éclat métallique des prunelles qui le fixaient n’augurait rien de bon.

- Je vous écoute, dit-il en baissant la tête pour examiner son stylo.

- Je voudrais téléphoner en votre présence à Paris, à mon chef. Il vous dira lui-même s’il y a lieu d’arrêter Bernard Caso et son amie Sonia Varovia. Le cas échéant, il vous fera contacter par la voie hiérarchique comme le veut le règlement.

La communication sur la ligne prioritaire personnelle du Vieux fut vite établie. Coplan donna son indicatif et glissa dans ses premiers

mots la phrase requise.

- Des nouvelles ? grogna le Vieux.

- Oui, toutes sortes de nouvelles. Fondane est en route avec deux colis pour vous. Un de ces colis ne vous sera d'aucune utilité, mais il m'encombrait. L'autre est à examiner attentivement... Voici pourquoi je vous appelle : Bérès vient d'être victime d'un cambriolage à main armée. Il est blessé. La P.J. enquête. Faut-il profiter de l'occasion pour coffrer notre suspect ?

- Oui, que diable !

- Je me trouve dans le bureau de l'inspecteur...

Il se tourna vers le flic. Ce dernier prononça :

- Inspecteur Malario.

Coplan enchaîna :

- ... de l'inspecteur Malario, dont la serviabilité me rend confus. Je vous le passe, expliquez-lui la musique.

Avec un sourire, Coplan passa le combiné à l'officier de police qui se demandait d'un air méfiant où son visiteur voulait en venir.

A demi satisfait seulement de cette démarche, Coplan regagna son hôtel.

Dès que Caso (alias Bérès) serait à l'infirmerie de la prison, il y aurait moyen de l'interroger. Mais que pouvait-on attendre d'un tel interrogatoire ? Sûrement pas grand-chose.

Bérès avait mille moyens de s'en tirer, et on ne pouvait rien prouver contre lui. Au fond, cette histoire le mettait en sécurité. Aussi longtemps qu'il était en activité, on pouvait le surveiller, surprendre ses tenants et aboutissants, peut-être le pincer la main dans le sac. Tandis qu'à présent, couché dans son plumard, même dans un plumard de la prison, c'était une situation de tout repos pour lui.

Coplan réintégra sa chambre, se laissa choir dans un fauteuil. La piste ressemblait de plus en plus à un marécage. Où retrouver Kalpannen ? Celui-là avait pourtant du plomb dans l'aile, ce qui ne l'avait pas empêché de fuir.

Restait Nedovic, le second des deux tueurs de la tour Eiffel, l'homme de Tanger.

Coplan se leva, prit son paquet de Gitanes. A l'instant précis où il allait faire jaillir la flamme de son briquet, une violente détonation fit trembler sourdement la porte de la chambre et un cri déchirant résonna quelque part dans le vieil immeuble.

Coplan alluma sa cigarette puis tendit l'oreille. Des clameurs confuses montaient du hall. Le mot « police », lancé par plusieurs voix, se détacha des rumeurs.

Brusquement, Francis se demanda si Walder, revenant pour un motif quelconque, n'avait pas été victime d'un attentat au moment de franchir le porche de l'hôtel.

En quelques bonds, Coplan descendit dans le hall et joua des coudes avec rudesse pour se frayer un passage. Il se trouva tout à coup au premier rang du cercle que formaient des gens accourus.

Un homme d'une quarantaine d'années, vêtu avec une certaine élégance, gisait sur le sol, non loin du vieux comptoir de la réception, le visage couvert de sang, le cou déchiqueté, les deux mains à moitié arrachées.

CHAPITRE X

L'homme était mort, la carotide tranchée. Ses affreuses blessures et les dégâts provoqués dans ce coin du hall par l'explosion révélèrent d'emblée à Coplan qu'il s'agissait d'un attentat à la grenade ou à la dynamite. Mais les explications haletantes que débitait l'employé, un long vieillard maigre dont les joues étaient aussi blanches que de la farine, l'intriguèrent.

L'employé, encore sous le coup de l'émotion, balbutiait fébrilement à la ronde, tout en se passant la main sur le front :

- Il s'en est fallu d'un cheveu, je vous le dis ! Ce monsieur m'a demandé un renseignement et j'ai quitté mon comptoir pour aller chercher le bottin du département. J'étais à six mètres de mon bureau quand l'explosion a brisé les vitres ! Un cheveu, je vous dis !

Coplan aperçut alors le fragment de papier que le sang du mort recouvrait presque complètement ; c'était une enveloppe. Du moins, c'était ce qui restait d'une enveloppe commerciale grand format, en papier renforcé.

Pendant qu'un policier gueulait pour faire circuler les gens, Francis ramassa subrepticement les débris du papier et les fourra dans son mouchoir. Puis il se retira dans le fond du hall.

Quand l'ambulance eut emporté le cadavre, les commentaires reprirent de plus belle. Le gérant de l'hôtel avait rassemblé pour la police des informations qu'il répétait avec complaisance aux clients groupés autour de lui :

- C'est un étranger, un Suisse. Il était arrivé depuis quatre jours seulement et il occupait la chambre 6. C'est sûrement un engin qu'il transportait dans ses poches qui a explosé brusquement.

Mais Coplan, de retour dans sa chambre, fit une découverte infiniment plus grave. Sur le fragment d'enveloppe qu'il avait ramassé près du cadavre, on pouvait distinguer très lisiblement :

...*sieur Obren Edim...*

...bre 7

...ctement person...

Autrement dit, le pli meurtrier portait la mention :

Monsieur Obren Edimov

Chambre 7

Strictement personnel

Quelqu'un était donc venu déposer au nom de Coplan - au nom d'emprunt sous lequel il avait loué la chambre - une lettre contenant une certaine quantité d'explosif. Par miracle, le locataire de la chambre 6, un Suisse, avait ouvert la missive et...

Non, ce n'était pas du tout par miracle que Francis avait échappé à l'attentat. Les paroles de l'employé de la réception étaient suffisamment explicites : le Suisse avait bel et bien inventé un prétexte pour éloigner le vieux bonhomme afin de pouvoir voler la lettre destinée au sieur Edimov ! Cette curiosité intempestive, l'inconnu l'avait payée de sa vie ; mais cela signifiait qu'il n'était dans cet hôtel que pour surveiller les allées et venues de Coplan, et contrôler les gens qu'il fréquentait, le courrier qu'il recevait.

Francis fit sa valise.

Quand il demanda sa note, en bas, le gérant essaya de plaider la cause de son établissement.

- Vous avez tort de brusquer votre départ, monsieur Edimov. Nous n’avons jamais rien eu de pareil ici ! Vous êtes sans doute impressionné, je vous comprends. Mais ce n’est qu’un accident.

- Ce n’est pas la peur qui me fait partir, répondit Francis en souriant. Je comptais quitter Marseille de toute façon aujourd’hui ou demain. A propos, comment s’appelait mon voisin, le malheureux qui...

- C’est un commerçant de Zurich, un nommé Hert. Peter Hert. Il est arrivé à Marseille en avion, venant de Djibouti. C’est un marchand de montres, je crois. Il avait des tas de catalogues d’horlogerie dans ses affaires.

Le caissier apporta la note de Coplan. Celui-ci la vérifia rapidement, puis demanda :

- Vous n’avez pas reçu un pli à mon nom ? J’attendais des offres d’une firme de la ville.

- Mais, voyons...

L’employé, ébahi, scrutait les casiers d’acajou réservés à la correspondance des clients de l’hôtel.

- Il y avait une grande enveloppe brune pour vous, en effet. On me l’a apportée il y a quelques heures. Vous ne...

- Oui, je sais, coupa très vite Coplan, celle-là, je l’ai reçue. Mais j’en attendais une seconde. A propos, comment était la personne qui vous a remis le premier pli à mon nom ?

- Eh bien!... Ah ! cette histoire m’a complètement retourné la tête... Voyons. Oui, j’y suis : c’est un chauffeur de taxi qui est venu me la remettre.

- Je vous remercie.

Coplan paya et s’en alla.

L’ordre chronologique des événements était donc le suivant : quelqu’un avait chargé un chauffeur de taxi de porter la missive meurtrière à l’hôtel ; le nommé Peter Hert, placé à l’hôtel pour surveiller Coplan, avait intercepté la lettre, avait voulu l’ouvrir pour

voir ce qu’elle contenait, et s’était fait déchiqueter à la place du véritable destinataire.

Il y avait donc bien un double circuit dans cette histoire. Exactement comme dans l’affaire du cambriolage chez Caso et comme dans le meurtre de Diana. Toutefois, ce coup-ci, Francis n’avait échappé au piège que par l’intervention providentielle de ce Peter Hert.

Et le plus déroutant de tout, car il y avait encore un lien souterrain entre ces divers éléments mystérieux, c’était la personnalité de ce Hert. Ce Zurichois se trouvait parmi les passagers de l’avion de l’U.T.A. à bord duquel Léna Toysen était venue à Marseille pour contacter Diana !

Coplan avait de plus en plus la sensation de marcher dans un labyrinthe. A mesure qu’il approfondissait ses recherches, sa route devenait de plus en plus complexe, de plus en plus embrouillée, de plus en plus absurde. Et, comme dans un labyrinthe justement, il avait l’impression d’évoluer parmi des décors déjà vus, de retomber toujours dans les mêmes énigmes, d’errer au milieu d’un univers extrêmement réduit, univers dont il eût suffi d’avoir le fil d’Ariane pour que tout devînt subitement très clair.

En attendant d’avoir trouvé ce fil, Francis conclut que deux choses urgentes étaient à faire : contacter Walder pour lui raconter l’attentat au pli explosif, et ensuite obtenir de l’inspecteur Malario l’autorisation d’aller interroger Bérès à l’infirmerie de la prison.

Walder, en arrivant à Marseille, était descendu dans un hôtel assez minable de la vieille ville.

Coplan passa d’abord au Continental, rue de Beauvau, où il retint une chambre et où il laissa sa valise. Il descendit ensuite la Canebière et se dirigea vers le port.

Malheureusement, Walder n’était pas rentré.

- Je reviendrai plus tard, dit Coplan à l’employé.

Il se fit conduire alors en taxi jusqu’au bureau de la Police judiciaire. Dès qu’il fut introduit dans la pièce où trônait l’inspecteur Malario, il devina que le policier corse était de mauvaise humeur.

- Ah ! vous voilà, dit-il revêche. J’ai attendu votre coup de fil.

- Excusez-moi, j’ai été retardé, murmura Francis. Vous avez mon autorisation ?

- Ouais, parlons-en ! ricana le policier. Il y a un pépin dans votre histoire et je me suis fait engueuler comme une bourrique par mon inspecteur principal ! Pouviez pas venir me raconter vos trucs plus tôt ? J’ai reçu des ordres pour arrêter Bernard Caso et sa poule, mais je suis arrivé trop tard ! Et maintenant, c’est moi qu’on enguirlande ! Je ne...

- Comment, trop tard ? coupa Francis, inquiet.

- Hé bé, trop tard, un point c’est tout ! Les oiseaux se sont envolés !

- Mais c’est impossible ! Vous aviez des hommes à vous là-bas et l’enquête ne faisait que commencer.

- Évidemment, évidemment ! Mais nous ne sommes pas payés pour emmerder les victimes d’une agression ! Nous avons pour mission de trouver les coupables, ce qui n’est pas du tout pareil. Caso et sa maîtresse étaient libres... La femme a fait venir un docteur de Nice pour soigner son homme; ce toubib a ordonné de transporter le blessé dans sa clinique, en ambulance automobile. Seulement, c’était tout de la combine ! Quand je me suis amené avec mon mandat de dépôt, la maison était vide; et le comble, c’est que ce docteur est inconnu à Nice et sa clinique n’a jamais existé.

- Je vois, dit Francis en hochant la tête d’un air songeur. Ils ont réussi à se tirer de ce mauvais pas. Ces gens sont très forts.

- Oh, mais les recherches continuent ! s’écria Malario. On les retrouvera, vos suspects ! Vous pensez ! Un blessé, une femme rousse, un faux docteur et une ambulance, ça ne se cache pas dans une pantoufle ! Les signalements ont été diffusés.

- Ne vous faites tout de même pas trop d’illusions, ironisa Coplan sans plaisir. Nous avons affaire à des spécialistes qui sont admirablement organisés.

- Nous aussi, nous sommes des spécialistes ! riposta l’inspecteur. Et pour ce qui est de l’organisation, hein !

- Je n’en disconviens pas, concéda Coplan., Mais vous ne retrouverez jamais ni Caso ni sa maîtresse. Sur le temps que vous rédigiez un ordre de mission, un rapport, une fiche de dossier et un

avis général de recherche, nos suspects auront réussi à se planquer cent fois. Leurs méthodes sont plus directes et plus efficaces que les vôtres.

- Donnez-moi vingt-quatre heures et je vous promets de...

- De m'arrêter dix innocents ? enchaîna tranquillement Coplan. Je connais la musique. Tous les chauffeurs d'ambulance automobile vont être mis sur la sellette, pas vrai ? Enfin, ça vous occupera.

Malario se pinçait les lèvres pour retenir sa colère. Il aurait volontiers remis Coplan à sa place, mais sa prudence de fonctionnaire lui conseillait de n'en rien faire. Ces types du 2ème Bureau, valait mieux s'en méfier.

- Je suis maintenant au Continental, chambre 11. Si vous avez du neuf, téléphonez-moi tout de suite. Même en pleine nuit. Je suis inscrit là sous le nom de Bob Dexton.

Le policier griffonna le renseignement sur un bloc et esquissa un vague salut de la tête tandis que Francis se retirait.

Ainsi donc, Bérès et la rousse avaient réussi à se débiner au nez et à la barbe de la police. Le système du faux médecin démontrait qu'ils avaient d'autres complices à Marseille. Cette hypothèse cadrait d'ailleurs avec la topographie des événements.

Plus que jamais, il y avait lieu de mettre Walder en sécurité. L'agent de Zurich, qui avait déjà fait l'objet d'une tentative d'agression à Zurich même, un peu avant son départ, attirait la foudre comme un paratonnerre.

Coplan arriva dans le vieux quartier où se trouvait l'hôtel choisi par le Suisse. Il fit une courte promenade avant de se diriger ouvertement vers l'établissement. Personne ne l'avait pris en filature.

Hélas ! Car, à présent, Francis n'avait plus que cette ressource-là : se faire suivre et coincer son suivant. Tactique banale, bien sûr, mais comment retrouver une nouvelle piste à Marseille, sinon ainsi ?

La nuit était tombée. L'animation, au Vieux Port, s'était calmée et les bistrots n'avaient pas encore leur clientèle du soir.

Dès qu'il pénétra dans le hall minable de la vieille baraque pompeusement appelée « Hôtel des Marins », Francis constata que la clé de Walder n'était plus au tableau. Il était donc rentré.

A la réception, une servante en blouse grise assurait l'intérim pendant que le portier cassait probablement la croûte à la cuisine.

- Monsieur ? s'enquit-elle en regardant Francis d'un air distrait.

Elle avait une longue figure jaune, des cheveux très noirs et une mine triste. Ce devait être une Italienne, et elle paraissait épuisée de fatigue.

- Vous dérangez pas, dit Coplan avec un sourire indulgent, mon ami m'attend.

Il passa outre et s'engagea dans le vestibule menant à l'escalier. A l'étage, deux misérables ampoules noircies par les années éclairaient à peine le couloir. Chambre 5. La deuxième porte à main droite.

Coplan frappa deux petits coups discrets, puis tourna le bouton. La porte était fermée.

Soudain, un coup de feu éclata dans la chambre. Coplan sauta en arrière, sortit son G.P. et se colla contre le mur. Il entendit une voix qui râlait et proférait des insultes. Un second coup de feu éclata.

- Salaud ! éructa la voix agonisante.

Coplan prit un pas de recul et se projeta dans la porte, l'épaule gauche arrondie en guise de bélier.

CHAPITRE XI

Un troisième coup de feu tonna, couvrant les craquements de la porte défoncée et ponctuant l'irruption en vol plané de Coplan dans la chambre.

Walder, le dos contre le mur du fond, entre les deux fenêtres dont les volets étaient fermés, regarda Francis d'un air hagard. Livide et la bouche tordue par un rictus, les cheveux défaits, un automatique fumant dans le poing, il parvint à articuler :

- C'était... moins une. Cette fois-ci, je... j'ai cru que c'était... la fin.

Coplan se remit debout. A l'autre bout de la pièce, en oblique par rapport à Walder, un homme en imperméable beige, coiffé d'une casquette d'officier de marine, gisait sans vie, recroquevillé en boule

au pied d'un fauteuil-club dont le dossier en cuir avait la gale. Dans la main droite du type, un automatique.

Coplan fit basculer l'inconnu qui s'étala mollement sur le dos.

- Bien envoyé, dit-il à Walder. Deux dans la poitrine et une dans la face. La dernière était la bonne.

- Il... il est mort ?

- Aussi mort qu'on peut l'être !

Walder haleta :

- J'ai été plus rapide que lui, bon sang ! Au moment où vous avez frappé à la porte, il a voulu reprendre son revolver pour m'abattre. Mais je l'ai devancé. Je préparais mon geste depuis qu'il était entré.

- Qui est-ce ?

A cet instant, un gros pacha en bras de chemise apparut et se mit à gueuler. Puis d'autres clients s'entassèrent à l'entrée de la chambre malgré les protestations de la servante italienne et d'un autre domestique.

Le gros type au visage gras était le patron de la baraque. Il jurait et se lamentait, désemparé devant le cadavre étendu dans la chambre.

Trois minutes plus tard, un car de police stoppait devant l'immeuble. Le mort fut laissé sur place pour les formalités, mais Coplan et Walder furent embarqués.

Au commissariat, Coplan put téléphoner à l'inspecteur Malario, de la Police Judiciaire. Cependant, ce n'est qu'à minuit et demi que Francis et Walder furent relâchés. Coplan emmena son collègue au Continental, commanda une bouteille de cognac et fit placer un second lit dans sa chambre, au grand ébahissement de l'employé de nuit qui désapprouvait mais n'osa pas répliquer, car Coplan affichait son air le plus méchant.

- Je venais de rentrer dans ma chambre, raconta alors Walder dont les nerfs commençaient visiblement à flancher sous le coup des émotions répétées, quand on a frappé à ma porte. Je pensais que c'était vous, et j'ai glissé le verrou puis j'ai ouvert. Je me suis trouvé nez à nez avec ce type qui braquait son arme sur moi. Il m'a repoussé, est entré, a refermé la porte et remis le verrou de sûreté. Il m'a balancé deux petits coups de crosse sur la tête, pour me faire

comprendre que je devais me tenir tranquille. Ensuite, après m'avoir placé debout contre le mur, il s'est assis dans le fauteuil en me mettant en joue. Et il m'a demandé alors combien d'agents les Services spéciaux français avaient envoyés à Marseille pour l'affaire des plans secrets. J'ai répondu que nous étions trois. Je pouvais le dire, puisque ça n'avait plus beaucoup d'importance. Mais le type n'était pas satisfait. Il affirmait savoir de source sûre que nous étions plus nombreux que cela. Il a fait allusion aux complices qui ont dévalisé la villa de Caso.

- Évidemment, bougonna Francis à mi-voix. Et je suis de son avis.

- Comme je lui déclarais que je ne savais rien de plus, il est venu prendre mon portefeuille dans ma poche, s'est de nouveau assis dans le fauteuil, a posé son revolver sur l'accoudoir, à portée de sa main, puis a inspecté mes papiers. C'est alors que vous avez frappé à la porte. Il a sursauté. J'en ai profité pour saisir mon automatique et j'ai tiré au juger, puis comme il avait attrapé son arme, j'ai encore tiré deux fois.

- Il était trop sûr de lui. Il aurait dû commencer par vous désarmer.

- Il l'a fait. Mais j'ai toujours deux revolvers. Et le second... Regardez, c'est un système qui m'a déjà rendu de grands services.

Walder se retourna, défit sa ceinture de cuir et montra, dans la doublure de son pantalon, juste au milieu du dos, un carré de feutre dans lequel une poche plate, à soufflet, camouflait un 7.65 court, muni d'une crosse extra-mince.

- On peut me tâter, expliqua-t-il, le feutre égalise complètement le relief au creux de mes reins.

- Félicitations, mon vieux. Ce sont les plus astucieux qui gagnent dans notre boulot. Je serais curieux de savoir quelle identité à la gomme ce type va révéler à l'enquête.

- Son revolver était un Star Super 38, je l'ai reconnu tout de suite.

- Exact, j'ai remarqué cela aussi. C'est le pistolet réglementaire des officiers de l'armée espagnole. Ce qui ne veut rien dire non plus, bien entendu. Encore un godet de cognac ?

- Non... Je bois rarement de l'alcool. Je n'ai pas envie de dégobiller comme ce matin.

- Oh ! ce n'était pas le gin, ce matin. C'était le chloroforme. Ce n'est pas du tout pareil. Allez-y, vous en avez besoin.

- Oui, soupira Walder, découragé. Le verre du condamné, peut-être ?

- Je ne vous lâche plus. Ceux qui voudront vous avoir devront d'abord m'avoir moi. Si vous voulez dormir, ne vous gênez pas : je vais monter la garde cette nuit.

Le surlendemain, vers six heures du soir, Coplan et Walder arrivaient sains et saufs à Paris, à bord de la voiture du Service que Coplan avait pilotée depuis Marseille.

- Nous changeons nos batteries, leur exposa le Vieux lorsqu'ils furent dans son bureau. Marseille, c'est fini. Les opérations dans ce secteur tournent mal avec une régularité inquiétante. Vous avez tous les deux besoin de vous refaire une virginité dans un secteur moins dangereux. Vous, Walder, vous partez avec Paillon à Tanger. Vous allez relayer les deux collègues qui sont là-bas et qui font le pied de grue autour de la boutique de notre dernier suspect, Malan Nedovic, le second des deux tueurs de la tour Eiffel. Malan Nedovic n'est pas à Tanger pour le moment ; il est parvenu à s'éclipser en douce et nous ignorons où il se trouve. Mais on peut prévoir qu'il reviendra tôt ou tard à son repaire, et on finira par le coincer. Simple question de patience, et de ténacité. Vous, Coplan, vous allez prendre la relève derrière Léna Toysen, la stewardess des avions de l'U.T.A. Cette fille a été tenue à l'œil sans interruption depuis sa nuit au Claridge. Nous avons donc le relevé complet des trajets qu'elle a effectués. Mais je suis obligé de renouveler les camarades qui lui filent le train : des voyages répétés finiraient par éveiller la suspicion de la fille. Voici vos billets. Vous avez une place Genève-Madrid-Lisbonne et retour, départ après-demain. Je vous donnerai demain les documents et les pièces d'identité nécessaires. Vous vous appellerez Francesco Cordano. Les déplacements de cette Léna Toysen constituent notre

meilleure carte, et peut-être notre dernière. Tout permet de supposer que les voyages de cette fille nous fourniront en fin de compte la piste qui nous manque pour résoudre notre problème, à savoir : comment et par qui nos plans ont été vendus simultanément à deux réseaux différents.

- Je ferai ce que je peux, promit Coplan. La voiture se trouve dans un garage près de la Porte d'Italie. Voici la souche.

- Merci. Vous pouvez aller vous reposer tous les deux. Pour vous, Walder, départ ce soir à 23 heures, à la gare des Invalides. Paillon vous retrouvera là et vous donnera les instructions. Vous voyagez à bord d'un K.L.M. jusqu'au Caire et de là vous prendrez la correspondance pour Tanger.

Walder et Francis, pas fâchés de pouvoir se taper quelques heures de vrai repos, quittèrent le bureau du Vieux. Le lendemain matin, quand Coplan passa chercher les documents qu'on lui avait préparés, le Vieux lui fit une surprise.

- Une cigarette ? murmura-t-il, suave, en tirant de son tiroir un paquet de Gitanes absolument intact.

- Trop aimable, dit Coplan avec un sourire étonné. Vous avez des provisions de Gitanes maintenant ?

- J'ai acheté ce paquet tout exprès pour vous.

- Je ne vous crois pas.

- Vous avez raison. J'avais acheté deux paquets différents pour me livrer à une petite expérience de laboratoire, mais le premier paquet m'a donné des résultats concluants. Les vêtements de l'homme qui voulait tuer Walder ont été examinés par Guéret au labo. Cet inconnu était truqué des pieds à la tête. Ses souliers, ses habits et ses objets tendaient à nous faire croire qu'il s'agissait d'un Américain attaché aux Bases que Washington est en train d'établir en Espagne. Mais l'analyse des miettes de tabac trouvées dans ses poches m'a donné raison. En réalité, il s'agit d'un ingénieur français. On vient de l'identifier, et c'est notre première prise importante dans l'affaire des plans S.S. 17-U.

- Vraiment ?

- Sans discussion possible. Il y avait six ingénieurs qui, logiquement, pouvaient avoir pris des photocopies des plans de

l'engin secret. Les vérifications n'avaient cependant rien révélé de suspect. Or notre faux Américain est l'un des six. Il était en congé depuis trois jours. Il s'appelait Victor Mallerand et il habitait Bordeaux. C'est un célibataire, entré aux Services Techniques de l'Armée en 1945. Dix minutes avant votre arrivée, on m'a téléphoné de Bordeaux que des micro-négatifs ont été retrouvés chez lui, dans la reliure d'un dictionnaire. Qu'est-ce que vous en dites ?

- Je commence à voir clair : ce Mallerand, informé par Kalpannen que nous étions sur l'affaire, a voulu couper le mal dans la racine en supprimant l'homme apparemment le mieux renseigné : Walder, notre chef de réseau en Suisse, qui avait déclenché la sonnette d'alarme. Mais l'affaire a mal tourné pour lui.

- Si Walder avait manqué de réflexe, Mallerand aurait pu réussir.

- D'accord. Néanmoins, c'était un gros risque.

- C'est toujours ainsi qu'ils finissent par trébucher.

Coplan alluma sa Gitane, aspira une bouffée de fumée, l'expira et dit en regardant le Vieux :

- Excellente, cette cigarette ! Vous devriez m'en offrir plus souvent.

- Le paquet est pour vous, dit le Vieux. Je ne vous cache pas que je suis satisfait d'avoir enfin un résultat positif. Le ministère de la Défense commençait à m'envoyer des notes aigres-douces.

- Il nous reste pourtant à jouer la dernière manche et à gagner la belle.

- A propos de belle, faites attention où vous mettez les pieds en suivant votre hôtesse de l'air. Je ne désire pas vous donner des idées noires, mais ce n'est pas au hasard d'un roulement de personnel que je vous mets sur cette filature. Avant trois ou quatre jours, quelque chose va se produire dans le camp ennemi. Alors...

- Vous paraissez très sûr de vous, fit remarquer Francis.

- Je ne suis pas infaillible, mais chaque fois que nous entamons l'enquête par un autre bout, il y a du grabuge.

- J'y penserai ! Vous avez mes papiers ?

- Les voici. Et bon voyage.

Deux heures plus tard, Francis, devenu Francesco Cordano, prenait le rapide Paris-Genève. Et, vingt-quatre heures plus tard

encore, il montait à bord de l'avion de l'U.T.A. qui allait s'envoler à destination de Madrid.

Les renseignements du Vieux étaient exacts : c'était bien Léna Toysen qui faisait le service à bord de l'appareil. Quelques secondes avant le décollage, elle passa de fauteuil en fauteuil pour offrir des bonbons ou du chewing-gum et vérifier du même coup si chacun des passagers avait bien assujetti sa ceinture de sûreté.

Coplan prit une tablette de chewing-gum et remercia la fille d'un sourire.

Elle était mignonne, la blonde, et plus pimpante que jamais dans son coquet uniforme. Son visage délicatement maquillé mettait bien en valeur la régularité de ses traits. Et, naturellement, elle avait cette expression sage et réservée, presque candide, qui semble faire partie elle aussi de l'uniforme de toute hôtesse de l'air digne de ce nom.

Elle représentait exactement le genre de fille qui n'inspire aucun soupçon.

CHAPITRE XII

Vers midi et demi, l'hôtesse de l'air entreprit de servir un repas froid à ses dix-sept passagers.

Coplan admira la dextérité professionnelle de la fille. Elle avait revêtu pour la circonstance une longue blouse blanche qui lui donnait une allure d'infirmière. Souple et élancée, elle se déplaçait avec une aisance extraordinaire dans la travée centrale de la carlingue, distribuant ses plateaux, servant les boissons, répondant aux questions des uns et prévenant les exigences des autres. Et, bien entendu, toujours souriante, toujours serviable, toujours discrète et réservée.

Un peu plus tard, tandis que les voyageurs buvaient paisiblement leur café, elle prit elle-même une rapide collation, assise comme une petite fille dans son coin, dans la queue de l'avion.

Coplan avait allumé une cigarette. D'autres passagers avaient fait de même, tandis que l'un ou l'autre voyageur allait aux toilettes.

A un moment donné, l'hôtesse de l'air remonta jusqu'à la cabine de pilotage pour demander la feuille de vol au commandant. Tout cela était parfaitement réglé. Le feuillet portant les renseignements destinés aux passagers circula de rangée en rangée : altitude, vitesse, prévisions par rapport à l'horaire fixé, noms des membres de l'équipage. Le dernier nom était celui de Léana Toysen elle-même.

Quand la fille eut expédié son lunch, elle passa ramasser les plateaux, puis elle vint offrir des cigarettes. Enfin, les rites traditionnels ayant été accomplis, elle ôta sa blouse blanche, se donna un coup de peigne et distribua des magazines.

C'est environ une heure après cette distribution de lecture qu'un incident inattendu se produisit. Une femme qui sortait des W.C. poussa un petit cri bizarre et tout le monde se retourna dans son fauteuil.

La passagère, une plantureuse portugaise de cinquante ans, richement habillée et couverte de bijoux, gesticulait et semblait désemparée. Quelques messieurs assis au fond de l'avion se levèrent, et l'un d'eux se dirigea rapidement vers le poste de pilotage.

Un membre de l'équipage arriva aussitôt. Tout le monde voulut savoir ce qui se passait. On le sut d'ailleurs très vite : l'hôtesse de l'air, prise d'un malaise, venait de s'évanouir sur sa petite chaise. Elle fut transportée dans la cabine de l'équipage et remplacée par un jeune assistant-pilote qui n'avait probablement rien d'autre à faire en ce moment.

- Elle a dû flirter un peu trop fort avec un pilote, plaisanta lourdement un voisin de Coplan, un robuste industriel dont l'accent belge était aussi prospère que son teint et ses vêtements de tweed. Quand une fille tombe comme ça dans les pommes, on peut être sûr qu'elle est un petit peu enceinte.

Coplan opina, puis reprit sa lecture.

La fin du voyage fut assez monotone. Quand l'avion s'immobilisa finalement sur la piste de Madrid, un des officiers de l'équipage

traversa la carlingue et se posta au fond de l'appareil, le dos contre la porte.

- Mesdames et messieurs. Ladies and Gentlemen. A mon vif regret, je suis obligé de retarder de quelques instants la descente des passagers qui sont arrivés à destination. Conformément aux règlements de la Police de l'Air, personne ne peut sortir de l'appareil avant les formalités d'enquête, prescrites par les lois actuellement en vigueur. Notre camarade Léna Toysen, hôtesse de l'air de ce vol, est décédée inopinément sans avoir repris connaissance... Les inspecteurs de la police madrilène, informés par radio, vont monter à bord. Au nom de la compagnie, je m'excuse de ce contretemps dont personne n'est responsable.

Un silence funèbre tomba sur l'assistance. L'officier répéta alors son triste discours en anglais, en allemand et en espagnol. Il parlait encore quand les policiers espagnols firent leur apparition.

Pendant que trois inspecteurs vérifiaient les passeports, les pièces d'identité des passagers, un médecin légiste examinait la morte étendue dans la cabine de pilotage.

La nouvelle, transmise on ne sait comment, se répandit bientôt parmi les passagers consternés : empoisonnement. Avait-elle absorbé des médicaments ? Était-ce une intoxication alimentaire foudroyante ? Mystère... L'avion, en tout cas, ne pouvait pas repartir vers Lisbonne. Et les passagers furent conduits par deux policiers dans une petite salle de l'aérogare où ils furent consignés en attendant l'arrivée du parquet.

Au reste, tout le monde râlait à cause de cette histoire. Les passagers se plaignaient à qui mieux mieux et se prenaient mutuellement à témoin des nombreux désagréments que ce retard provoquait; les parents et amis qui attendaient les voyageurs devaient être malades d'angoisse ! Sans compter les rendez-vous commerciaux, etc., etc.

Deux heures s'écoulèrent. Coplan sous prétexte de demander quelques renseignements à l'un des inspecteurs, put consulter la

liste des passagers et des membres de l'équipage. Le policier avait posé le feuillet sur le coin d'une table, à côté de la pile des passeports.

Le passager numéro 12 s'appelait Ernst Zuber. Profession : Ingénieur-commercial. Domicile : Zürich, Silhlstrasse 231. Et il avait un billet simple pour Madrid.

Francis ne put s'empêcher de penser que ce Zurichois ne se trouvait peut-être pas par hasard à bord de l'avion de l'U.T.A. La fois précédente déjà, lorsque Léna Toysen avait rencontré Diana Rossi au bar de l'aérodrome de Marignane, un Zurichois figurait parmi les passagers; et ce bonhomme-là, ce Peter Hert, sorti d'on ne sait où, avait finalement échoué à Marseille où, après avoir surveillé Francis pendant quatre jours, il avait été déchiqueté par une lettre explosive destinée à Coplan.

Mais les soupçons très vagues de Coplan se précisèrent subitement quand le commissaire de la P.J. de Madrid vint annoncer que tout était en règle et que les voyageurs pouvaient repartir. Les conclusions de l'enquête corroboraient le diagnostic du médecin légiste : mort par empoisonnement. Et, en effet, on avait retrouvé dans le fond du gobelet de l'hôtesse de l'air les traces du produit toxique absorbé par la malheureuse. Le suicide était évident. Les autorités de Genève auraient à élucider le mobile pour lequel la jeune fille avait mis fin à ses jours.

Les passeports furent redistribués à leurs propriétaires. Coplan repéra ainsi Ernst Zuber : un long type maigre qui pouvait avoir dans les quarante ans. Cheveux noirs divisés par une raie du côté droit, profil aigu et lèvres minces, teint gris, cernes sous les yeux, grande nervosité qui se marquait par des plis soucieux sur le front et autour de la bouche.

Pendant que les voyageurs à destination de Lisbonne repartaient vers l'avion, les autres étaient acheminés vers le bureau de la douane. Sept personnes, cinq hommes et deux femmes, s'arrêtaient à Madrid.

Coplan fut le dernier à monter dans l'autocar qui reliait l'aéroport à Madrid. Quand les voyageurs débarquèrent pour de bon à l'avenida José Antonio, Francis déposa sa valise à ses pieds, alluma

une cigarette, sortit son portefeuille et se mit à la recherche d'un hypothétique renseignement dont il n'avait évidemment nul besoin.

Ernst Zuber marcha d'un pas décidé vers la station de taxis toute proche. Celui-là savait évidemment où il allait. Le front penché, l'air préoccupé, il serrait sa serviette de cuir sous son bras droit. La montre de Coplan marquait cinq heures quarante. Déjà les vitrines étaient allumées, car le crépuscule tombait rapidement.

Au moment où Francis allait se mettre en route sur les talons du Zurichois, un des autres passagers de l'avion s'élança vers les taxis. Coplan freina son élan. La brusque décision du second voyageur s'était manifestée d'une façon si caractéristique que le doute n'était guère possible : c'était une filature.

Le premier taxi démarra, emmenant l'ingénieur-commercial suisse. Puis le second, avec l'étrange bonhomme en manteau gris foncé et chapeau noir; que signifiait le manège de cet individu qui, de toute évidence, s'intéressait à Zuber ?

Coplan s'engouffra comme un obus dans le troisième taxi de la rangée et jeta au chauffeur :

- Suivez le taxi qui vient de démarrer ! Mais pas de trop près.

- Hmm, acquiesça le chauffeur, un gros placide aux petits yeux de braise, qui avait l'air de comprendre les choses très rapidement.

Par chance, la balade imprévue se déroula dans les artères animées de la ville. Après la plaza de Callora, ce fut la calle de Preciados, la Puerta del Sol, puis l'interminable calle de Atocha.

Finalement, le premier taxi stoppa au coin du Jardin Botanique et du Paseo del Prado. Le second s'arrêta juste après l'angle de la plaza Murillo.

Zuber traversa le carrefour et pénétra dans la gare d'Atocha. L'inconnu au chapeau noir lui emboîta le pas. Francis, passablement intrigué, suivit le mouvement, mais entra dans le hall de la estacion par une autre porte et, à une vitesse éclair, se faufila dans une cabine téléphonique. Dans sa trousse de toilette, il trouva sans hésiter les accessoires que la situation exigeait : sa moustache postiche et ses lunettes à monture d'écaille. Il en profita pour se coiffer d'un béret basque.

A l’instant précis où il sortait de la cabine, un type avec des lunettes à monture d’or, tête nue, un manteau gris foncé sur le bras, sortait de l’un des W.C. publics du hall et se ruait vers le guichet où Zuber faisait la queue. Il y eut presque un télescopage devant le guichet ! Zuber demanda un billet pour Valdembro. L’inconnu fit la même demande, mais d’une voix enrouée que seul l’employé put percevoir distinctement.

- Aranjuez, aller simple, prononça clairement Francis.

Un bref coup d’œil sur le tableau des horaires lui avait appris que Valdembro était la première station sur la ligne Aranjuez-Taranco-Cuenca. Et que le train quittait Madrid à 18 h 50, c’est-à-dire dans douze minutes.

Sur le quai, tout en achetant des journaux et des illustrés, Francis épia les mouvements de Zuber ainsi que ceux de l’inconnu au manteau gris foncé. Le Suisse monta dans un wagon, mais resta dans le couloir, accoudé à l’une des fenêtres. Il fumait d’un air distrait, bien que ses regards inquisiteurs qui sautaient de gauche à droite et vice versa parussent trahir un esprit aux aguets. Sa maigreur, son profit d’aigle et les rides qui creusaient presque continuellement son front oblique révélaient une nature fébrile, inquiète et instable.

Tournant carrément le dos au Zurichois, Coplan, plongé dans une de ses gazettes, gagna d’un pas paisible un des derniers wagons du convoi. L’homme au manteau gris foncé était déjà monté à l’avant.

Le train s’ébranla.

Après la sortie de la ville, la nuit parut soudain plus noire ; et, une fois les faubourgs franchis, quand le convoi prit de la vitesse, ce fut réellement l’obscurité épaisse d’une nuit de mars sans lune ni étoiles. L’air était frais, presque froid, et il y avait une brume humide qui déposait des gouttelettes brillantes sur les vitres.

Le trajet dura exactement 33 minutes. Valdembro n’était qu’une bourgade sans grande importance, mais les voyageurs qui descendirent furent quand même assez nombreux pour permettre à Coplan de se tenir derrière un groupe de banlieusards qui revenaient de leur travail à la capitale. En réalité, la gare se trouvait à la limite ouest de Valdembro, en dehors même de la localité. Mais Zuber, au

lieu d'aller à droite par la rue qui rejoignait le centre du patelin, prit à gauche, passa le pont du canal et s'enfonça dans une avenue qui semblait descendre vers les rives du rio Jarama.

Coplan arrêta un ouvrier pour lui demander du feu. Le gars sortit un vieux briquet et dut s'y reprendre à deux ou trois fois avant de réussir à faire jaillir une flamme charbonneuse.

Coplan pencha la tête de côté pour allumer sa cigarette.

- Pas chaud, ce soir, dit-il en visant du coin de l'œil l'homme au manteau gris foncé qui se coulait dans la zone d'ombre pour couper vers le pont.

- Bah ! c'est un temps de saison, dit l'ouvrier.

- Merci. Bonne nuit, murmura Francis en esquissant un petit salut.

Il empoigna sa valise, traversa la place, laissa tomber sa cigarette par inadvertance, la ramassa, essaya de tirer, vit qu'elle s'était éteinte, la jeta en haussant les épaules et l'écrasa sous sa semelle.

Maintenant, il n'y avait plus personne dans les environs. Coplan décrivit un arc-de-cercle, passa sur le pont du canal et enfila l'avenue.

CHAPITRE XIII

Un moment, Coplan avait été déprimé : la mort subite de Léna Toysen était tombée sur lui comme une tuile. Mais maintenant, il se sentait de nouveau en pleine forme et une espèce d'excitation batailleuse s'était emparée de lui.

Après six ou sept minutes de progression prudente dans ce décor sinistre, Coplan réalisa que l'avenue se transformait en un vague chemin de terre. Puis, à droite, il distingua la masse confuse d'un bâtiment assez important, grosse baraque trapue flanquée d'une bâtisse d'angle un peu plus élevée, avec un pignon pointu.

« *Un ancien couvent ou un ancien monastère, pensa-t-il. Avec le cloître et la chapelle*... »

Oui, ce devait être ça. Isolée de la sorte à l'écart de la bourgade, ce ne pouvait être que la résidence d'une communauté religieuse.

Mais quand le chemin bifurqua tout à coup vers la droite, le décor changea d'aspect. Une lampe de perron éclaira une partie du bâtiment, et Coplan put constater qu'il s'agissait d'une construction en ruine dont les travaux de restauration étaient en cours. Une haie basse entourait l'ancien domaine des religieux.

Devant, à une quarantaine de mètres, la silhouette maigre de Zuber se découpait dans le reflet de clarté de la lampe. L'inconnu au manteau gris foncé n'était pas visible ; sans doute se tenait-il dans l'ombre pour progresser avec prudence derrière le Suisse.

Pour sa part, Francis se colla plus étroitement contre la haie.

Soudain, alors que tout était calme, la bagarre éclata. Zuber venait de dépasser un portail à demi écroulé. C'est alors qu'un homme se détacha de l'ombre pour cueillir l'inconnu qui filait le Zurichois.

Coplan entendit des jurons et des exclamations sourdes. Puis un bruit de galopade. L'inconnu au manteau gris foncé, surpris par l'irruption d'un ennemi imprévu, avait réagi avec un sang-froid remarquable. A la vitesse de l'éclair, il s'était rué sur son assaillant afin de ne pas perdre l'initiative. En un bref combat, il se débarrassa de ce gêneur. Malheureusement, Zuber avait fait volte-face et sorti une arme. Il y eut une mêlée plus confuse. Et un troisième comparse émergea du cloître en reconstruction.

Un coup de feu déchira le silence de la campagne.

Coplan vit à travers les buissons de la haie que ce n'était pas l'homme au manteau foncé qui avait été mouché mais que ce devait être lui qui avait tiré !

Un nouveau coup de feu tonna, plus près de Coplan. Des cris féroces y répondirent, puis des apostrophes en tchèque ou en bulgare. Coplan se tassa sur sa valise. Le champ de bataille s'était déplacé : l'homme au manteau gris essayait de battre en retraite et reculait par bonds tout en affrontant ses adversaires. Deux détonations retentirent encore, à moins de trois mètres de Francis. Blessé à l'épaule, l'homme au manteau avait lâché son arme ; un de ses adversaires fonça sur lui et l'envoya au tapis d'un coup de tête à

défoncer un mur. Les deux combattants roulèrent ensemble dans l’ombre. Des râles et des interjections rauques indiquaient que le match n’était pas terminé.

Coplan se redressa. Sauf erreur, personne ne venait à la rescousse du côté du monastère...

Il sauta par-dessus la petite haie, se propulsa d’une foulée souple vers les deux lutteurs qui se démenaient comme des damnés à même le sol, empoigna de la main gauche la tignasse échevelée de celui qui avait le dessus de la mêlée et, d’une terrible droite lancée à la volée, lui cogna de plein fouet la tempe.

Le type sauta littéralement en l’air, émit un « han » jailli du fond de sa poitrine et retomba comme une masse sur le côté. L’autre, prompt comme un tigre, avait replié ses jambes et s’était redressé comme un ressort tendu à bloc. Coplan le reçut par une impitoyable droite à la face qui le réexpédia par terre. Mais, contre toute attente, un type arrivait en renfort du côté du portail en ruine. Ses godasses ferrées écrasaient la terre du chemin... Coplan se recroquevilla contre la haie, se catapulta sur l’homme au moment où il se trouvait à deux mètres et le bouscula sans pitié. Le revolver du type voltigea en l’air et produisit un son métallique en retombant sur une pierre.

Malheureusement, l’adversaire n’était pas en mie de pain. Le type s’était prestement relevé, et un des deux autres s’était également ressaisi. Coplan, à cette minute, aurait préféré s’abstenir et retourner à sa planque, derrière la haie noire. Mais c’était trop tard, le sort en était jeté.

Après une courte feinte, Francis exécuta une volte et imposa au premier de ses deux ennemis un bref corps à corps qui mit le type sur les genoux. L’autre attaqua alors en crochets des deux mains alternées, ce qui, l’espace d’une seconde, coupa le souffle de Coplan au creux de son estomac. Mais ça ne suffisait pas pour l’annihiler. Il esquissa une pirouette latérale, puis, ripostant par une série de sèches remises en contre, prépara une foudroyante une-deux qui pulvérisa à bout portant le maxillaire de son antagoniste. Celui-là était liquidé. Le second, sans doute mal remis de ses mêlées précédentes, loupa son offensive en frappant dans le vide ; il

trébucha, emporté par son élan, et fut gratifié d'un swing sous la ceinture qui le plia en deux comme une marionnette.

Haletant, Francis ne voulut cependant pas récupérer ses forces avant d'avoir parachevé son œuvre. D'un coup de talon sévèrement appliqué, il ferma la gueule de l'un des gars qui s'apprêtait à crier. Ensuite, se baissant, il mit ses mains autour du cou de l'autre zèbre et lui secoua le crâne contre le sol. Celui-ià exhala un long soupir et s'endormit, définitivement comblé. L'autre, qui essayait de se remettre d'aplomb, se recoucha sur le dos et projeta ses godillots dans le ventre de Francis. Le coup porta. Coplan dégringola à la renverse... Prolongeant délibérément sa propre chute, il balança ses jambes en l'air, exécuta un looping sur lui-même, boucla la boucle et se retrouva à quatre pattes, prêt à bondir. Francis repartit à l'assaut dans une prodigieuse détente de tous ses muscles, accrocha le type à hauteur des épaules, l'envoya dinguer derechef au tapis et retomba sur son abdomen. Une droite violente, doublée d'une gauche très sèche et triplée d'une autre droite calculée avec une précision extrême, clouèrent le bonhomme sans pardon.

A ce moment, du porche de la baraque en ruine, une voix rocailleuse appela :

- Ernst ! Ernst !

- Cause toujours, ricana Coplan à mi-voix. Il fouilla le premier type évanoui et lui faucha son portefeuille.

- Ernst ? glapit de nouveau la voix émanant de la zone éclairée.

Coplan dévalisa le second, puis le troisième combattant. Il jeta pêle-mêle sa récolte dans sa valise et démarra, l'échine courbée, les sens alertés, fonçant en direction de la gare.

Il arriva bientôt au pont du canal. Un rapide coup d'œil en arrière lui apprit que les amis de Zuber étaient à sa recherche. Ces gens-là, trop confiants en eux-mêmes, avaient eu tort de ne pas réaliser plus vite que la menace était plus grave que ce qu'ils avaient imaginé. Protégés dans leur vieux monastère, ils croyaient que tout danger d'intrusion devait se dissiper automatiquement. Et c'eût été exact si Zuber n'avait été suivi que par un seul étranger ; ce ne l'était plus quand il y avait un suiveur de plus dans la course.

Coplan, au débouché du pont, pivota sur la gauche, empoigna un des montants métalliques du tablier du pont et se laissa glisser parmi les poutres enchevêtrées. Puis, par une série de mouvements acrobatiques, il se haussa de montant en montant jusqu'à se trouver complètement sous l'une des grandes membrures transversales.

Il resta là, parfaitement immobile, pendant plus d'une heure. Les copains de Zuber, en revenant bredouilles de la gare, avaient inspecté machinalement les abords du pont, mais sans se douter que le fugitif, installé à califourchon sur sa poutre de métal, jouissait avec calme de ce repos bien mérité.

Enfin, quand Francis quitta son perchoir, il eut soin de ne pas suivre l'itinéraire normal jusqu'à la petite station du chemin de fer. Il décrivit un long détour par le quai du canal, coupa ensuite en diagonale et rencontra comme prévu, la voie ferrée.

A 23 h 10, un train en provenance de Cuenca passa sans s'arrêter. Vingt-cinq minutes plus tard, un tortillard poussif s'amena dans un bruyant tumulte et fit rougeoyer le ballast. Ce devait être le dernier omnibus Aranjuez-Madrid.

Coplan dévala le remblai, se glissa à contre-voie le long du convoi, avisa un compartiment vide et se hissa sur le marchepied. A travers les deux fenêtres, il aperçut un grand gaillard au faciès sombre qui, du quai d'embarquement, surveillait le train. C'était évidemment une sentinelle postée là par l'équipe du monastère en ruine.

La locomotive lança un coup de sifflet, le train s'ébranla dans un vigoureux entrechoquement de butoirs. Souple comme une anguille, Francis ouvrit la portière, passa dans le compartiment, referma et s'accroupit, sa valise entre ses jambes.

Même avec des jumelles, l'autre n'aurait rien pu voir.

A Madrid, Coplan dut payer une amende parce qu'il avait égaré son billet. Il le regretta d'ailleurs peu après, car il trouva dans le portefeuille de Zuber un retour Valdembro-Madrid.

Deux jours plus tard, dans le bureau du Vieux, Coplan raconta son étrange aventure espagnole : la double filature à Valdembro et la bagarre qui l'avait mis aux prises avec les copains de Zuber, Zuber lui-même et cet inconnu.

Après un temps de réflexion, le Vieux demanda, morose :

- Et vous croyez que c'est Zuber qui a versé le poison dans le verre de Léna Toysen ?

- Je n'en suis pas sûr, ce n'est qu'une hypothèse... assez hasardeuse, je le reconnais. Il est possible aussi que ce soit l'autre voyageur, ce Mario Laretti, qui ait éliminé l'hôtesse de l'air.

- Je trouverai peut-être le signalement d'un de ces individus aux archives, maugréa le Vieux à titre de consolation. Passez-moi les trois portefeuilles.

- Justement, dit Francis, je voudrais faire, à ce sujet, une visite au laboratoire du Chiffre.

- Pourquoi ?

- Oh ! rien de capital. Une idée seulement. Et j'aimerais ne pas vous en parler maintenant.

Le Vieux haussa les épaules.

- Eh bien, faites comme vous voudrez. Mais je vous préviens que l'accueil ne sera pas trop aimable chez nos collègues du laboratoire. Doulier et ses assistants ont passé des nuits et des jours sur les gravures que vous m'avez fait parvenir par Fondane, vous vous souvenez ?

- Les aquarelles de Diana Rossi ?

- Oui... En réalité, vous aviez bien deviné : ces gravures et ces aquarelles cachaient effectivement des documents. Entre deux couches de papier, nous avons découvert une série de feuillets blancs qui se sont transformés en feuillets imprimés après un traitement aux rayons infrarouges. Mais le laboratoire ne parvient pas à tirer la moindre chose de ces documents : c'est crypté d'une façon tellement chinoise qu'il n'y a pas moyen de trouver le code.

- Ça m'avait frappé, cette histoire d'artistes ! Surtout qu'on ne prise pas beaucoup les bohèmes dans le métier... Flüger faisait de la peinture, Diana maniait le pinceau, Bérès vendait des estampes.

- C'était une trouvaille, concéda le Vieux. Dans leurs grandes chemises cartonnées, ces gens pouvaient aisément transporter et expédier tous les plans grandeur nature qu'ils voulaient...

- Voulez-vous annoncer ma visite à Doulier ? J'y vais de ce pas.

Situé sous les combles, le laboratoire du Chiffre était une immense pièce divisée par des cloisons vitrées. Il y avait donc un grand nombre de petits bureaux où les spécialistes se creusaient les méninges pour résoudre des problèmes cryptographiques très compliqués. Mais il y avait aussi un local réservé aux expériences chimiques : une table de bois, longue comme cinq pianos à queue mis bout à bout, courait contre le mur de briques et offrait aux laborants une variété d'appareils plus biscornus les uns que les autres. La plupart de ces instruments avaient du reste été fabriqués dans la maison.

Doulier était un type sympathique, malgré ses airs bourrus. Sa grosse tête ronde, ses moustaches gauloises, son crâne chauve et sa couronne de cheveux gris le faisaient ressembler à un savant biologiste, célèbre dans le monde entier. On le charriait souvent à cause de cette ressemblance, mais il ne s'en formalisait plus depuis longtemps.

- J'espère que vous ne m'apportez plus d'aquarelles, sacrebleu ? marmonna-t-il en serrant la main de Francis. On s'est tapé un tas de nuits blanches à cause de vous ! Et pour des nèfles.

- Désolé, mon vieux.

Sur la table de bois, des feuillets imprégnés d'acide achevaient de sécher. Coplan désigna les documents et s'enquit :

- Vous avez de l'espoir d'en tirer quelque chose un jour ?

- Oui, mais ce sera peut-être dans un an ! Même nos machines électroniques ne donnent rien.

- Écoutez, Doulier. Je pense que vous allez réagir comme moi. Tenez...

Coplan sortit son portefeuille, l'ouvrit, en retira précautionneusement quatre morceaux de papier de 10 centimètres environ sur 7.

- Vous voyez ce que c'est ? demanda-t-il en regardant le chef du labo.

Doulier, un peu estomaqué, grommela :

- Si c'est un canular, je vous prie de ne pas insister : j'ai réellement beaucoup de boulot et ce n'est pas le moment.

- Je ne songe pas à plaisanter, répondit Coplan. Comme vous le voyez, ce sont quatre « coupons-réponse » internationaux. Je les ai trouvés dans le portefeuille d'un Suisse, un certain Ernst Zuber, que je soupçonne de certaines choses en relation avec le réseau Diana Rossi.

- Et alors ?

- Ces coupons-réponse m'intriguent un peu. Il y a, sur chacun d'eux, des mots écrits au crayon à la même place : dans la marge gauche, au verso. Or ces mots n'ont aucune signification, dans aucune langue que je connaisse.

- Continuez, je vous écoute.

- Supposons qu'un réseau ait choisi ce système pour envoyer des messages... Primo, c'est extrêmement commode : pas besoin d'emporter du matériel. On entre dans n'importe quel bureau de poste et on se fait délivrer un coupon-réponse international. Secundo, ça fonctionne dans toutes les villes de tous les pays du monde. Tertio, il y a un cachet qui précise le lieu et le jour d'émission. Au départ, ça donne déjà trois avantages : on sait que c'est un membre du réseau qui écrit, on sait où il se trouve et on connaît la date du message. Tout cela, sans la moindre difficulté, sans matériel, sans risque.

- En effet, en effet, admit Doulier, très intéressé.

- Supposons maintenant, continua Francis, que le code utilisé soit basé sur une clé constamment variable... Par exemple, les lettres du cachet d'émission. Une fois de plus, pas besoin de grille, pas besoin de clé de code avec soi, tout se fait quasi automatiquement selon la situation de celui qui expédie le message.

Coplan retourna le coupon-réponse.

- On peut aussi se servir des inscriptions qui figurent là-dessus, je veux dire les textes imprimés. Ce sont les mêmes dans le monde entier. Allemand, anglais, arabe, chinois, espagnol et russe. Il me

semble que ça permet un nombre infini de combinaisons. Nous aurions donc, d'une part, une clé variable basée sur les trois ou quatre premières lettres du cachet, et d'autre part, une clé fixe basée sur les textes imprimés.

Doulier fixa Coplan d'un œil furibond. Puis, arrachant l'un des coupons des doigts de Francis, il en vérifia le texte imprimé, fit un calcul, et éclata brusquement :

- Mais c'est ça la foutue combinaison sur laquelle nous nous cassons la tête ! L'alternance des mots en six langues différentes ! Misère !

Il se rua comme un dément vers les bureaux voisins en criant à tue-tête :

- Dupré ! Lorrain ! Labrie ! Venez voir ça, nom de Dieu !

CHAPITRE XIV

En trouvant la clé de code du réseau Kalpannen-Bérès, Coplan avait non seulement fait une découverte capitale, il avait aussi déchaîné un véritable branle-bas de combat.

Pour commencer, on obtint la preuve que c'était bien Ernst Zuber qui avait versé le poison dans le gobelet de Léna Toysen. Un des coupons-réponses, envoyé de Paris l'avant-veille du voyage Genève-Madrid, portait le message suivant :

KF4 détecté à classer d'urgence KM

C'était assez clair.

Le second message disait :

Prévenir KM2 retour Val vers Alb

C'était moins clair, mais on pouvait néanmoins hasarder une traduction dans le genre de : prévenir KM2 de retourner de Valdembro vers l'Albenga. L'Albenga était un yacht, et on avait appris par les documents déchiffrés parmi le butin ramené de chez Diana Rossi, que ce bateau jouait un rôle important dans les activités du réseau. C'était du reste une formule devenue courante en matière d'espionnage : un bateau présente l'avantage de la

mobilité, d’une part, et déjoue mieux les opérations de détection en cas d’usage de radio clandestine.

Le troisième coupon comportait un message strictement incompréhensible ; le quatrième annonçait seulement : *KFS ne répond plus*.

Coplan ne fut pas étonné de la sûreté avec laquelle le Vieux traça le schéma - tout au moins dans ses grandes lignes - de l’organisation internationale dirigée depuis Zürich par Bert Kalpannen; en déchiffrant les archives trouvées chez Diana, on avait récolté une avalanche d’informations précieuses.

En vérité, le directeur de la Centrale Européenne de Documentation Commerciale n’était pas, comme on le pensait en Suisse, un réfugié politique condamné à l’exil à cause de son action anticommuniste. C’était, au contraire, un agent de Moscou obligé de fuir son pays natal, la Finlande, à la suite du vigoureux nettoyage opéré par le Gouvernement finlandais malgré le dangereux voisinage de la Russie Soviétique.

Kalpannen ne dirigeait pourtant qu’un petit réseau auxiliaire ; le grand patron siégeait à Tanger. Bérès, alias Caso, était chef de la zone pour le sud de la France. Malan Nedovic, un Bulgare qui semblait avoir plusieurs nationalités officielles simultanément, opérait les transmissions via Sofia. Ces liaisons utilisaient le bateau Albenga, tête de ligne d’une série de relais méditerranéens : Durazzo, Salonique, Gênes, Alicante, Barcelone, Marseille, etc.

- Peut-être Corfou ? émit Coplan.

- Qui sait ? fit le Vieux. Mais avant votre passage dans la région alors (Voir Expédition sans retour).

- Merci, acquiesça Francis en souriant. Et comment prévoyez-vous notre nouvelle offensive à présent ? Tanger ?

- Non. J’ai envoyé un rappel immédiat à Paillon et à Walder.

- Dans ce cas...

- Il faut frapper au défaut de la cuirasse, enchaîna le Vieux d’un ton méditatif. Autrement dit, neutraliser ce bateau, l'Albenga. Quand nous l’aurons éliminé, tout leur réseau sera disloqué.

- Vous avez un plan ?

- Oui... Pour l'instant, l'Albenga est mouillé dans le golfe de Rapallo. Il y aurait donc lieu de se rendre sur place pour observer, pendant un jour ou deux, le comportement de ce yacht... qui n'a de plaisance que le nom.

- Vous avez d'autres consignes à me donner ? questionna Francis qui avait déjà compris.

- Oui. J'ai obtenu le concours de la Défense. Je vous ai préparé une lettre pour le capitaine Kéradec et un sauf-conduit spécial pour l'Arsenal de la Marine.

- Ah ?

- Bien entendu, s'il vous arrive un pépin, vous serez désavoués, tous, avec la plus véhémente énergie.

- Naturellement.

- Je prévois un abordage pur et simple de l'Albenga. Dès que ce bateau s'éloignera des côtes, vous foncerez et vous l'arraisonnerez.

- Même dans les eaux territoriales étrangères?

- Oui.

- En cas de bagarre, si nous tombons sur un os, ça fera du joli.

- Vous irez en prison, au mieux.

- Et dans la flotte, au pis. Bon. Et maintenant, pour parler d'autre chose, avez-vous élucidé le mystère de ce Mario Laretti, le gars qui surveillait Zuber depuis Genève ?

- Pas encore. J'attends des nouvelles à ce sujet.

- Je pars quand ?

- Dans trois heures et...

Le Vieux consulta sa montre, puis compléta :

- ...et dix-huit minutes exactement. Un avion vous prendra comme passager au C.E.V. de Brétigny et vous déposera à Toulon. Je suppose qu'un vol en prototype ne vous fait pas peur ?

Francis répondit :

- Ça m'amuserait bien davantage si je pouvais le piloter, votre prototype.

- Je m'en doute bien. Mais il n'en est pas question... Au reste, votre mission n'est pas terminée ; vous trouverez sûrement d'autres occasions de vous casser la figure, si c'est ça qui vous passionne.

Dès son arrivée à Toulon, Coplan se rendit au bureau du commandant de la Base. Il demanda une entrevue au capitaine Jean Kéradec, délégué ministériel auprès de la troisième flottille des escorteurs de la Marine de Guerre.

- Je vous attendais, dit l'officier, un Breton au visage tanné, aux yeux bleus décolorés par les années en mer. On m'a télégraphié de Paris à propos de votre visite... Je n'ai pas grand-chose à mettre à votre disposition, mais j'espère que vous pourrez quand même vous arranger. Le navire disponible fait 30 nœuds, avec 4000 CV de propulsion.

- Il est... grand ?

- Non. C'est le plus petit de la série; 72 mètres. Modèle « Chevreuil » et « Gazelle » : deux pièces de 102, une de 40 antiaérienne, six mitrailleuses de 20, deux grenadeurs et quatre mortiers.

- De quoi organiser un véritable combat naval !

- Je ne vous le conseille tout de même pas. Nous risquons de graves ennuis si ça tourne mal.

- L'intimidation suffira. Et nous n'agirons qu'après la tombée de la nuit.

- Faites l'impossible pour attaquer dans les eaux françaises. Si votre yacht parvient à décrocher, vous risquez une mauvaise rencontre. Les Italiens sont vigilants, vous le savez !

- N'ayez crainte, je n'agis jamais à la légère. Du reste, je n'ai pas encore les renseignements nécessaires. Je vais me rendre à Rapallo et essayer d'obtenir des tuyaux précis. Comment s'établit la liaison ?

- L'escorteur se met en route cette nuit même et stationnera dans la baie de Villefranche. Voici le code...

Il remit une enveloppe fermée à Coplan qui la mit dans son portefeuille.

- Une voiture de l'Amirauté va vous conduire à Nice. De là vous avez environ 200 kilomètres.

- Une voiture m'attend à Nice, c'est prévu. Merci, mon capitaine.

Un peu avant minuit, Coplan arrêta sa voiture - une Lancia prêtée par les collègues de Nice - devant le porche illuminé du Savoia. La chambre, réservée par téléphone, était luxueuse : salle de bains privée, téléphone, radio.

Avant tout, Francis se fit couler un bain. Paris-Toulon, en prototype, Toulon-Nice en 403, Nice-Rapallo en Lancia, ça faisait du trajet. Et cependant, ce n'était pas fini.

Une cigarette aux lèvres, Francis déambula dans la chambre en méditant. D'être tout nu lui faisait du bien, après ces heures d'immobilité totale...

Juste comme il allait entrer dans sa baignoire, on frappa à la porte.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Un télégramme.

- Je suis dans mon bain, glissez-le sous la porte.

Coplan le ramassa. Un message du Vieux, et en code. Après déchiffrement, ça donna le texte suivant :

« *Paillon blessé à la jambe, sans gravité. Walder kidnappé ou tué, en tout cas disparu au cours d'une agression éclair dans les parages du Petit Socco*. »

Ça n'allait pas mieux. Avec un soupir, Francis détruisit pensivement le télégramme.

Il prit son bain en vitesse, se doucha copieusement à l'eau froide, s'habilla, mit son G.P. dans sa poche, son appareil photographique en bandoulière, puis descendit au bar et s'envoya un double whisky avant de sortir dans la nuit.

Dehors, il faisait tiède. Le vent qui soufflait de la terre était doux, presque chaud, mais saturé d'humidité. A tout prendre, c'était excellent pour se préparer un poste d'observation sans attirer l'attention. Les féeries nocturnes du printemps sont désagréables quand elles sont trop belles : on trébuche à tout moment sur des amoureux cachés dans les fourrés.

Après une demi-heure de balade solitaire dans les ténèbres silencieuses, Coplan aperçut au pied de la colline boisée sur laquelle il se trouvait, la mer scintillante, les rochers de la côte nord, les feux

des bateaux immobiles dans le port, quelques autres feux plus loin. Si l'Albenga n'avait pas bougé, ce devait être lui qui brillait de ses vingt lumières joyeuses dans la nuit, du côté de San Michele.

Coplan se coucha dans les bruyères et attendit les premières lueurs de l'aube.

C'était bien le yacht Albenga qui se balançait tranquillement sur les vaguelettes, là-bas, à cinquante mètres de la rive rocheuse. Les longs nuages gris et mauves de la nuit se diluaient lentement.

Coplan pouvait distinguer dans ses jumelles chaque détail du bateau de plaisance, superbe bâtiment aux lignes élancées, à la proue effilée, à la coque d'une blancheur éblouissante. Deux matelots nettoyaient déjà le pont, signe d'une grande discipline à bord.

Mais, soudain, dans la demi-clarté du jour naissant, Francis vit un autre spectacle qui capta son attention.

A droite, presque au pied même de la falaise rocheuse, un vieux bateau de pêche s'était avancé lentement, très lentement, puis s'était arrêté sans raison apparente. Avec sa lourde carcasse de bois vermoulu, son mât sans voilure, son pont rongé par les embruns, il était plutôt pitoyable.

Ce devait être un ancien chalutier de Gênes, mis à la retraite et utilisé seulement pour le cabotage dans le golfe. Mais il offrait ceci de particulier qui intrigua vivement Coplan : à la proue, caché par un antique treuil tout rouillé, un homme en veste de drap noir, coiffé d'une casquette surveillait au moyen d'une longue-vue le yacht Albenga.

Il ne se doutait sûrement pas qu'un observateur placé au-dessus de lui, dans les bruyères de la falaise, pouvait le voir et surprendre son étrange comportement.

Étendu à plat ventre, Francis progressa sur les coudes et s'approcha davantage du bord de son promontoire ; à travers l'enchevêtrement des buissons sauvages qui l'abritaient, il pouvait braquer tour à tour ses jumelles sur le yacht luxueux et sur le chalutier. On distinguait encore sur la coque de ce dernier une ancienne inscription qui attestait son appartenance à la flottille de pêche de Gênes.

Coplan se demanda ce que tout cela signifiait. Comme à Marseille, comme à Madrid, un troisième partenaire s'était introduit dans le jeu. Et ce type qui lorgnait avec avidité l'Albenga n'était évidemment pas là pour son plaisir.

Coplan progressa encore d'un mètre et essaya de régler plus minutieusement encore ses jumelles de précision. A présent, le guetteur du vieux bateau de bois l'intéressait plus que le yacht de Nedovic. Il fallait en finir avec ce comparse inconnu.

Pendant cinq longues minutes, les yeux rivés aux oculaires de ses jumelles, Francis étudia le visage de l'homme à la veste de drap ; il le voyait comme s'il était à moins d'un mètre et il avait l'illusion qu'en allongeant le bras il lui toucherait la joue. Mais il avait beau fouiller sa mémoire, cette figure aux traits rudes, au menton carré, aux fortes pommettes osseuses ne lui rappelait absolument rien.

Absorbé de la sorte par sa contemplation, Coplan ne remarqua pas tout de suite l'agitation légère des bruyères qui l'entouraient et le camouflaient. Soudain, un crissement de feuillage le fit tressaillir. Il tendit l'oreille, tourna la tête.

Il voulut se lever d'un bond pour parer l'attaque, mais les assaillants furent plus prompts que lui. Trois silhouettes se dressèrent, énormes sur le fond laiteux de ce ciel d'aube. Une masse noire et gluante s'abattit brusquement sur Coplan, le recouvrant presque entièrement et le paralysant.

Il ne put ni crier ni se défendre ; couché dans les buissons, suffoquant, enveloppé dans cette masse noire qu'on resserrait autour de lui, il dut capituler. Deux coups de matraque sur le crâne l'achevèrent et il coula dans un abîme d'oubli.

CHAPITRE XV

Pendant quelques secondes, Coplan pensa réellement que les coups de matraque lui avaient dérangé le cerveau. Il avait la sensation effarante que tout s'était mélangé dans sa tête et qu'il confondait le passé, le présent, l'avenir. Il lui semblait que cette

scène avait déjà eu lieu, exactement la même et dans les mêmes circonstances.

Pourtant, non. Cette petite pièce était différente. Et il comprit qu'on l'avait transporté dans la cabine du vieux chalutier italien.

- Buvez... Ceci vous remettra d'aplomb, dit Lindbaum de sa voix égale.

Coplan vida le gobelet de cognac, frissonna, se mit sur son séant.

- Merci, murmura-t-il en rendant le gobelet au gros Bavarois. Je ne m'habituerai jamais à vos méthodes, Lindbaum. Pourquoi deviez-vous me faire assommer par vos hommes ? Je ne suis pas votre ennemi, que je sache ?

Lindbaum acquiesça d'un bref hochement de sa grosse tête, puis :

- Comment pouvais-je deviner que c'était vous qui vous étiez caché là pour m'espionner, monsieur Coplan ? Mais on ne vous a pas maltraité, n'est-ce pas ? La couverture trempée dans l'eau de mer, c'était simplement pour vous empêcher de crier.

- Je n'étais nullement venu pour m'intéresser à vous, précisa Francis en se levant de la couchette. Je suis chargé d'une surveillance qui revêt pour nous une importance très grande, je dirais même... décisive.

- Je m'en doute bien ! Nous aussi nous attachons beaucoup d'importance à l'Albenga. Si j'ai loué ce vieux sabot, c'est que le jeu en valait la peine.

- Je ne vois pas en quoi ce yacht peut vous intéresser, vous.

Lindbaum resta pensif une ou deux secondes. Il remplit de nouveau le gobelet de cognac et le tendit derechef à Francis en disant :

- Asseyez-vous et buvez tranquillement, monsieur Coplan. Je crois qu'une mise au point s'impose. Nos opérations se sont déroulées jusqu'à présent sur des plans autonomes et dans une liberté d'action à laquelle nous tenions l'un et l'autre...

- Pour des raisons compréhensibles.

- Voulez-vous m'écouter sans m'interrompre ? coupa l'étrange quinquagénaire sans se départir de son flegme. J'estime que le

moment est venu de hausser le débat et d'oublier certaines susceptibilités... disons chauvines, sans vouloir vous vexer, bien entendu. Pour vous, l'affaire des plans de l'engin S.S. 17-U. est une affaire d'intérêt national et militaire. Pour moi, pour l'Organisation Cosmo que j'ai l'honneur de représenter dans les circonstances présentes, il s'agit d'une affaire strictement commerciale... Pour la toute première fois dans nos annales, nous avons été les dupes d'une bande d'escrocs. C'est un compte que nous devons régler, que nous voulons régler coûte que coûte. L'avenir même de notre firme est en jeu.

- J'y suis, articula Coplan, attentif. En définitive, c'est vous qui avez brouillé les cartes depuis le début ?

- Certes, et je tiens à vous fournir des explications aussi détaillées que possible. Vous les communiquerez à vos supérieurs et, j'y compte, à M. de Raynial. Votre gouvernement a fait preuve d'une entière loyauté dans nos tractations ; notre firme tient à se justifier et à sauvegarder sa réputation. Mais venons-en aux faits... Nous avons acheté, il y a deux mois, par des intermédiaires, les plans S.S. 17-U. que nous avons payés un prix d'or. Connaissant la valeur de ces documents, nous étions sûrs de réaliser une opération très lucrative. Malheureusement, les plans ont également été vendus à un réseau agissant pour le compte des puissances de l'Est. Votre gouvernement nous en a donné la preuve, que nous avons pu vérifier de notre côté : les plans S.S. 17-U. ont été mis à l'étude dans un Centre Technique Militaire des environs de Kiev. Nous avons donc été roulés sur toute la ligne, et nous avons l'intention de tirer cela au clair. De longues investigations nous ont révélé que le yacht Albenga est le centre opérationnel du réseau communiste auquel je viens de faire allusion. Or ces gens-là sont les seuls à pouvoir nous révéler le nom de l'escroc qui nous a vendu des documents déjà cédés à eux.

- Comment avez-vous découvert ce réseau ?

- Nous sommes puissamment organisés, monsieur Coplan. Et j'ai probablement des informations que vous ne possédez pas. Nedovic, Kalpannen, Kosarov et Sonia Varovia sont à bord de l'Albenga. Kalpannen et Kosarov sont blessés ; ils ont été portés sur le yacht

en civière. D'autres passagers ont été transbordés de nuit. Trois ou quatre, sauf erreur.

- Celui que vous appelez Kosarov ne serait-il pas connu aussi sous le nom de Bérès ?

- Oui, c'est le même homme. C'est par lui que nous avons repéré le Bureau Centralisateur de Tanger. C'est nous qui avons pillé la villa de Kosarov à Toulon, et les gravures qu'il détenait nous ont livré bien des secrets.

- Des secrets que nous avons réussi en grande partie à percer à jour de notre côté, enchaîna Coplan. Ce sont donc des hommes à vous qui m'ont écarté de la villa de Caso ?

- Oui, votre présence et celle de votre jeune assistant risquaient de gêner nos opérations.

- Et c'est par vos soins que Diana Rossi a été éliminée ?

- Non. La disparition de cette jeune femme est demeurée un mystère pour nous.

- Ah ? Voilà une indication qui soulève un nouveau problème.

- Il y a encore d'autres points mystérieux dans cette affaire, des points que nous n'avons pas pu éclaircir. Nous avons perdu deux de nos meilleurs agents dans ces opérations. Peter Hert, qui vous surveillait à Marseille...

- Et qui est mort à ma place, dit Francis. Il a voulu ouvrir une lettre à mon nom, or c'était un piège mortel.

- Une lettre qui vous était envoyée par qui ?

- Je l'ignore jusqu'ici. Mais je commence à entrevoir une réponse à toutes nos questions.

- Nous déplorons également la perte de notre agent Mario Laretti, chargé de surveiller une hôtesse de l'air affiliée au réseau Nedovici.

- Mario Laretti s'est fait tuer à Valdembro près de Madrid. J'ai assisté à sa mort. Je surveillais également Léna Toysen, qui a du reste été assassinée par un homme de Nedovic pendant le voyage aérien Genève-Madrid. Vraisemblablement parce qu'elle était grillée.

Les yeux de Lindbaum s'étaient assombris. Il resta silencieux un moment, puis :

- Pour nous résumer, monsieur Coplan, les passagers de l'Albenga constituent pour nous, dans cette affaire, des éléments essentiels, déterminants. Quelles étaient vos intentions à ce sujet ?

- J'ai l'appui d'un escorteur de la Marine de Guerre pour arraisonner le yacht et capturer ses passagers. Je pense que mes chefs seront disposés à vous fournir les renseignements que vous cherchez.

- Je suis obligé de vous faire confiance, bien que ce soit contraire à mes habitudes. Mais vous êtes mieux outillés que nous pour une manœuvre pareille. Néanmoins, si les passagers du yacht mettent pied à terre nous agirons de notre côté, en pleine liberté. Chacun règle ses comptes à sa manière.

- Si vous y tenez. Mais, dites-moi, il n'y a rien de neuf du côté de l'Albenga ?

- Non. Nous le surveillons sans répit.

Le gros businessman consulta sa montre en or et ajouta :

- Il est 15 h 25. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous attendrons la tombée de la nuit pour vous reconduire à terre. Trop de va-et-vient pourraient attirer l'attention des gens du yacht.

Au crépuscule, le vieux canot du chalutier emmena Coplan vers les falaises de la côte.

Le yacht était toujours immobile, au même endroit du golfe. Cependant, une certaine agitation à son bord semblait annoncer un appareillage imminent.

Vers sept heures du soir, le yacht leva l'ancre et quitta la baie de Rapallo en direction de la pointe de Portofino.

CHAPITRE XVI

L'Albenga, battant pavillon espagnol, cinglait dans les eaux françaises, en route semblait-il vers les Baléares. Le passage de

Coplan à Valdembro et le vol d'un portefeuille plutôt compromettant avaient dû semer la panique dans le coin. Au reste, tout le réseau de Nedovic battait de l'aile.

Quand Francis monta à bord de l'escorteur de la Marine de Guerre, le commandant du petit bâtiment, un jeune Nantais de trente ans, au visage sec et bronzé, l'accueillit avec un peu d'étonnement.

- Vous jouez du hautbois à vos moments perdus ? s'enquit-il en considérant l'étui oblong que Coplan tenait dans sa main gauche.

- Oui, dit Coplan en riant, et voici mes partitions. C'est une musique de poids !

Le commandant Bernaut aida son passager et le déchargea de la caisse qu'il portait de la main droite. Déjà les machines sous pression commençaient leur sourde pulsation qui se répercutait comme une longue vibration d'un bout à l'autre du pont.

La nuit devenait peu à peu plus opaque.

- J'espère que vous avez la position de nos amis ? demanda Francis.

- Naturellement ! Dès que j'ai reçu votre message de Rapallo, j'ai alerté une vedette garde-côte qui s'est placée très discrètement dans le sillage du yacht.

- Ils ne risquent pas de nous échapper, je suppose ?

- N'ayez crainte, répondit le marin en souriant, j'ai déjà préparé ma route. Nous rencontrerons l'Albenga entre onze heures et minuit. Même si la vitesse du vent augmente, nous ne pouvons les rater en prenant le cap tel que je l'ai calculé. Ils naviguent à demi-vitesse pour l'instant.

- Pour la vraisemblance, évidemment. Un bateau de plaisance n'a aucune raison de filer à toute allure par une nuit comme celle-ci.

- C'est assez habile, dit le jeune commandant après un instant de réflexion. Adopter le pavillon espagnol pour couvrir des activités pro-soviétiques. C'est un comble !

- Pour ce qui est de l'habileté, ces gens-là en ont à revendre, et à un degré que vous ne soupçonnez pas.

- Je vois que vous tenez beaucoup à capturer ces voyageurs. Je vous promets de ne rien négliger pour vous donner satisfaction.

- Ces prisonniers-là, commandant, ça vaut de l'or pour la France.

- Excusez-moi, j'ai des ordres à donner.

Coplan rassembla ses bagages, puis s'accouda à la rambarde tribord. Cette nuit était plus belle que la précédente. Le ciel constellé avait la profondeur et la douceur du velours. Au ras de la mer, des flaques sombres et moirées frémissaient.

L'escorteur fendait les vagues légères d'une étrave nette et obstinée ; le sillon d'écume qui jouait le long de la coque se muait en un friselis régulier que Francis pouvait percevoir.

Le bateau de guerre, malgré son âge, était encore un bon bâtiment; ses superstructures lui donnaient une allure redoutable. A l'avant, il y avait la haute tourelle surmontée du mât radio-radar, et précédée d'un canon de 102. A l'arrière, la tourelle plus basse et plus trapue du second canon et de la pièce de 40 antiaérienne.

Coplan alluma une cigarette. L'air du large lui était plutôt désagréable après ces 38 heures sans sommeil... Pourtant, il n'éprouvait pas la moindre fatigue. Au contraire, il se sentait gonflé à bloc. C'était toujours comme ça, quand venait l'heure de la vérité.

A minuit moins vingt, l'escorteur éteignit tous ses feux, y compris ses feux de position.

- Nous aurons peut-être un peu de retard, dit le commandant à Coplan. Je crois qu'ils ont mis leurs moteurs à plein régime.

- Vous êtes sûrs de ne pas les louper ?

- Dans-un quart d'heure vous verrez apparaître leurs feux.

Effectivement, des lumières apparurent bientôt sur l'horizon. D'abord imprécises et scintillantes sur le fond de la nuit, elles se stabilisèrent très vite et devinrent plus grosses progressivement.

L'approche était étrangement rapide. Coplan se demanda avec une pointe d'anxiété comment l'abordage allait se dérouler. Ces adversaires n'étaient pas de la race des capitulards. Aventuriers aguerris, habitués aux coups durs, ils ne se rendraient pas sans avoir fait le maximum pour se défendre.

En passant d'un pas rapide le long de la rambarde, le commandant jeta à Francis :

- Ne restez pas là ! Mettez-vous à l'abri derrière la tourelle arrière. Nous allons révéler notre présence et l'arraisonner.

Coplan obéit et transporta ses bagages derrière la tourelle du canon de poupe. Puis, calme, il déballa son « hautbois » et ouvrit la lourde caisse qu'il avait placée à ses pieds.

Soudain, le moteur changea de rythme. Sa pulsation profonde resta comme en suspens et fut remplacée par un halètement creux et chuintant... Les deux projecteurs de la tourelle avant s'allumèrent, noyant d'une clarté éblouissante le yacht qui se trouvait plus qu'à douze ou quinze brasses à tribord.

Armé d'un micro, le commandant se posta à l'angle de la passerelle, à l'abri derrière le blindage.

L'escorteur glissa le long de l'Albenga, presque bord à bord. De son abri, Coplan put voir le remue-ménage subit que déclenchait à bord du yacht l'apparition du navire de guerre fantôme.

- Ohé, de l'Albenga ? cria le commandant Bernaut d'une voix de stentor, amplifiée par le haut-parleur.

- Oyé ? Qué pasa ? (Qu'y a-t-il) répondit une voix.

Coplan put voir l'homme qui répondait. C'était un petit type coiffé d'une casquette de marin. Il avait mis ses deux mains en porte-voix autour de sa bouche.

Bernaut reprit :

- Stoppez vos machines ! Alignez tous vos passagers sur le pont ! Ici un garde-côte de la marine française. Nous voulons vérifier votre livre de bord.

- Manda usted otra cosa ? (Vous n'avez pas besoin d'autre chose) riposta l'autre, gouailleur.

Coplan prévint le commandant :

- Attention ! Ils vont...

Les crépitements rageurs de deux mitrailleuses couvrirent la fin de sa phrase. Les balles ricochèrent avec fracas contre les tôles des tourelles blindées.

Mais c'était bien ce que Coplan avait prévu. Les mitrailleuses du yacht balayaient le pont de l'escorteur avec acharnement. Puis, à travers un des hublots, une flamme rouge jaillit : un obus s'écrasa dans un bruit infernal contre le socle de la tourelle avant.

- Les moteurs, vite ! lança Francis qui s'était faufilé près de Bernaut. Ils vont se débiner !

- Je vais couler leur saleté de yacht, d'accord ? fit le marin.

- Non ! N'ouvrez pas le feu, vous allez les réduire en miettes ! Il me les faut vivants ! Laissez-moi faire.

Prompt comme l'éclair, Francis retourna derrière sa tourelle. En fin de compte, le lance-roquettes qu'il avait préparé en prévision d'une action individuelle peut-être indispensable, allait se révéler l'arme idéale. Il glissa un petit projectile pointu dans le tube, visa la ligne de flottaison du vaisseau qui s'éloignait et appuya sur la détente.

L'explosion fut sèche, mais les dégâts, prodigieux. Une brèche ronde avait été découpée dans la coque du yacht, juste sous le hublot d'où le canon avait tiré.

Alors, maniant avec sûreté son lance-roquettes anti-char, Coplan envoya encore deux projectiles dans les flancs de l'ennemi. L'eau se rua dans les ouvertures, envahit les soutes, noya les bas-fonds.

A bord de l'Albenga, c'était la galopade. Mais les gens du yacht, s'ils se démenaient pour soutenir la bataille, ne paraissaient nullement céder à la panique. Le long bateau de plaisance incliné filait encore sur l'eau, talonné par l'escorteur qui ne pouvait employer ses canons sous peine de détruire à jamais certaines choses que pouvaient contenir les cabines du yacht.

Coplan ne bougeait plus. Il attendait que les machines du vaisseau fussent paralysées, mais les mitrailleuses adverses crépitaient avec une persistance hallucinante. Cependant, les canonniers de l'escorteur encadraient l'unité de coups de semonce. Le yacht fut bientôt environné d'explosions. Les flammes projetaient leurs gerbes écarlates qui se reflétaient en rouge vif sur la mer.

- Mince ! s'écria soudain Bernaut. Des torpilles aériennes qui...

- Bon sang, non ! rugit Coplan. Ils se sauvent en hélicoptère individuel ! Canardez-les sans pitié ! Vite !

Du pont du yacht, de longs objets s'élevaient à la verticale. Et, de fait, il ne s'agissait pas de torpilles : des hommes harnachés d'un hélico-individuel tentaient de fuir par les airs.

Ils furent abattus successivement : deux, trois, puis cinq et enfin le dernier, le sixième. Alourdis par le moteur 6 CV accroché à leurs épaules, ils coulèrent à pic dans les ténèbres liquides.

Le yacht, cependant, dérivait encore assez vite. Coplan vit le danger. Il risquait de couler avant qu'on ait envoyé un détachement à son bord.

- Foncez dessus, commandant ! glapit Francis.

Cette demande provoqua un terrible malentendu.

Bernaut hésita, puis il donna résolument l'ordre fatidique.

L'escorteur poussa ses machines au maximum, vira sur tribord et, l'étrave en oblique par rapport au yacht, se rua sur lui.

Atteint de plein fouet, l'Albenga encaissa le choc terrifiant et craqua dans un sinistre tumulte.

Un marin cria du haut d'une tourelle :

- Un homme à la mer ! Projecteur 2 ! Première équipe aux bouées !

Un des passagers de l'Albenga jouant le tout pour le tout, s'était jeté à l'eau pour sauver sa peau. Ce fut le seul rescapé et ça n'alla pas tout seul pour le ramener à bord de l'escorteur. Le yacht qui sombrait provoquait des vagues formidables.

Coplan poussa un juron de saisissement quand il reconnut le rescapé. C'était Walder. Prisonnier de l'adversaire, le Suisse avait eu la chance inouïe de pouvoir s'évader !

Les marins déshabillèrent promptement Walder, le roulèrent dans une couverture et le couchèrent avec des bouillottes tout autour du corps. Après son bain forcé, Walder s'était évanoui.

Coplan rassembla les vêtements de son collègue.

Walder reprit ses esprits une vingtaine de minutes plus tard. Coplan lui tendit un gobelet d'alcool.

- J'ai bien cru que c'était fini pour moi, murmura le Suisse en essayant de sourire. Les salauds !...

Il vida le gobelet, le tendit à Coplan, se recoucha, puis, d'une voix lasse :

- Quand j’ai compris ce qui se passait, j’ai joué ma dernière carte.

- Et vous avez perdu, Walder, enchaîna froidement Francis. Inutile de continuer la comédie, mon vieux. J’ai trouvé dans vos vêtements, parmi vos objets personnels, l’éclatante confirmation de mes soupçons.

Il tira de sa poche deux coupons-réponse internationaux.

- Figurez-vous que je connaissais votre système de transmission et votre clé de code. Vous avez pensé à tout, sauf à vous débarrasser de votre portefeuille. Mais ceci n’est qu’une preuve de plus. Vous étiez perdant de toute façon, car j’avais fini par voir clair dans votre jeu. On a beau se croire malin, on ne peut rien contre la logique. Vous étiez le seul à pouvoir mener ce double jeu tel qu’il s’est déroulé.

Walder était livide. Il ne tenta même pas de réagir. Sa défaite l’anéantissait.

Trois jours plus tard, le Vieux clôtura son dossier en présence de Coplan, de Paillon et de Fondane.

Paillon et Fondane n’en étaient pas encore revenus. La trahison de Walder leur paraissait inimaginable.

- Il a avoué, termina le Vieux. C’est bien lui qui avait réussi à contacter, par ses indicateurs, l’ingénieur Victor Mallerand, auquel il avait acheté les plans S.S. 17-U. Mais pour parer à tout danger, il avait revendu les plans à Kalpannen d’une part et à Lindbaum d’autre part. Ainsi, en cas de pépin, il se couvrait automatiquement, vous voyez l’astuce ? Et il a même pu se payer le luxe de nous prévenir ! C’est la méfiance de Kalpannen qui a fait échouer l’ingénieuse combine. Le Finlandais a sans doute pensé que Walder jouait l’agent provocateur pour notre compte ?

Coplan ajouta :

- C’est Walder qui a poignardé Diana Rossi.

Il était bien placé : je lui avais confié sur la surveillance de la pauvre gosse ! Et c’est aussi lui qui avait convoqué à Marseille le

voleur des plans, Victor Mallerand; comme il y avait de l'eau dans le gaz, Walder a jugé plus sûr d'abattre son complice. Et là, je n'y ai vu que du feu. Sans compter que c'était également Walder qui m'avait envoyé la lettre explosive.

- C'est toujours pareil, fit remarquer le gros Paillon qui portait son bras en écharpe. Une fois qu'on connaît le dessous des cartes, tout devient simple et clair. C'est Walder qui a fait empoisonner l'hôtesse de l'air : il était ici même, dans ce bureau, quand Coplan a été chargé de surveiller cette fille. Et il a envoyé un message à Zuber.

Il y eut un silence. Fondane murmura enfin :

- Il avait rudement bien caché son fric, en tout cas. Nous avons dû sonder toute sa maison avant de découvrir le coffre scellé dans la maçonnerie de la cave.

- Le comble, dit le Vieux en ricanant, c'est que Lindbaum, quand je lui ai signalé la fin de notre enquête, m'a réclamé l'argent qu'il avait versé à Walder pour l'achat des plans !

Coplan, estomaqué, demanda :

- Vous n'allez tout de même pas le lui rendre, ce fric ?

- Pas question, grommela le Vieux. J'ai dit que nous n'avions pas retrouvé le moindre centime. La Caisse Noire du service était justement en baisse, ça tombe à pic.

- Et Walder ? questionna Fondane. On va le juger ?

Le Vieux regarda tour à tour ses trois agents, puis, d'un air déçu, maugréa :

- Je finirai par croire que vous ne lisez pas les journaux, vous autres.

Il ouvrit son dossier, en retira un journal du matin, le déplia. En page 4, il y avait les huit lignes suivantes, imprimées en tout petits caractères :

UN DÉTENU SE PEND DANS SA CELLULE A LA SANTÉ

Arrêté il y a quelques jours pour escroquerie, le nommé Ernest Walther s'est pendu dans sa cellule. Le parquet a ordonné une enquête afin de vérifier si la surveillance du centre pénitentiaire est responsable ou non, le détenu ayant employé pour son geste de désespoir une corde qui, selon le règlement, ne pouvait pas se trouver en sa possession.

Le Vieux ajouta, plus bas :

- C’est moi qui lui ai fait cadeau de cette corde, après notre entretien à la prison. C’était mieux comme ça. La situation est propre maintenant. J’ai un peu changé le nom de Walder pour la presse : ça fera moins de bruit à Zürich.

Fondane, amer, articula :

- C’est une trop belle fin pour un salaud pareil !

Le Vieux regarda Fondane d’un air morne.

- Vous êtes jeune. Vous apprendrez bien des choses encore. Walder n’était pas un salaud, c’était un homme supérieur, un agent remarquable, un génie dirais-je presque. Il a été pris de vertige, et c’est la tentation des hommes supérieurs : l’habileté, comme la vitesse, est une espèce de griserie. On pousse encore un peu, puis encore un peu, on se sent sûr de soi, on savoure une extase. C’est ainsi que tous les coureurs automobiles se cassent la figure. Walder a eu un accident. Mais il a failli s’en tirer, ne l’oubliez pas. Son adresse lui a dicté jusqu’au bout les réflexes exacts. Si Coplan avait été moins efficace et si nous n’avions pas eu le portefeuille de Walder avec les messages lui ordonnant de rallier le yacht de Nedovic, nous l’aurions peut-être accueilli avec des cris de joie. C’était bien mené, cette combine.

Paillon s’enquit :

- Vous avez des nouvelles du yacht ?

- Oui, les scaphandriers de la Marine ont évacué les cadavres et le matériel. Dans le tas, des archives très intéressantes. Une belle prise, pas de doute !

Le Vieux se leva :

- Et maintenant, messieurs, j’ai à travailler.

FIN